ÉMILE POUVILLON

Petites Ames



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

Petites Ames

DU MÊME AUTEUR

NOUVELLES RÉALISTES. 1 vol.	3 fr. »
CÉSETTE (histoire d'une paysanne) 1 vol.	3 » 50
L'INNOCENT. 1 vol.	3 » 50
JEAN-DE-JEANNE. 1 vol.	3 » 50
CHANTE-PLEURE. 1 vol.	3 » 50
LES ANTIBEL. 1 vol.	3 » 50
LE CHEVAL BLEU, avec dessins de Pille, Bourdelle, Marre, Bouisset, etc. 1 vol.	9 » »

ÉMILE POUVILLON

Petites Ames



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCIII

Justin Ségol

A François Coppée.



Justin Ségol

I

Je le vois, ce Justin Ségol, faisant son entrée dans la cour du petit séminaire, et je vois aussi la casquette qu'il tenait à la main, une casquette aussi insolite d'aspect que celle du fils Bovary, plate, celle-là, comme une assiette, toute en paille tressée, jaune, avec des torsades compliquées et des glands retombant sur une visière immense en cuir verni.

Lui, c'était un brun très développé pour l'âge (à douze ans il en paraissait quinze), un garçon

de forte encolure, avec une petite tête à fleur d'épaules, des cheveux en brosse qui rejoignaient les sourcils et des yeux d'émail blanc dans une figure noircie au grand soleil.

Un sauvageon!

Sa moustache nous sauta aux yeux tout d'abord; un rien de moustache faisant ombre sur la lèvre. Ce peu nous éblouit. Nous ne prîmes garde ni à ses pantalons trop courts, débordés par une croissance hâtive, ni à ses souliers ferrés, qui gardaient encore, à leur semelle, la boue des champs paternels. Tout cela, qui nous eût égayés, bien sûr, disparut dans l'admiration de la moustache. Pensez donc! il n'y en avait qu'une autre dans la cour des moyens, mais blonde, incolore et visible seulement à contre-jour; un simple duvet!

Tout de suite un respect entoura Ségol; une faveur universelle lui fit cortège.

Le nouveau ne s'y fiait pas trop au début.

Très prudent, il s'adossait au mur, crainte de surprise, et regardait venir, l'œil en dessous, comme un renardeau pris au traquenard.

Il observait.

En dehors des divisions officielles en Grecs et en Romains, établies pour stimuler notre amour-propre (le côté battu aux compositions avait ordre de pleurer), la cour était partagée en deux camps : à droite, les fils de famille, assez

nombreux, comme d'habitude dans les collèges tenus par les Pères jésuites, de petits messieurs pommadés, blasonnés jusqu'à la marque de leurs chaussettes; à gauche, des enfants du peuple, issus de boutiquiers ou de demi-paysans, attirés là par la modicité des prix, qu'on abaissait, quand il le fallait, au niveau des plus petites bourses.

Entre ces ennemis toujours en guerre, un troisième groupe formé des enfants destinés à la prêtrise, neutres et conciliants par état, vivait en assez bons termes avec les combattants, non sans quelque préférence mal dissimulée pour les hobereaux.

De quel côté pencherait la moustache de Ségol?

A gauche comme à droite, on ne lui ménagea pas les avances. Mais son parti était pris, et, à la première bataille, — c'était après Pâques et on s'envoyait des noyaux de cerises, — il lança ses noyaux au nez des *Paysans*.

II

Il s'était donné plus intimement à un de la Noblesse, au grand de Puyferrat, un fendant,

toujours cabré, qui ne cherchait que plaies et bosses, un maître fat qui prétendait nous faire marcher tous.

Une amitié se noua entre eux dont l'autre eut tous les profits et lui toutes les charges; quoi de plus naturel? Justin ne se plaignait pas. Jamais janissaire plus fidèle n'exécuta les ordres d'un souverain à turban.

Sa soumission à Puyferrat ne s'arrêtait qu'au point juste où aurait commencé la désobéissance au *Règlement*. L'élève Ségol avait pour ce chiffon de papier la crainte salutaire que le Code, le sacro-saint Code, interprété par la robe noire des juges et manifesté par la buffleterie jaune des gendarmes, inspire à tous les paysans.

Il travaillait fort exactement aux heures voulues, sans succès et sans relâche, d'un train toujours égal; jamais content, découragé, jamais!

Nous étions voisins d'étude et je peinais à le voir faire : si lent à tourner les pages du *Quicherat,* empêtré dans un contre-sens, buté contre un pont-aux-ânes; et, pendant ce labeur, une ride se creusait, lui labourait le front; ses yeux papillotaient, éblouis comme ceux du chien savant à qui l'on fait déchiffrer les lettres.

Invariablement dernier à toutes les compositions, il lassait la bonne volonté patiente, il épuisait les méthodes variées de ses maîtres.

On essayait alors de le pousser vers la dévo-

tion. Là, dans des groupes choisis : congrégations de Saint-Joseph, du Sacré-Cœur, les disgraciés de l'étude, les ratés du thème grec trouvaient une sorte d'entraînement religieux, de culture morale, où leurs sentiments affectueux pouvaient s'épanouir.

Mais Ségol n'était pas tendre; c'était son moindre défaut.

Les pratiques pieuses l'endormaient; il répugnait au jargon mystique, aux oraisons murmurées dans l'ombre des chapelles où les petits dévots jouaient à l'ange, déguisés avec des aubes en dentelle, ceinturés de rouge ou de bleu.

Cela le dépaysait.

On lui avait changé son Dieu de là-bas, le Dieu porte-soleil et porte-grêle, distributeur de manne et massacreur de blés mûrs, le Dieu terrible des paysans.

III

Rien à tirer de ce Ségol. En toutes choses, je le sentais différent de moi, réfléchi, tenace, avisé autant qu'un homme fait.

— Et toi, Justin, que veux-tu être?

Nous étions en train de nous confesser les uns

aux autres nos projets d'avenir. Projets démentis par la suite, intervertis quelquefois. Tel qui se destinait à Saint-Cyr a fini dans l'enregistrement, et tel autre qui voulait vivre et mourir notaire est tombé engagé volontaire à Coulmiers ou à Patay.

Ségol n'avait pas trop envie de se trahir.

— C'est selon, répondait-il, on verra : je ne sais pas au juste...

— Enfin, si l'on te donnait à choisir?

— Notaire ou avoué, a-t-il prononcé.

Ce sera son bâton de maréchal, à ce paysan. Notaire ou avoué! Son père le veut, sa mère y consent. De lui-même il a jeté son dévolu sur de certains panonceaux reluisant au seuil d'un vieux logis devant lequel nous passons les jours de promenade; des gens de campagne rôdent, l'air inquiet, dans le corridor, et, à travers la fenêtre entre-bâillée, très large et voilée de lustrine verte, on entend grincer les plumes d'oie en train de grossoyer les actes.

Oh! s'asseoir là, respirer cette odeur du papier timbré, être bourgeois, être notaire! Quel bonheur!

Ce rural, Ségol, renie la campagne.

Il a fait pis, le misérable!

Il a renié sa mère!

Devant moi.

Dans le petit parloir, le parloir des honteux

et des humbles, des parents pauvres, des fournisseurs qui essayent un habit ou font entrer des pieds récalcitrants dans des bottes trop étroites, je l'ai rencontré causant avec une vieille femme à coiffe blanche, une paysanne.

Dès qu'ils m'ont vu, ils ont baissé la voix, ils se sont rencognés tous les deux, enfoncés dans le mur; de la mère ou du fils je ne sais qui rougissait le plus.

— Avec qui étais-tu? lui ai-je demandé un peu plus tard.

— Avec notre métayère.

IV

Ce n'est pourtant pas un méchant garçon, ce Ségol, ni même un mauvais fils; mais la vanité l'étouffe.

Aussi quel épanouissement, quel triomphe le jour de la distribution des prix, quand il paraît sur le théâtre déguisé en proconsul romain, cothurnes aux pieds, laticlave sur l'épaule; un beau rôle, muet si vous voulez, mais le costume est superbe.

La scène se passe aux Arènes; on parle latin. Ségol (Honoratus pour le quart d'heure) n'a rien

à faire qu'à renverser le pouce : signe de mort. Le chrétien, Puyferrat, est conduit dans la coulisse; quelqu'un miaule, c'est un tigre qui dévore le martyr.

La pièce est finie : des messieurs applaudissent; des dames — est-ce la chaleur, est-ce l'émotion? — s'essuient la figure avec leur mouchoir, et au dernier rang, debout sur une chaise, le père de Ségol (la maman n'a pas osé venir à cause de la coiffe) bat des mains après tout le monde, orgueilleux et attendri.

Cette minute me revient; après, je ne sais plus. J'ai monté d'une classe à Pâques de l'année suivante; Ségol a redoublé la quatrième. Moi dans les grands, lui dans les moyens, nous ne nous voyons plus. Les années ont passé; je suis bachelier, j'ai quitté Montauriol.

C'est un camarade, rencontré au café Tivolier, à Toulouse, qui m'a donné des nouvelles de Justin. Nous causions de la dernière fournée de candidats.

— Ormières?

— Reçu.

— Jaï?

— *Collé* à l'écrit.

— Et Ségol?

— Oh! Ségol!

— Ça ne m'étonne pas.

V

Ségol est en train de devenir légendaire.

Collé à la rentrée, *collé* à Pâques, *collé* à la session d'août, toujours *collé,* ça lui fait une situation; on le montre du doigt au café des *bahuteurs* (élèves des institutions préparatoires, *vulgo :* bahuts); on dit : « Voilà celui qui a été refusé cinq fois. »

C'est presque de la gloire!

Lui, cependant, espère toujours, le malheureux! Il *potasse* le manuel, il a des *choix d'expressions latines* — ô Cicéron! — qu'il copie très lisiblement sur un petit cahier; en étude, pour mieux apprendre, il s'appuie des deux coudes au pupitre; le front dans les mains, les pouces en tampon sur les oreilles, il s'enfonce dans la chronologie.

Pioche, candidat!

Le père de Ségol n'y comprend rien; il a pourtant payé les trimestres du petit séminaire, les frais d'examen, tout; et ça lui coûte gros. A quoi pense le gouvernement? La vieille à coiffe blanche est triste; au fond, elle aurait bien mieux aimé *se* garder son Justin à la maison que de le

pousser dans les honneurs; mais ses *hommes* le veulent, elle le veut aussi; elle récite des *pater* pour le succès de l'enfant; c'est tout ce qu'elle peut faire.

De guerre lasse, sur le conseil du chef d'institution, le candidat Ségol a renoncé aux lettres. Il lâche le manuel Raby pour le manuel Langlebert. Le voilà dans l'x jusqu'au cou. Il sera pharmacien, bourgeois qui purge, au lieu d'avocat, bourgeois qui ergote. La sonnette de nuit figurera aussi honorablement à sa porte que les panonceaux de l'officier ministériel.

La qualité de bourgeois emporte tout.

Le hasard nous a fait nous retrouver à Toulouse, sur les bancs de l'institution Gaster, école préparatoire à ceci et à cela, un peu à tout; une usine à *bachot,* pour l'appeler de son vrai nom.

Nous sommes là une bande de flâneurs, ou plutôt nous n'y sommes pas; nous sommes au billard, nous étudions la théorie du recul et du massé sur bande.

Ségol travaille.

Il est le seul ou à peu près qui rentre aux heures, qui assiste aux répétitions.

Je ne lui connais pas d'autre plaisir que de se montrer sur les Allées, le dimanche, à l'heure de la musique. Plaisir bourgeois s'il en fut. Tout de noir costumé — il a un culte pour la redingote, — badine en main, frisé au petit fer, il va sou-

riant et digne, comme il sied dans ces cérémonies hebdomadaires. D'autres vont et viennent à côté de lui, frisés comme lui, et on dirait, à les voir évoluer en mesure, saluer, sourire et pirouetter sur les talons, de ces figures habillées qui tournent sur la table d'un orgue de Barbarie.

Pas de danger que l'ami Justin s'encanaille à courir avec nous les *fénétras* (fêtes votives), à chevaucher les chevaux de bois, à flûter la blanquette de Limoux sous les tonnelles en compagnie des grisettes du faubourg.

Des grisettes, fi donc!

VI

Par quel miracle Ségol a-t-il été reçu à l'*écrit?*

Pour plus de sûreté, nous avons fait recommencer l'appariteur qui nommait les élus.

C'était bien Ségol; et le voilà en personne, parqué dans l'enceinte réservée avec sept autres admis, attendant l'heure de passer l'*oral.*

De l'autre côté de la balustrade, le public habituel : des papas soucieux, de futurs candidats menés là comme des conscrits au feu, pour s'aguerrir, des amis au premier rang, les manuels ouverts sur les genoux, prêts à souffler.

Il fait très chaud.

Les bancs, les tables, mal essuyés, exhalent une odeur de poussière, l'odeur même de la science; un relent d'humidité fade monte des carreaux de briques rouges sur lesquels l'arrosoir du concierge a dessiné, comme autant de problèmes à résoudre, des figures géométriques.

On bâille, on chuchote. Prostrés sur leur banc ou agités de tics nerveux, ceux-ci trop pâles, ceux-là trop rouges, l'air idiot ou bien fou, les candidats s'impatientent, et, d'en bas, d'une fenêtre ouverte de la rue, un serin fort bien seriné, un serin bachelier, licencié peut-être, envoie, comme une leçon récitée, la monotonie de ses roulades.

La Faculté!

Elle a fait son entrée en retard d'une demi-heure; une entrée maussade, ennuyée, qui n'annonce rien de bon.

— Justin Ségol?

Il se lève.

— Allez au tableau...

Il va.

— Écrivez : $x^2 + px$...

Il écrit. Et dès la première lettre tracée, dès le premier son articulé, nous le sentons perdu.

Pas de mémoire, pas d'aplomb, à peine de salive! Jusqu'à la main qui écrase maladroitement la craie sur le tableau noir.

Le cerveau s'obstrue, la gorge s'étrangle; ça ne peut pas sortir!

A chaque mot, autant dire à chaque bêtise, il se tourne un peu de notre côté avec un haussement d'épaules qui est comme un aveu de sa défaite, et un regard d'angoisse, un regard de noyé dans une figure à l'envers, de brune devenue tout à coup blafarde, couleur de nègre effrayé!

C'est triste.

Le malheureux lutte quand même; syllabe par syllabe, il ânonne ses réponses, et, sans y penser, d'un mouvement du genou, il envoie à la table une poussée régulière, un roulis qui agace les juges en danger de mal de mer.

Ségol est à l'agonie. Enfoncé, enlisé jusqu'au menton, jusqu'au bec, ce n'est plus qu'une épave, un débris, que les examinateurs se passent l'un à l'autre.

Ces messieurs sourient. Sourire discret, involontaire, auquel fait écho le rire lâche des candidats.

Cela jusqu'à ce qu'il plaise à un des quatre, plus pressé ou plus miséricordieux que ses collègues, d'achever la victime avec le « Cela suffit » sacramentel.

Le malheureux tomba, s'abattit sur son banc, et, la tête dans ses mains, la bouche crispée d'une grimace stoïque, il se retenait de pleurer.

VII

Pleurer! Ce n'était pas le moment alors; encore moins un peu plus tard, quand admis ou ajournés, la bande à Gaster s'en allait bras dessus bras dessous fêter l'examen chez Biscaye, le cabaret en vogue de MM. les étudiants. Dix promotions de gradués, futurs notaires, officiers, avocats, ingénieurs de demain, toute la bourgeoisie de la province avait baptisé là ses diplômes; et, de ces prénoms qui rayaient les glaces associés à des prénoms de femme, quelques-uns sans doute appartenaient à des célébrités de chef-lieu. Cela faisait comme un rayonnement de gloire qui intimidait, humiliait le *retoqué*.

Les autres s'en donnaient, en prenaient pour leur argent; on trinquait, on toastait, on en disait de raides; histoires de femmes, vantardises et gasconnades partaient et détonaient en l'air avec les bouchons du champagne.

Personne ne prenait garde à Ségol taciturne, immobile, statue de pierre de cette ribote de bacheliers.

— A ton tour, Ségol; parle un peu, voyons;

raconte-nous-en une. Chut! Écoutez! Ségol va nous narrer ses premières amours...

Au lieu de répondre, l'interpellé prit ma main et m'obligea de lui tâter le pouls.

Il battait la fièvre, si précipité et si plein qu'il me fit peur.

Je l'emmenai.

Un frisson le secouait; les jambes lui manquaient à chaque pas. J'eus de la peine à le reconduire jusqu'à sa chambre et à le mettre dans son lit.

Au lit, la fièvre redoubla. Le malade s'était mis à parler, et avec une animation, une volubilité que je ne lui connaissais pas. Chose très étonnante, ce glorieux confessait ses humiliations, ce boutonné s'ouvrait jusqu'au fond de l'âme. Tout l'amer de sa vie, la bile amassée pendant ses années de séminaire, le fiel de ses insuccès, de ses amitiés trahies, de son amour-propre blessé, ses rancunes de paysan rebuté, de candidat malheureux, tout cela remontait, crevait, se répandait au dehors de lui.

Bientôt son agitation tournait au délire.

Très vite, sans hésiter, il récitait des théorèmes; puis, sans transition, des dates d'histoire: François Ier, 1515-1554; un peu du songe d'*Athalie;* de la botanique: la famille des rosacées, dicotylédones, à corolle monopétale...

La mémoire du fiévreux se débondait, coulait

au hasard, mêlant l'*x* et le latin, toute la science ingurgitée et mal digérée depuis dix ans.

Puis, comme si, ces cases une fois vidées, d'autres s'ouvraient, pressées d'épancher leur trop-plein, des mots de la toute première enfance revenaient à Ségol : des appels de pâtre, des couplets de chansons patoises, et ce nom parmi d'autres articulé très doux : *Mataléno !*

Était-ce l'influence apaisante de ces revenez-y rustiques ou la tasse de tilleul apportée à ma demande par la servante ? La fièvre bientôt parut tomber.

Le malade sommeillait quand je quittai la maison.

VIII

Il n'était pas seul quand je le revis le lendemain. Une coiffe blanche, la même que j'avais aperçue si humble jadis, cachée dans l'ombre du petit parloir, priait agenouillée au pied du lit.

Pauvre maman !

Appelée par dépêche, elle était venue à la hâte, non pas toutefois sans avoir pris le temps de bourrer ses poches de friandises pour le petit, des fruits de la saison, des gâteaux de ménage,

de quoi réveiller le goût du malade, restaurer ses forces assez pour qu'il pût donner un bon coup de pied à la misère.

Car elle ne doute pas de la guérison, la sainte femme, et vraiment, à considérer le bel ordre de la chambre, les rideaux tirés, les draps soigneusement rebordés, la confiance vous vient; on ne doute pas non plus.

Mais combien de jours, combien de nuits à passer avant! Combien de nuits blanches, de journées noires! Combien de ces réveils en sursaut où, saisi de peur, on écoute monter et descendre dans le silence l'haleine courte du fiévreux!

Il respire, il vit! On n'ose en demander plus.

Ensuite c'est la convalescence, la première goutte de vin vieux, si désirée et si amère, le premier pas au bras de la vieille qui tient l'enfant, le soulève avec des mots de tendresse, comme quand il était tout petit.

Le départ enfin!

La coiffe blanche est radieuse. D'ici à trois mois plus de livres, le médecin l'a défendu! Plus de ces vilains livres effrayants pour la paysanne, suspects, avec leur grimoire scientifique et leurs figures de problèmes, d'avoir ensorcelé le *pitchou*.

Plus de livres! Et qui sait? Peut-être une fois retiré au Garric, raccoutumé à la bonne vie de chez eux, l'enfant oublierait de s'en aller.

IX

C'est qu'on y vivait très bien, au Garric!

Du bon vin d'abord, âpre et dur, qui vous mettait du cœur à l'estomac; du pain rude et frais sentant bon le pétrin; et de l'air à boire, de l'air gratis, tant qu'on en voulait, à plein nez, à pleins poumons!

Justin ressuscitait.

On avait ouvert pour lui la chambre d'honneur, la belle chambre parquetée et tapissée que se donnent les paysans riches et qu'ils meublent tous de la même armoire à glace et du même bureau d'acajou moisissant sous la lustrine.

L'enfant dormait là de bon cœur.

Levé à pointe d'aube, il courait les champs, accompagnait les travailleurs. Et, les regardant faire, l'envie lui venait d'essayer après eux, de couper les orges, d'ensemencer le maïs. Mais il n'avait pas le coup de main, et ses gestes manqués égayaient les paysans, le père Ségol tout le premier, très flatté de ces maladresses qui attestaient l'éducation différente du petit, ses muscles devenus bourgeois.

Justin, lui, avait oublié ses appétits de gran-

deurs. La maladie lui en avait ôté le goût pour un moment. Quand il était las de marcher, il ne souhaitait rien tant que de pouvoir s'allonger à l'ombre et d'admirer entre ses cils baissés un peu de seigle pâle ondulant sous le ciel, un morceau de prairie avec son fourmillement d'herbes mûres appuyées à la claie de bois blanc.

Des filles venaient, longeant les bordures; le papillon bleu d'un coiffage ou l'oreille rouge d'un foulard sortait de l'herbe; et Justin s'amusait à galantiser avec ces petites, lui accoudé à la claie, elles continuant à marcher et retournant la tête pour lui répondre après qu'elles l'avaient dépassé. Une se retournait plus souvent, coquetait, plus abandonnée avec lui, — cette même Mataléno dont il avait laissé échapper le nom la nuit qu'il était en délire. Ils en tenaient un peu l'un pour l'autre.

C'était alors la vraie saison de s'aimer; le temps le voulait; les arbres, les haies, les plantes, se fournissant de feuilles, mettaient partout des épaisseurs de verdure, des coins d'ombre bleue où pouvaient se blottir à l'aise et nicher les garçons et les filles en mal d'amour.

Les occasions de se voir en public ne manquaient pas non plus, à cause des travaux des foins commencés avec les premières matinées de juin et qui appelaient chez Ségol voisins et voisines, toutes les maisonnées des environs.

Opérant gratis, à charge de revanche, ainsi que cela se pratique entre les cultivateurs aisés de la Rivière, tout ce monde était abreuvé et nourri à bouche que veux-tu; aussi travaillait-on gaiement. On riait, on chantait, on engageait des paris de force ou d'adresse. Un soir, — il y avait une menace d'orage en l'air et on se dépêchait de charger le foin sec, — un voisin, lequel avait eu jadis des idées sur la Mataléno, défia Justin à qui enlèverait à la pointe de la fourche la plus lourde meulonnée de fourrage.

A l'étonnement de tous, — l'amour-propre sans doute avait doublé ses forces, — Justin l'emporta.

Bientôt après, juchés, Mataléno et lui, sur la charrette, alanguis par l'orage, grisés de fatigue, ils s'en revenaient au Garric.

Un cahot les souleva, fit se toucher leurs visages...

— Oh, mienne! soupira Justin.

— Mien! répondit Mataléno.

Ce fut tout.

Mais quand, après souper, ceux du Garric furent seuls, — à savoir Ségol, la Ségole et Justin, — l'enfant leur porta son antienne : qu'il en avait assez de se faire du mal à la tête avec les bouquins; que, s'ils n'y contredisaient pas, eux, les vieux, volontiers il prendrait femme et s'établirait au Garric.

Le père Ségol lui coupa son oraison.

— Avoue-le, petit; tu en tiens pour la Mataléno!

— Oui, fit Justin.

L'ancien lança un juron, asséna un coup de poing à la table qui fit danser la vaisselle; après quoi, radouci, il partit d'un grand éclat de rire.

— Imbécile! s'exclama-t-il.

Puis, tout à fait calmé, il ajouta :

— Cette fille-là n'est pas pour toi, mon garçon. Aime-la tant que tu voudras, puisque son museau te convient; caresse-la même, si tu peux, ça te regarde; quant à l'épouser, pas si bête! Je ne t'ai pas fait enseigner le latin, sandiou! ni le grec, millo Diou! pour te conjoindre avec une pastoure. Tiens-le-toi pour dit, fillot. Inutile de me le faire répéter. Or çà, maintenant que te voilà rétabli, réfléchis un peu à l'état que tu veux prendre, et, une fois ton choix arrêté, décampe-moi d'ici rondement. L'air du pays ne te vaut rien.

X

Justin m'a raconté son idylle en flânant avec moi sur la place de la Cathédrale, où nous atten-

dons, en compagnie d'autres messieurs, l'heure de la sortie des vêpres.

Justin ne manque pas une de ces cérémonies bourgeoises.

Les cloches sonnent lentement avec des vibrations espacées, solennelles, qui se perdent au lointain des rues.

Je pense à Mataléno.

— Et elle était jolie, ta bonne amie? lui ai-je demandé.

Très fat, il tire de son portefeuille un portrait-carte naïvement exécuté par un photographe de campagne. Une robuste paysanne s'y carrait de pied en cap, une figure calme, régulière, avec un sourire doux dans de grands yeux étonnés.

— Nigaud! ai-je fait; tu as manqué ta vie. Voilà justement celle qu'il te fallait. Ah! si j'avais été à ta place!

— J'aurais voulu t'y voir, répliqua-t-il aigrement. T'imagines-tu que tu pourrais vivre avec ce monde-là?

Tout en me parlant, — il parlait plus haut que d'habitude et gesticulait avec sa canne à pomme d'or, — il fixait quelqu'un qui venait dans la foule en train de s'écouler par les portes grandes ouvertes de la cathédrale.

Il se pencha tout à coup en m'avertissant du coude et salua profondément deux dames, la mère et la fille sans doute : la vieille haute en

couleur, majestueuse; la jeune aride et pointue; très ressemblantes quand même, pincées toutes les deux, tortillant un salut pareil à genoux ouverts, le corps plongeant dans la jupe, et les paupières chastement baissées sur des prunelles de faïence bleue au regard bête et dur.

— Mme Bovis, me renseigne Justin; Bovis-Roudalès, tu sais bien? la veuve du pharmacien de la rue Fraîche. La demoiselle est sa fille; fille unique; des personnes tout à fait comme il faut. Mme Bovis est Roudalès par son père et Moussaron par sa mère. Une famille de notaires!

Notaire! pharmacien! Justin a une façon à lui de parler, de mimer ces mots; un écartement du sourcil, une ouverture de la bouche, un soulignement des plus comiques.

— Je suis en marché pour la pharmacie, ajoute-t-il en baissant la voix d'un air sérieux. Demain ce sera décidé. Vingt-cinq mille francs! le chiffre est gros, mais le revenu est en proportion. Quatre mille, année moyenne. Trouve-moi de la terre qui en rapporte la moitié autant!

— Et le diplôme?

— Oh! le diplôme de première classe, d'abord j'y renonce. Depuis la fièvre cérébrale, impossible de travailler. Pour la seconde classe, on est moins exigeant.

Justin se tait, puis changeant d'idée et me secouant le bras fortement:

— Sérieusement, dis, comment la trouves-tu, Mlle Bovis ?

XI

Je passais devant la pharmacie; il m'a appelé.

— Assieds-toi là, j'ai fini... me dit-il.

Lentement, posément, avec ses gros doigts nés pour presser le mancheron d'une charrue, il exécute ce qu'en langage d'école on appelle une préparation magistrale, électuaire ou liniment selon la formule; je ne sais pas au juste.

Très grave, à petits coups répétés, il pulvérise quelque chose au fond d'un mortier de marbre. Je le regarde, et sur son front, à la même place, je revois la ride creusée jadis par son travail d'écolier, par la confection pénible, la transmutation d'une version latine ou d'un thème grec.

Le reste de la figure à changé; affinée, mincie, elle prend au reflet des bocaux, aux décompositions de la lumière à travers les sépulcres de verre où nagent les couleuvres flasques et les fœtus spongieux, comme un air de mystère, une pâleur professionnelle séante aux alchimies pharmaceutiques.

La pharmacie achève l'impression : une bou-

tique très ancienne, à faux air de sanctuaire, décorée d'attributs, de palmiers d'or, de serpents qui montent aux trumeaux enfumés, s'enroulent autour des flacons symétriquement rangés et portant sur leur ventre de porcelaine des mots abrégés à mine cabalistique. Des colliers de pois chiches, des mortiers en chapelet, des assortiments de spatules, des capsules de verre ou de porcelaine suspendus par rang de taille, encadrent la porte surmontée du buste d'Esculape; et, sur le comptoir, à côté des balances de platine, les ordonnances de médecin s'empilent, opprimées par un presse-papier en forme d'alligator.

L'élève, un jeune blondasse avec un sourire de marchand sur les lèvres, assiste le maître qu'il couve de regards obséquieux, et, en dessous, peut-être quelque peu ironiques.

A la place de Justin, je me méfierais de ce monsieur.

Mais Justin ne se méfie pas; il est si heureux! L'opération est terminée; soigneusement bouché, étiqueté par-dessus et ficelé dans une enveloppe troussée lestement, le flacon est remis au jeune homme, qui disparaît, et, sans plus tarder, Justin me met au courant de son histoire.

Tout a marché à souhait depuis un an; on s'est entendu sur le prix, et le président du tribunal, M. Rafi, un ami de ces dames, a levé

tous les obstacles. Grâce à lui, on permet à Ségol de tenir la pharmacie sous la responsabilité d'un élève diplômé, avec qui il pourra faire, sans sortir de chez lui, un stage officinal. Déjà il a obtenu le certificat de grammaire, un certificat de complaisance, et il n'a plus que ses examens à passer.

— Dans trois ans, conclut-il, ton ami Ségol sera pharmacien... Et la pharmacienne est toute trouvée, ajoute-t-il. Mlle Caroline Bovis a bien accueilli ma demande. Tu l'as vue, n'est-ce pas ? Quelle éducation ! Élevée aux Dames-Blanches, ça se comprend; elle brode, elle dessine, elle chante ! Tu l'entendras, mon cher ! Ces dames voient ce qu'il y a de mieux en ville : les demoiselles de M. Antonin Redoul, un juge consulaire; la nièce de l'ancien directeur des contributions...

Ces brillantes relations me font penser tout de suite à la vieille de là-bas, à la coiffe blanche du Garric.

— Ta mère, que dit-elle du projet ?

— Rien de bon d'abord. Elle s'était mis dans la tête de me marier avec mon ancienne bonne amie du Garric, avec la Mataléno. Mais, quand elle m'a vu bien décidé pour l'autre, elle n'a pas dit non. Même, pour finir de payer la pharmacie, elle a donné sa signature. Elle m'aime tant, la bonne femme ! Mais c'est égal, je crois qu'elle tient encore plus à sa coiffe. Elle renoncerait à

nous accompagner à l'église plutôt que de se mettre en chapeau...

Une pratique a interrompu Ségol, puis une autre, puis deux à la fois; la sonnette de la porte d'entrée ne s'arrête pas de tinter.

Ségol se frotte les mains.

— Ça va bien, très bien! se félicite-t-il, et ça ira mieux encore quand j'aurai fait des réparations. Je vais t'expliquer : un vitrage neuf d'abord, le panneau d'une seule glace; puis j'abats la cloison et je recule le comptoir jusqu'ici; un comptoir en chêne du Nord; les boiseries pareilles : c'est plus gai. De l'air, du jour, quelques fleurs, du confortable et du moderne. Tu ne t'y reconnaîtras plus.

XII

Ce passant qui se dérobe, cette ombre qui file, rasant le mur, n'est-ce pas Justin Ségol? Je l'appelle; il fait celui qui n'entend pas; je presse le pas; une timidité l'empêche de fuir; je mets la main sur lui.

Un an que nous ne nous sommes vus. Que s'est-il passé depuis?

Arrivés au jour d'un bec de gaz, je lui trouve un air bouleversé qui me surprend.

— Mais qu'as-tu ? qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien de nouveau; j'ai encore échoué hier! Ils m'ont *collé;* et sur les alcaloïdes! Quelque chose que je savais par cœur. Les alcaloïdes! Mais c'est plus fort que moi; dès que les examinateurs sont là, je perds la tête. Et puis, on est lâche avec moi, on me cherche des chicanes, on m'embrouille. C'est un fait exprès. Ils ne veulent pas que je sois pharmacien!

— Quelle idée! Voyons, n'exagérons rien; c'est très ennuyeux ce qui t'arrive, mais un ennui n'est pas un malheur. Tu en seras quitte pour te représenter dans trois mois.

— Mais c'est la troisième fois qu'on me *retoque.*

— Raison de plus. D'ici là, ton gérant continuera à expédier le travail, et si Mlle Caroline est trop pressée de t'avoir, rien ne vous oblige d'attendre.

— Pressée! Ah! oui, tu tombes bien. Tiens, lis; voilà de ses nouvelles toutes fraîches.

Navré, il tira de sa poche un billet écrit sur papier très mince, plié en une infinité de doubles et qui exhalait une odeur combinée d'eau de toilette et de pharmacie.

— Sous prétexte de musique à échanger, elle et mon gérant s'envoyaient des billets doux. Et

sais-tu leur boîte aux lettres? Le creux du buste d'Esculape! Lis donc!

L'écriture maigre, penchée à l'anglaise, une jolie écriture des Dames-Blanches, emplissait quatre grandes pages avec des points d'exclamation à chaque ligne. Tout ça pour arriver à accepter un rendez-vous.

— Et elle avait commencé de me broder des pantoufles! gémissait Justin.

Une pitié me venait pour ce pauvre garçon. Je lui pris la main.

— Tu en vois de sévères, mon pauvre Ségol, lui dis-je; mais aussi, c'est bien ta faute. Pourquoi t'obstiner dans ton idée de bourgeoisie! Les demoiselles se moquent de toi, la pharmacie branle au manche, les alcaloïdes te fatiguent à apprendre. Très bien. Envoie-moi tout ça au diable. Secoue la poussière de tes bottines et reviens-t'en de ton pas au Garric. Laboure, ensemence, vendange comme fait ton père; épouse ta Mataléno et fais-lui des enfants qui laboureront, ensemenceront, vendangeront à leur tour.

— Mataléno est mariée depuis six mois; et elle a bien fait d'en prendre un autre, car elle n'aurait jamais été ma femme. Crois-tu donc qu'on change si facilement d'habitudes? Je suis trop vieux, vois-tu. Tant pis pour moi. Et, le pourrais-je, je ne m'en soucierais pas. On a son amour-propre. Retomber bouvier, et mauvais

bouvier, quand on a failli être pharmacien! Non. Plutôt crever misérablement ici dans ma redingote que de finir au Garric dans la blouse d'un paysan! Ce que j'ai à faire maintenant est bien simple. Adieu!

Je le retins; j'essayai de le raisonner, de le consoler. Inutilement; il ne m'écoutait plus.

— A demain! dis-je en prenant congé de lui.

Il me salua sans parler, d'un air énigmatique, avec un haussement d'épaules et un adieu du bout des doigts qui me serra le cœur.

Après quoi, il s'en alla dans la tombée triste de la nuit.

Quelques heures plus tard, Justin Ségol était mort.

XIII

La femme de ménage le trouva le lendemain étendu de son long, raide, sur le parquet de la pharmacie.

Sur le comptoir, une fiole s'offrait en évidence, débouchée, aux trois quarts vide et munie de l'étiquette rouge; près de la fiole, une lettre adressée au commissaire central.

Je la copie telle qu'elle fut reproduite par l'*Estafette montauriolaise* du 8 novembre 1864 :

« Monsieur le Commissaire central,

« Le poison qui a déterminé ma mort est constitué par une quantité de brucine (alcaloïde de strychnée), dont je formule ici la composition :

$$C^{17} H^{23} AZ^{2} O^{4}$$

« Je désire que ce renseignement vous évite la peine de faire des recherches, et je vous prie, monsieur, etc., etc. »

Trois autres lettres furent découvertes dans les poches du défunt : une à Mlle Caroline, qui renfermait sans doute le billet intercepté ; la seconde à ses parents, où il avait consigné ses volontés dernières ; la troisième à mon adresse.

C'était, celle-là, toute la confession du pauvre diable. Très curieuse et très navrante lettre où il me semble lire encore, plusieurs fois soulignée, cette exclamation héroïque et grotesque, cri suprême d'une vanité au désespoir :

— *Je veux mourir bourgeois !*

Hélas !

Ridicule jusqu'après la mort, Ségol habite un

mausolée prétentieux, érigé à l'endroit le plus en vue du cimetière.

Un notaire repose à sa gauche; un médecin à sa droite... pour l'éternité!

Sur la façade du monument on lit, gravée en lettres d'or sur marbre noir, cette épitaphe qu'il avait rédigée lui-même et recommandée dans ses dispositions testamentaires :

FAMILLE SEGOL

Et au-dessous, en plus petits caractères :

SÉGOL (Amable-Justin), né au Garric, commune de Montauriol, le 10 octobre 1840, mort à Montauriol le 7 novembre 1864.

Ancien élève du petit séminaire,
Pourvu du certificat de grammaire le 17 avril 1863.

Il se destinait à la pharmacie.



Le Miracle de saint Igne

A Gabriel Vicaire.



Le Miracle de saint Igne

I

Il était très vieux, ce saint Igne : un morceau de bois dédoré, déteint, d'autant plus vénérable d'ailleurs avec les trous noirs de la figure mangée des vers et les toiles d'araignée qui mettaient au bout des doigts raides des manchettes de dentelle.

Vénérable, oui; mais si peu vénéré!

Plus de pèlerins agenouillés dans la chapelle; plus d'*ex-voto* neufs pendus aux murs; le nez de saint Igne avait oublié l'odeur de l'encens.

Et pourtant ce dédaigné avait été jadis un grand personnage, un saint à la mode. Saint

Igne avait opéré des miracles. Il avait fait parler les muets et se taire les dévotes, ce qui est plus difficile encore, paraît-il.

Le 27 juillet, jour de sa fête, c'était, autour de la chapelle, une ville improvisée de pèlerins campés sur la route et dans les prairies avoisinantes jusqu'au gave, qu'on entend chantonner au fond, sous les peupliers.

Les vêpres dites et la bénédiction administrée en plein air, du seuil de l'oratoire, les processions repartaient, tirant l'une à droite, l'autre à gauche, avec les bannières bleues ou rouges, bientôt disparues derrière les rochers, tandis que le saint, gorgé de présents, assourdi de prières, ébloui de cierges, se reposait enfin, rideaux tirés, et dormait son sommeil de juste dans sa niche, au fond du sanctuaire où pénétraient le calme et la fraîcheur du soir.

Maintenant, hélas! c'est toujours le silence.

La chapelle est encore là, cependant, plantée en belle vue, au ras du chemin; la fontaine miraculeuse s'égoutte dans l'auge de pierre usée au bord par les lèvres des fidèles, et derrière la grille de fer qui le défend de l'insulte des passants le saint attend, les mains allongées, bénissantes! Personne ne vient.

La bâtisse déjà se fait ruine; la clef de voûte, qui porte en écusson les armes du saint — un bûcher de gueules avec la devise *Per ignes* gravée

en gothique, — penche de côté, descellée à moitié, prête à lâcher prise; sur le faîtage, entre les écailles des schistes mangés de mousse, des herbes ont poussé qui dessinent de fines découpures sur la pâleur des soirs; l'eau du ciel passe à travers, elle suinte le long des murs et creuse des mares sur le pavé... Doux sacrilège! un nid d'hirondelles logé entre deux nervures jette ses fientes sur l'autel, tandis que, du tabernacle vide, des chauves-souris prennent leur essor au crépuscule et glissent sans bruit entre les barreaux.

II

Saint Igne s'ennuie.

Pas une visite en vingt ans!

Voudrait-on entrer d'ailleurs, on ne le pourrait plus. La porte s'est jetée, la serrure ne joue pas.

Par tradition, pendant des années, le sacristain de la paroisse est venu, la veille de la fête, mettre de l'ordre, nettoyer quelque peu. Mais à présent il aurait trop à faire; et, pour un pèlerinage abandonné, le conseil de fabrique ne se soucie pas de se mettre en frais.

C'est fini. Plus de secours à attendre; pas d'autre perspective que la mort, la désagrégation

lente, la chute des pierres effritées, des poutres vermoulues, écrasant le bienheureux sous leurs débris.

Encore si les confrères, les autres saints ou saintes des environs, avaient partagé sa disgrâce, saint Igne peut-être aurait pris patience.

Mais non. Les dévotions voisines vivaient encore; d'autres même, des nouvelles, avaient poussé, s'étaient développées on ne sait trop comment. Pas loin de là, parmi les pierres de la montagne, une source miraculeuse, jaillie au commandement de la Vierge sous les yeux d'une pastoure, attirait tout le pays.

Avec les beaux jours arrivaient les premiers pèlerinages, et jusqu'aux derniers soleils d'automne le défilé ne s'arrêtait pas.

C'étaient tantôt des processions de braves gens et de bonnes femmes avec des chapelets énormes pendus au cou et des images brodées, des cœurs rouges épinglés à la boutonnière; tantôt encore c'était, filant en poste au bruit des sonnailles, un carrosse d'évêque laissant voir à travers les vitres la figure reposée et solennelle du prélat endormi.

Tous ces chrétiens-là, fidèles et pasteurs, passaient devant l'oratoire de saint Igne sans lui faire l'aumône d'un regard. Et cette injustice navrait l'abandonné.

— Si le bon Dieu le savait! gémissait-il.

Poussé à bout, il finit par se résoudre à porter plainte, à donner, s'il le fallait, sa démission de saint au Père Éternel.

Et il partit.

III

Dieu le Père mit tout d'abord un peu de temps à le reconnaître, sans doute à cause de sa mémoire qui se faisait courte, ou de ses sourcils et de sa barbe, tellement allongés qu'ils se rejoignaient presque et lui couvraient entièrement le visage, ne laissant passer qu'un peu de lèvre bonasse et la lumière tremblante de deux gros yeux clignotants.

— Igne, saint Igne de Bigorre, répétait le pèlerin, pensant que le bon Dieu était devenu sourd.

— Igne de Bigorre? Très bien; qu'y a-t-il pour ton service, mon ami? Parle, ne crains rien.

Saint Igne parla. Tout ce qu'il avait sur le cœur, les humiliations, les rancunes, le fiel amassé depuis vingt ans, il laissa tout aller aux pieds du Père Éternel.

— Tu as raison, cent fois raison, mon pauvre Igne, répondit le bon Dieu. Mais que veux-tu

que j'y fasse? Je ne peux pourtant pas violenter la dévotion de tes paroissiens. Fais comme moi, mon ami : prends patience. On nous reviendra tôt ou tard. Ou bien, si tu te languis trop là-bas, si ton oratoire menace ruine, viens avec moi. Il y aura toujours une place pour toi en Paradis.

Saint Igne demeura un moment sans répondre. Il ne tenait qu'à lui de se venger, en les quittant à jamais, de ses ingrats Bigorrains. Mais, à l'idée de changer ses vieilles habitudes, le cœur lui faillit tout à coup.

— Merci, Père, dit-il; je vous suis très reconnaissant de vos offres; c'est très beau ici et les sphères célestes font en tournant une très agréable musique; mais ne m'en veuillez pas si j'aime mieux entendre chanter mon ruisseau. On fauche les prés chez nous et ça sent très bon. Puis, il y a de jeunes hirondelles qui sont nées dans la chapelle, et c'est sur mon bras qu'elles se posent quand elles échappent du nid. Si je n'étais pas là, peut-être se blesseraient-elles en tombant...

— Tu veux retourner dans ton pays? Ainsi soit-il, reprit Dieu le Père. Mais il ne sera pas dit que tu aies fait le voyage du Paradis pour rien. Voyons, n'as-tu rien à me demander?

— Ma fête tombe dans huit jours; je voudrais bien, ce jour-là, faire un miracle...

— C'est entendu, mon ami; le premier souhait qui sera prononcé en ton nom, quel qu'il

soit, je l'exaucerai. Seulement j'ai bien peur... Tu te repentiras peut-être...

Et le bon Dieu, qui voyait l'avenir aussi clairement que je vous vois, ne put pas s'empêcher de sourire dans sa barbe.

IV

« Comme ils vont être étonnés! songeait saint Igne. Les ingrats! Ils verront si je ne suis bon à rien ! »

Et il imaginait je ne sais quel miracle à sensation, quel souhait compliqué, irréalisable, exécuté sur l'heure et manifestant sa puissance aux yeux des populations.

Le 27 juillet!

Le grand jour!

Faucheurs et faneuses quittaient les fermes et dévalaient vers les prés dans le gris du matin. Et tout de suite, comme si ça n'avait pas été fête ce jour-là, ils se mettaient à la besogne.

On ouvrait les meules, on éparpillait le foin lourd de rosée, tandis qu'à côté, les faux mordaient l'herbe, couchant à terre les fleurs endormies, fermées encore et comme rêvant sur leurs tiges.

Faneuses et faucheurs, tout ce monde parlait, riait... Et saint Igne soupirait, pensant qu'ils étaient trop heureux, ceux-là, pour implorer son secours.

Un cri partit tout à coup du fond du pré. Un faucheur maladroit avait blessé son camarade; le sang coulait, semait des gouttes écarlates comme une traînée de coquelicots dans l'herbe.

« S'il pensait à moi? » espérait le saint.

Mais non; l'homme, un peu pâle, sourcils froncés, résolu quand même, avait trempé le pied dans le ruisseau.

Il attendait le miracle de l'eau pure.

Première déception.

« Baste, j'ai le temps, se consolait saint Igne; en juillet, les journées sont longues. »

Sur cette réflexion, comme l'angélus de midi avait déjà sonné et que l'air se faisait lourd, le bienheureux s'endormit.

V

Quand il rouvrit les yeux, le soleil avait baissé; l'ombre sortant de l'oratoire s'allongeait sur la poussière de la route.

Au frais sous un bouquet de frênes, les fau-

cheurs, couchés à plat, faisaient la sieste, et dans le grand silence on n'entendait que le bruit d'eau de la source s'égouttant dans l'auge de pierre.

Un murmure de voix, des chuchotements étouffés se mêlèrent bientôt au chantonnement de l'eau vive.

C'était, derrière l'oratoire, une conversation d'amoureux, des reproches, des prières à voix basse.

— Vois-tu, Méniquette, vous êtes trop riches; voilà pourquoi ton père ne veut pas... Il me l'a dit d'ailleurs...

— Et toi, tu lui as mal répondu; vous êtes brouillés maintenant; et je ne sais plus à quel saint me vouer pour raccommoder nos affaires...

« A moi, à moi! » aurait voulu leur souffler le bon saint Igne, tout attendri, le cher homme, à l'idée de dépenser son miracle pour cette petite qui se lamentait de l'autre côté du mur.

— Laisse les saints où ils touchent, répliqua l'amoureux en secouant les épaules. Peut-être le régent, qui me veut du bien, consentira à parler à ton père; peut-être aussi mon oncle Saturnin se décidera à me mettre sur son testament. D'une façon ou d'une autre, puisque nous nous aimons, il faudra bien que ça s'arrange...

Un soupir, un baiser interrompirent la conversation.

VI

Le bon saint Igne n'osa pas écouter davantage.

Les amoureux partis, vint une mendiante, une vieille pliée en deux, lamentable, avec des loques crevées, effilochées, qui remuaient au vent sur ses épaules. Elle s'était assise sur une borne, devant la grille de l'oratoire, et, du haut de sa niche, saint Igne l'entendait geindre et soupirer si fort que ça lui fendait le cœur.

Dire qu'il ne tenait qu'à elle de devenir, à la minute, la plus riche du pays!

Un nom à prononcer, un seul, et c'était fait.

Justement la vieille marmonnait quelque chose entre les dents; une prière sans doute.

Saint Igne tendit l'oreille.

— Notre-Dame de Lourdes, priez pour moi! suppliait-elle.

Du coup, le saint faillit tomber à la renverse.

Invoquer Notre-Dame devant son oratoire à lui, c'était trop fort!

VII

Un grondement de tonnerre fit diversion à son chagrin.

Un orage éclatait. La grosse voix d'en haut roulait, multipliée par l'écho, dans la profondeur des vallées.

Et d'en bas, des prairies, des cris de détresse, des jurons montaient à moitié étouffés dans la bourrasque.

C'était un bouvier qui menait une charretée de foin.

Péniblement, contre la rafale, sous la crépitation de l'averse, l'attelage avançait.

Encore un coup de collier, encore un autre, et la charrette, longeant le mur de l'oratoire, allait toucher le grand chemin.

Elle l'eût touché sans la borne, accrochant la roue au passage; la charrette penchait, le foin s'écroulait, éparpillé aussitôt, entraîné au fil de l'eau qui le roulait sur les pentes.

Adieu mon foin!

Alors le bouvier, montrant le poing à l'oratoire, cause innocente du désastre :

— Que le tonnerre de Dieu t'écrase, toi et ta baraque, gueux de saint Igne!

Il parlait encore et déjà le souhait était exaucé.

L'oratoire et le saint, — les hirondelles aussi, hélas! — tout avait disparu dans la flambée d'un éclair.

Dieu le Père avait tenu parole et sans doute il ne s'affligeait pas trop là-haut de la mésaventure de son serviteur; car le tonnerre maintenant, au lieu de gronder, s'échappait gaiement en cascades.

On aurait dit d'un énorme éclat de rire.



Un Pharisien

A Léopold Mabilleau.



Un Pharisien

I

Au musée Ingres, à M..., en face de la vitrine où sont exposées à la vénération des fidèles les reliques du grand peintre : son violon, sa palette et ses livres préférés, une tête se détache du mur, d'une expression morale à ce point intense, que même à côté des chefs-d'œuvre qui l'entourent, de ces portraits à la mine de plomb du Maître Dessinateur, si légers, si en l'air, qu'on dirait des portraits d'âmes, elle force l'attention.

Toute trouée d'ombre, décharnée, livide, les lèvres rentrées, les pommettes crevant la peau,

elle paraîtrait hideuse, cette figure, sans la passion religieuse qui l'illumine et qui flambe, ayant consumé ou peu s'en faut l'enveloppe, dans le regard d'un sérieux terrible, aigu, comme la pointe d'une épée.

Toute la sévérité de la doctrine calviniste, l'anxiété d'une conscience sans cesse repliée sur elle-même, l'orgueil aussi, le douloureux orgueil du tête-à-tête avec Dieu, éclatent à la fois dans cette toile vivante et parlante et qui pour moi fait parler et vivre dans le costume héroïque des Saints de la Réforme l'âme du Persécuté.

II

Presque aussi rigide, aussi triste, couleur de poussière et d'ivoire mort, mais accompagnée d'un col et d'une cravate moderne, au lieu de la fraise empesée qui portait, juchée en l'air, la tête de son coreligionnaire du seizième siècle, telle m'apparaît, reculée dans mes souvenirs d'enfance, la figure de mon compatriote Natal, de Natal-le-Riche, comme on l'appelait au faubourg.

Protestant comme son ancêtre anonyme du musée, ce Natal était un négociant de la Bonne-

Ville, teinturier de son état et qui travaillait, comme avant lui son père et son grand-père, à transmuer en beaux louis d'or et en billets de banque le *mordoré fin* et le *bleu national.*

L'industrie de M... touchait alors à son déclin. Après avoir loyalement et solidement habillé de serge, de ratine, de cadis surtout, les campagnards et les campagnardes de France, depuis les chevriers cévenols et les pâtres pyrénéens, jusqu'aux porteurs de braies bas-bretons, la bourgeoisie marchande, — aux trois quarts protestante, — de la ville, tisseurs, tondeurs de draps, sergiers ou teinturiers, tous copieusement enrichis, avaient quitté les affaires pour vivre noblement, au bon soleil.

Les ateliers se fermaient l'un après l'autre; le port, si animé jadis, chômait de barquettes et de gabarres, et la gaieté s'en allait des bords de la rivière, pavoisés autrefois de vert, de rouge et de bleu, avec les bandes d'étoffes teintes qui séchaient à l'air, pendues le long des quais, ou flottant au galetas des maisons.

Seul ou presque seul de ses coreligionnaires, M. Natal avait tenu bon. Non pas qu'il n'eût à lui appartenant assez de revenus en biens-fonds et de valeurs en portefeuille pour jouir de ses rentes comme les confrères et se donner du bon temps. Mais cette oisiveté n'était pas son fait. Céder la place aux concurrents, se laisser souf-

fler la clientèle par les usiniers rivaux de Castres ou de Mazamet, il n'entendait pas de cette oreille, le vieux négociant.

Entêté, âpre au gain, — glorieux avec cela !

C'était son habitude de manger des dîners de pauvre dans de la porcelaine marquée à son chiffre, et il embaumait de fleurs rares un salon dont les fenêtres recevaient en plein l'odeur de la teinturerie; et des deux parfums, je sais bien lequel chatouillait le plus agréablement le nez du maître.

Il n'avait rien changé, du reste, à l'aménagement de la maison paternelle, pas plus à ses appartements qu'à l'usine, et aux magasins installés au rez-de-chaussée, dans de vastes pièces bâties en voûte et qui gardaient encore il y a trente ans leur outillage et leur mobilier d'autrefois : l'aune à auner les étoffes, les balances à plateau d'ancien style, énormes, évoluant à grand bruit de ferraille; et encore, dans la cage grillée servant de bureau, un tas de choses hors d'usage traînant sur les pupitres; un trébuchet à peser l'or, un tableau des monnaies étrangères, et, piqué au mur par une épingle, un ordre de service de la garde nationale, daté de l'an II.

J'ai vu, je vois encore ce bureau; je vois les chaises hautes rembourrées de paille, le brasier garni de cendrille autour duquel, l'hiver, on faisait cercle, et la caisse au fond, une caisse très

ancienne, en forme de coffre, immense, bardée de fer, bosselée de clous à tête de diamant et historiée de peintures à la mode hollandaise où fleurissaient des tulipes et des roses fabuleuses.

III

Comment le diable arriva-t-il à se loger dans une caisse si bien garnie d'habitude? Comment celui qu'on appelait Natal-le-Riche se trouva-t-il, après quelques années de lutte, au-dessous de ses affaires, au bout de son crédit et de son argent?

Le mal venait de loin, paraît-il, et l'entêtement de l'homme y était pour un bon peu.

Il s'agissait d'un procédé nouveau, d'un changement d'outillage récemment adopté par les usines rivales et qui constituait un prix de revient notablement inférieur. Il est vrai que la qualité de la marchandise y perdait quelque chose, et l'honnêteté scrupuleuse, la conscience implacable du vieux calviniste se révoltaient aussi bien que son orgueil contre les modes nouvelles importées du dehors.

Continuée dans ces conditions, la concur-

rence devenait désastreuse; la ruine se préparait inévitable, imminente.

M. Natal la vit venir sans sourciller.

Un moyen de s'en tirer lui fut offert au dernier moment : qu'il vendît sa marque de fabrique, qu'il consentît à estampiller chaque année de la double N majuscule, si connue sur les marchés du Midi, une certaine quantité de cadis de pacotille fabriquée à Mazamet, on se chargeait de le remettre à flot.

Il refusa.

Le moment de la débâcle arrivé, il liquida lui-même, vendit son matériel, sa maison, ses terres, congédia ses employés, solda en personne, debout derrière le grillage de la caisse, la dernière semaine des ouvriers...

C'était l'usage chez les protestants de M..., tous parents, presque tous riches, de s'entr'aider en cas de malheur. Aussitôt qu'un des leurs périclitait, touchait au bord de la faillite, tous les frères en Christ se mettaient en campagne; celui-ci y allait de ses conseils, celui-là de son crédit, cet autre de ses capitaux. La famille, au besoin, s'éboursillait, se saignait aux quatre veines, décidée à tout pour sauver l'honneur : l'honneur du nom, l'honneur de la secte, également sacrés !

C'était beau, et souvent, aussi, c'était terrible.

L'immolation, plus d'une fois, mettait la sueur au front et la rancune au cœur de ces dévoués par orgueil. Le sauvetage opéré, le sauvé passait un mauvais quart d'heure. L'avarice, la dureté de cœur, tout le vilain envers des vertus pharisiennes se retournait contre lui.

On le haïssait de toute la violence qu'on s'était faite pour lui venir en aide.

Méprisé, hors la famille, hors la communauté, plus cruellement frappé, coupable ou non, par le préjugé de ses coreligionnaires que le banqueroutier par la vindicte de la loi, le malheureux n'avait qu'à baisser la tête, à faire le plongeon dans l'oubli.

Lui-même, d'ailleurs, élevé dans ces traditions, accoutumé d'avance à l'idée de ces rigueurs, se prêtait sans trop regimber au châtiment, s'enterrait dans quelque coin de campagne, où il se terrait, pour y finir, comme un boulet mort.

IV

M. Natal, lui, ne se laissa pas exécuter par ses parents. Chef de famille, et resté tel malgré ses malheurs, il fixa à chacun des siens en chiffres

ronds la part de sacrifice à s'imposer pour l'honneur de la maison.

Sa fille, richement mariée, devait rapporter à la liquidation la moitié de sa dot; son fils, pourvu d'un bon emploi de finance, s'engagerait à verser aux créanciers pendant dix ans le quart de ses appointements. Un cousin célibataire, une tante vieille fille, taxés à dix mille écus l'un, se récrièrent d'abord et finirent par délier les cordons.

Puis, le doit et l'avoir se trouvant en balance, et les créanciers satisfaits jusqu'au dernier sou, le négociant prit congé de la famille, pour toujours, affirma-t-il, dans un dîner d'adieux.

Au moment de s'en aller, — la maison était vendue, vendue aussi la vaisselle et le linge, — il s'arrêta à regarder son petit-fils, l'héritier du nom; un poupon que la nourrice portait dans ses bras.

— Tâchez d'en faire un Natal! recommanda-t-il.

Et on ne le revit plus.

V

Le tombeau de ce vivant fut, au bout du faubourg, un jardin clos de grands murs en ruines, un désert d'herbe et de fruitiers vermoulus, qui

n'avait depuis des années d'autre habitant qu'un ancien serviteur de la famille, Samuel, un vieux décrépit oublié là comme un cheval fourbu qu'on laisse au pré pour y mourir.

— M. Natal n'y est pas.

A peine installé, dès la première heure, le maître avait décrété cette consigne, et il veillait lui-même à ce qu'elle fût observée en toute rigueur.

A chaque coup de marteau, c'était la même réponse, grognée sans ouvrir la porte, à travers le guichet en treillis qu'on ne se donnait même pas la peine de faire glisser.

— M. Natal n'y est pas.

Les coups de marteau, d'ailleurs, se firent bientôt rares.

Amis ou parents, ceux à qui l'on avait refusé la porte se le tinrent pour dit, ne reparurent pas.

Seuls, le fils et la fille insistèrent davantage; jusqu'à cinq ou six fois, ils revinrent à la charge; après quoi, ayant mis leur conscience en repos, ils oublièrent comme tout le monde la route du jardin.

On finit par s'arranger de la manie du vieillard. Samuel, de loin en loin, portait des nouvelles ; puis, une ou deux fois l'an, Mme Oduber, la fille, allait en grand mystère épier son père par-dessus le mur du voisin, s'assurer qu'il n'était pas mort.

Que pouvait-on de plus ?

VI

Neuf ans passaient. Neuf ans d'oubli, neuf ans de solitude. Puis ceci, un jour.

Une balle élastique, échappée de la route, franchissait le mur, tombait dans le jardin, et presque aussitôt un enfant se présentait au guichet, une figure rouge, ébouriffée, charmante!

A cette figure comme aux autres, le guichet répondit :

— Monsieur n'y est pas...

Mais le guichet cette fois n'eut pas le dernier mot.

La porte ne voulant pas s'ouvrir, l'enfant, sans hésiter, sautait par une brèche du mur, entrait dans un carré de choux.

Très décidé, le bonhomme!

Aux deux bourrus, au maître, au domestique, qui accouraient, menaçants :

— Je veux ma balle! affirma-t-il.

Et solidement campé sur ses jambes, le buste en avant, il faisait tête.

La dispute tourna court.

Tant de crânerie avait touché le vieux.

— Cherche-la donc, ta balle! dit-il.

Et, pendant que l'enfant fouillait les pampres et les charmilles, il songeait, — pas pour la première fois bien sûr, — il songeait à son petit-fils, à ce David qu'il avait laissé, quelques années avant, enveloppé dans ses langes. Ah, ce petit! Que de journées de solitude, que de nuits d'insomnie il avait usées depuis ces neuf ans, à lui rêver un avenir. Que d'espoirs de revanche, que de projets de fortune il avait édifiés sur cette petite tête!

Et pendant qu'il rêvait, le poupon avait grandi.

Sans doute il était de la taille de celui-ci, de ce blondin. Peut-être étaient-ils camarades de collège, amis peut-être.

Si c'était lui!

La balle était retrouvée, l'enfant l'emportait en triomphe.

— Comment te nommes-tu? interrogea le vieux.

— David Natal; lui fut-il répondu.

Natal! Quel coup ces deux syllabes portèrent au cœur du grand-père. Natal! Il était donc là, l'héritier de son nom, l'avenir de son orgueil. Il n'avait qu'un mot à dire, un geste à faire, et son petit-fils se jetait dans ses bras.

Oui, mais cet enfant, il l'avait dépouillé, lui, l'aïeul!

Et qui sait s'il n'était pas instruit, s'il ne con-

naissait pas l'histoire. Qui sait? Une honte, à cette pensée, lui faisait baisser le front.

David s'en allait.

Le grand-père le regardait, immobile.

Ah! s'il avait osé!

Mais Samuel était là, les yeux fixés sur son maître. Que dirait-il, voyant faiblir un Natal?

L'homme se raidit. Tête haute, d'un pas ferme, il reprit sa promenade.

Mais arrivé en face du carré de choux où l'enfant avait sauté tantôt, il s'arrêta tout à coup et regarda à terre. Un couteau d'enfant, tombé de la poche du petit David pendant qu'il cherchait la balle, brillait à quelques pas dans l'herbe.

Natal le ramassa vivement, et, l'ayant considéré, le porta à ses lèvres.

Et ce fut la première peut-être et certainement la dernière faiblesse, — car il mourut quelques mois plus tard, — de cet enragé Pharisien.



Hanneton, vole...

A Jules Lemaître.



Hanneton, vole...

I

AIMABLES comme tous les étourdis, prompts à s'instruire, faciles à dissimuler dans les pupitres, les hannetons, jadis, m'ont donné bien des joies. Deux d'abord, que j'attelais ensemble à une voiture en papier; un autre après, mort trop jeune, qui exécutait de magnifiques dessins à l'encre, du bout de la patte, mais très bien!

Et cet autre encore : le hanneton de Fine...

Fine? La petite des métayers; un rien de fillette avec des cheveux couleur de maïs, très sauvage et très maligne, instruite comme pas une à

tous les jeux, chasses, amusettes et flibusteries campagnardes; et rude! sans chapeau, sans souliers, une loque sur le corps et un roseau en main pour conduire les oisons.

Je l'enviais, cette Fine. Marcher pieds nus, mordre au pain de seigle noir, quel rêve! Oui, mais, quand j'essayais, quel réveil. Aïe! mon talon qui s'entame; ouf! mon estomac qui dit: Non.

Mes paysanneries n'allaient jamais loin.

— Remets tes souliers, et allons aux hannetons, veux-tu? disait la petite.

II

On partait. Une journée à souhait, douce, et dans le ciel tiède, des danses, des festonnements d'insectes folâtrant autour des jeunes ramées qui laissaient pendre des fils de la Vierge, balancés dans le bleu comme des escarpolettes à moucherons.

Nous suivions le ruisseau; les jeunes nichées pépiaient près de nous, dans les saules, et Fine chantait du haut du gosier, à la mode des enfants de campagne :

Hanneton, vole, vole, vole,
Ton mari est à l'école
. . . .

Un hanneton, poursuivi par une hirondelle, vibra tout à coup au-dessus de nos têtes et s'abattit dans les feuilles de l'autre côté de la bordure...

— Dans le colza, peut-être... suggéra Fine.

Il était plus haut que nous d'un bon empan, ce colza. Au bout de deux pas nous y fûmes perdus, le visage dans les fleurs, investis comme d'une immense forêt jaune. Les hannetons travaillaient là dedans. En un tour de main nous en eûmes pris deux : des mâles, les élytres luisants, le damier bien marqué, les antennes pareilles à des bois de renne en miniature.

Mais pendant que nous les admirions, voilà que le jour baissait tout à coup; une giboulée montait au front d'un nuage noir. Et déjà les premiers grêlons, les premières gouttes!

Vite, sous le pommier!

Mauvais abri, quoique très parfumé; des fleurs partout, mais la pluie à travers; elle fit bientôt une flaque à nos pieds, dans le creux du sillon; et chaque fois qu'y tombaient les pétales blancs, les pétales roses, déchirés par la grêle :

— Encore une pomme dans l'eau! soupirait Fine.

Pauvre petiote! elle frissonnait dans ses loques

d'indienne percées par la pluie, tandis que, accroupie à terre comme une mère poule, elle gardait sous elle et réchauffait ses oisons. C'est si délicat à la mouillure, ces bestioles! Une plus chétive grelottait encore et se traînait après les autres, quand, l'averse essuyée, nous quittâmes le pommier.

Inquiète, l'enfant la prit sur elle, la logea sous la chemise, à la bonne tiédeur de la peau.

Était-ce déjà la fièvre, ou la peur d'être grondée à cause de l'oison malade, ma petite amie tremblait comme la feuille en rentrant à la maison.

III

Le lendemain, je n'aperçus pas Fine; le surlendemain non plus. On me dit qu'elle était au lit, tourmentée par la fièvre. Je ne m'en inquiétai pas autrement et ne demandai pas à la voir. S'enfermer dans l'obscur d'une chambre quand les grillons chantaient si gaiement sous le ciel!

Ils foisonnaient dans la prairie; leur bruissement léger croissait et se mourait avec les risées de vent frais qui passaient sur les herbes. L'oreille à l'affût, j'avançais à petits pas, et l'un après l'autre, repliant leurs cymbales d'or, les

petits musiciens se taisaient à mon approche, tandis qu'en avant, en arrière, l'orchestre, à larges ondées, jetait, comme une respiration énorme, sa sourde rumeur.

Pas de bonheur aux grillons, ce jour-là. Et mon hanneton était mort très misérablement la veille, étouffé sous sa litière de feuilles, asphyxié dans sa boîte.

— Demain, pensai-je, j'irai voir si Fine veut me donner le sien.

IV

Sitôt levé, le lendemain, je courus à la métairie. Personne. Le père, la mère, la grande sœur, la vieille ménine, tous s'en étaient allés au pré, dès la pointe du jour, laissant la petite malade à la garde du bon Dieu. On les entendait de loin; le rire des femmes en train de *sauter* le foin, le tintement de la faux sur la pierre à aiguiser, tout le joli tapage de la fenaison s'éparpillait dans le frais du matin...

— Fine? appelai-je à travers la porte.

Pas de réponse.

Je tirai la chevillette, et me trouvai dans le noir.

J'appelai de nouveau :

— Fine?

— Ici... répondit une voix faible, si faible!

En même temps, mes yeux s'accoutumaient à l'obscur, et je m'avançai vers le grand lit.

Les rideaux de serge tirés sur la malade faisaient comme une seconde épaisseur d'ombre où, d'abord, je ne distinguai que le blanc du bénitier de faïence; puis la figure pâlotte et les mains de Fine m'apparurent au-dessus de l'immense couche sur laquelle l'attitude de son corps soulevait à peine un léger pli.

Elle s'était haussée un peu sur le traversin, et me regardait.

Je la trouvai enlaidie, les joues creusées, le nez mince et les yeux trop brillants.

Mais j'oubliai bientôt sa figure.

Là, près d'elle, j'avais aperçu le hanneton.

Des feuilles fraîches de peuplier jonchaient le drap de toile bise, et le prisonnier fourrageait là dedans, tirant le fil entortillé de l'autre bout au petit doigt de la malade.

— Pousse un peu le volet, je le verrai mieux... demandait Fine.

Elle parlait avec effort, jetant un mauvais sifflement entre deux pauses.

A un mouvement qu'elle risqua pour se pencher, je la vis fermer les yeux subitement et porter la main à son côté.

— Aïe! gémit-elle!

V

Je ne m'enquis pas de ce qui la faisait souffrir. J'étais tout au hanneton; elle aussi, d'ailleurs. Oh! la gentille bestiole! De quel appétit il vous grignotait les feuilles, et quelle amusante pantomime, quand il s'arrêtait de manger, comme quelqu'un qui réfléchit, allongeait le cou, développait ses antennes, entr'ouvrait le fin bout de ses élytres, puis rentrait en lui-même pour recommencer encore!

— Il compte ses pas, il va partir, disait Fine.

D'un brusque élan, l'étourdi s'enlevait, se cognait aux rideaux, et retombait en paquet sur le lit. Très comique! Vraiment, j'en étais fou, de ce hanneton; et, si j'avais osé...

Mais Fine ne le quittait pas des yeux. Elle jouait à le bercer, à le faire grimper en échelette sur ses doigts...

— N'est-ce pas qu'il est intelligent, mon hanneton? me disait-elle. Tiens, veux-tu voir comme il aime la musique?

Bien doucement alors, à cause de cette mauvaise toux qui lui déchirait la poitrine, elle chantonnait :

Hanneton, vole, vole, vole,

. . . .

Elle s'arrêtait un moment, mettait la main sur ses lèvres pour retenir une quinte, puis elle reprenait entre deux silences :

Ton mari est à l'école.

Elle n'alla pas plus loin. Un étouffement lui fit monter le rouge au visage. Elle s'était assise, angoissée, les mains crispées aux draps, la tête renversée en arrière avec sa bouche grande ouverte, cherchant l'air...

Un cri, un sanglot, puis rien.

Inerte, le regard fixe, elle était retombée sur le traversin.

Endormie sans doute.

Sournoisement, j'allongeai la main sur le hanneton; les doigts détendus de Fine avaient lâché le fil.

— Tu me le donnes? dis-je tout bas, par acquit de conscience.

Et sans attendre la réponse, je m'en allai doucement, sur la pointe du pied, comme un voleur.

VI

Ces fièvres de poitrine, ça va vite.

Rentrant du pré, à l'heure du goûter, ceux de la métairie trouvèrent l'enfant morte.

On parlait d'elle chez nous le soir, et moi, curieux :

— Que va-t-on faire de Fine? questionnai-je.

— Son corps ira dans la terre et son âme au ciel, répondit ma mère.

— Mais elle, où ira-t-elle? pensai-je, n'osant pas demander d'autres explications.

Je m'endormis là-dessus.

Le lendemain, nous vîmes des choses bien étranges.

Nous, c'est-à-dire le hanneton et moi. Le hanneton m'habitait. Il était là sur moi, errant au bout du fil, quand le charpentier clouait le cercueil sous le hangar; là, quand on couchait Fine, toute raide, toute pâle, dans la boîte neuve; là encore, quand venaient les fillettes de l'école, en robes de calicot blanc, pour faire la conduite à leur amie.

Oh! la belle journée de mai, paisible, avec son grand ciel duveté de nuages blancs!

Dans le petit clos, près de l'église, les tombes,

les croix, tout disparaissait dans l'épaisseur de l'herbe, une herbe noire de sucs, fléchissant sous les fleurs.

Les hirondelles, avec de petits cris, glissaient dans l'air tiède, et les abeilles bourdonnaient autour des grappes odorantes des sureaux.

VII

Le cortège avait fait halte.

Qu'allait-il se passer?

Fillettes et garçons, jeunes et vieux, tout le monde se pressait autour du prêtre en surplis. Je fis comme les autres. Angoissé, sans trop savoir pourquoi, je regardais à pleins yeux la fosse étroite, courte, avec un peu de terre remuée au bord. Un homme se baissait, laissait aller la boîte dans le trou.

Et comme la première pelletée de terre faisait vibrer les planchettes minces...

Bourr! le hanneton, que j'avais oublié, ouvrant les doigts en même temps que j'écarquillais les yeux, le hanneton s'envolait, libre, dans l'azur.

Et, le regardant monter, tourner, monter encore :

— Qui sait? me disais-je, s'il retrouvera, là-haut, l'âme de Fine?

Lise

A Gustave Baudens.



Lise

C'EST au voisinage des Pyrénées, dans les chênaies aromatiques des Landes, aux forêts montueuses de l'Armagnac et du Béarn, qu'il faut voir la chasse aux palombes. Dès la mi-octobre, à peine la feuille de l'érable commence-t-elle à se nuer d'or, tout le pays entre en campagne. En Chalosse, ils ont de grands filets, des *nappes,* tendues à terre au bord des clairières bordées de chênes noirs ; des palombes privées, servant d'appeaux, jouent à la cime des arbres, pour inviter les voyageuses à la glandée, tandis que, postées en bas, d'autres prisonnières,

picorant le grain, attirent les vols entiers dans les rets du chasseur, blotti non loin de là, sous le couvert. Du côté d'Oloron, au pertuis rameux des vallées qui remontent en Navarre, les montagnards lancent un maillet de bois en forme de faucon planant sur les passantes qui plongent effarées et vont par centaines donner de l'aile dans les mailles des *pantières,* dressées d'un côté à l'autre du défilé.

Chaque peuple, chaque endroit a sa méthode; mais de beaucoup la plus étonnante à mon avis est la chasse à la *palomière,* telle que je l'ai vu pratiquer chez mon ami Silvère Camarès, au village de Mazeral.

Les dernières maisons de Mazeral touchent aux premiers chênes de la grande forêt de Camburan, qui va, verdissant les eaux froides et peuplées d'écrevisses de la Baïsole, de Sabaros jusqu'à Nives-Larombières. Quelle forêt! obscure en plein midi, hérissée, terrible; des fougères jusqu'au ventre, des houx par-dessus la tête, et des arbres, des arbres!... Un abîme de feuilles, un écroulement, un chaos; et çà et là, dans une déchirure, entre deux branches, un pan de neige, un feston violet: les pointes du grand éventail des Pyrénées qu'on devine largement ouvert à l'horizon.

Rien de plus étrange au matin, à l'heure où nous partions pour la palomière: les bois encore

obscurs, engourdis dans l'aiguail de l'aube, et la montagne au-dessus, déjà claire, rutilant comme une améthyste dans la pâleur du ciel couleur de citron.

— Ah! la belle journée!

— Affreuse, détestable, proteste l'ami Silvère; ignorant, tu ne sais donc pas le proverbe :

Montagne claire,
Gibier clair;
Montagne obscure,
Chasse sûre.

Ah! s'il pouvait pleuvoir! conclut-il.

Il pleut de la rosée; elle part en fines gouttelettes des cépées frôlées du coude, elle imbibe les mousses glacées, elle fume en vapeur bleue au lointain des taillis. Nous cheminons à l'étroit dans la percée pratiquée à coups de serpe à travers les cornouillers et les sanguines; Silvère en tête, une raquette à la main, et perché dessus l'appeau encapuchonné, une palombe captive, bouclée par la patte, qui bat de l'aile, effarouchée, et cabriole en l'air au moindre bruit.

Bientôt, un peu plus de clarté vient à notre droite; le hallier s'ouvre, s'élargit en un puits de verdure avec un chêne au milieu, noueux et robuste, verdoyant jusqu'au bout et portant audessus des autres sa tête déjà touchée du soleil.

Nous sommes arrivés. Mais la palomière, où se cache-t-elle? Silvère me la montre habillée de feuillage, masquée, tout en haut de l'arbre, dans le bouquet.

— Très bien; et l'échelle?

— Pourquoi pas l'escalier? ricane Silvère. Allons, monte comme moi, camarade; le fusil en bandoulière d'abord, maintenant suis-moi, et prends bien garde; voilà l'échelle.

Une échelle unique en son genre, moitié vivante et moitié morte, des bâtons non écorcés, plantés à même dans l'arbre et rejoignant les vraies branches, qui servent à leur tour d'échelons. Le dernier donne accès dans la palomière; un trou dans les feuilles, quelque chose comme l'entrée d'un nid d'écureuil. Et c'est bien plutôt, en effet, un nid qu'une cabane, ce gîte hasardeux, suspendu entre terre et ciel, avec son plancher de gaules treillissées, ses claires-voies de ramées nouées de brins d'osier, et sa cheminée par où montent le guetteur et l'appeau : ce dernier posté sur sa raquette au bout d'une longue perche, prêt à basculer à l'appel du cordeau; l'autre, le chasseur, branché à la cime, la moitié du corps dans la palomière, le reste au bel air, le visage fouetté du vent, criblé de pluie ou de soleil, l'œil visant le nord, fixé dans cette exaspération de l'attente, qui dénature à la longue la perspective et fait prendre trois moucherons

dansant dans le bleu pour un vol de palombes pointant à l'horizon.

Silvère guettait, — *espérait,* — comme on dit très joliment chez nous; et moi, blotti dans la palomière, plié en deux, des chatouillements de feuilles dans le cou, et dans le nez la bonne odeur des fougères fraîches étendues en litière, j'attendais.

Dans les trous de la claire-voie, à droite, à gauche, se levaient des morceaux d'horizon : ici, le fourmillement vague d'un gaulis taché en noir par l'ombre des baliveaux; là-bas, des déclins de coteaux en enfilade, et des hameaux, des villages comme des graines rouges pendues au fil blanc des routes; en face, au-dessus de la houle des bois, une échappée à l'ouest vers la plaine, un lointain de brume où flottait peut-être en poussière impalpable l'écume de l'Océan.

Un coup de temps venait, et la vision chancelait tout à coup, chavirait dans la poussée lente, le bercement d'un roulis; l'arbre pliait, se redressait avec une plainte douce qui s'en allait dans le vent.

Puis c'était une accalmie, et des cris, des piaulements, des chansons d'oiseaux, tout un monde mystérieux, inconnu, qui se trahissait dans le vis-à-vis, le plain-pied de notre poste, à la cime de la forêt.

Les grives ne quittaient pas la lisière; envolées

à la maraude dans les vignes, elles rentraient au couvert à la première alerte, et perchées en équilibre à la pointe des chênes, elles caquetaient et s'appelaient d'un arbre à l'autre, jusqu'à ce que, le danger passé, elles plongeassent de nouveau vers les raisins. Les hirondelles pénétraient plus avant : à moitié matinée, quand les taillis essuyés envoient leur peuple de moucherons dans le ciel, nous les voyions arriver à tire-d'aile par ces rues bleues qui s'ouvrent et se perdent dans les feuilles, puis, leur chasse finie, s'en aller comme sur un signe, s'évanouir subitement.

Après les hirondelles, les pinsons; ils s'abattaient en bande sur un chêne, et tout de suite, d'un grand courage, ils se mettaient au travail. Oh! les bons bûcherons! C'était plaisir de les regarder, d'entendre leurs coups de bec grêler dru sur l'écorce, tandis que des équipes agiles de grimpereaux exploraient le menu bois, suspendus aux brindilles qui fléchissaient sous eux et les berçaient en l'air. Des mésanges très hardies, en casquette de velours noir, en habit jaune et vert de garde forestier, butinaient à côté d'eux, s'excitant d'un cri sec et pétillant qu'interrompait la roulade éclatante du pinson. D'autres opéraient seuls : l'épeiche, le pivert; ouvriers taciturnes, tâcherons absorbés dans leur besogne, assourdis par leurs coups de marteaux qui retentissaient longuement sous les voûtes silencieuses des futaies.

Je m'amusais fort à les étudier, je me divertissais encore aux voltiges vertigineuses des écureuils, aux manèges des agaces affairées et policières colportant leurs bavardages d'un canton à l'autre de la forêt, signalant du plus loin l'arrivée du charbonnier regagnant sa *vente*, la marche du chasseur sous bois, ou l'approche redoutable de l'épervier dont le vol circulaire planait comme une menace sur le peuple entier des oiseaux.

Il y a toujours à écouter, à regarder en forêt. Mais Silvère, lui, n'écoutait, ne regardait que les palombes.

Tout à coup, la raquette, là-haut, a basculé, l'appeau bat de l'aile; attention! les palombes sont en vue. Les voilà! l'ombre et le vent de leurs plumes passent sur la cabane; elles décrivent un grand cercle et tombent en ouragan sur les arbres voisins. Vite, au fusil! j'en tiens trois au bout de mon guidon, qui font la grappe à la cime d'un chêne; le moment est solennel.

— Y es-tu? interroge Silvère à voix basse : une, deux, trois, paff! Avec un bruit de feuilles froissées, deux palombes mortes dégringolent de branche en branche et rebondissent sur le sol.

Je dégringole aussi, rondement; il me semble que je n'arriverai jamais assez tôt.

— Doucement! recommande Silvère qui, très prudent, de grand sang-froid, descend après moi les échelons un à un.

Conseil tardif. Le pied m'a manqué aux trois quarts du voyage et je suis tombé à terre, lourdement.

Je me relève... Aïe! Impossible d'appuyer le pied gauche. Est-il foulé, luxé? En serai-je quitte pour une entorse? Je ne sais; en tout cas, ma chasse est terminée pour aujourd'hui.

II

Silvère est venu à mon secours. Il s'agit de sortir de la forêt; une fois sur la route, nous trouverons bien de quoi me voiturer à Mazeral.

Silvère est ému, le brave garçon, et aussi quelque peu contrarié : désolé de mon accident, et ennuyé de quitter la palomière un jour de passage. C'est comme un fait exprès, les palombes ont l'air de nous narguer; il en passe à tout moment de grands vols au-dessus de nos têtes — hors de portée, par malheur.

Enfin, voici la route, et sur la route, un âne gris chargé de sa barde, qui se rencontre là, bien à propos pour me porter à la maison. L'ânier, un petit paysan, couleur de cèpe, leste et sauvage comme un cailleteau, m'offre sa bête et la barde à fauteuil, un vieux meuble de famille,

où je m'installe de mon mieux, et *arri* bourriquet!

Silvère et l'ânier causent et j'entends par bribes.

— Ces dames, dit l'ânier, viennent demain vendanger aux Calandres et je vais les quérir. De respirer un peu le grand air, ça remontera un peu notre demoiselle.

— Elle n'est pas mieux, à ce qu'on dit.

— Ni mieux ni pire; aujourd'hui comme hier, et demain comme aujourd'hui, un peu plus triste seulement et plus enfoncée chaque matin. Pauvre demoisellette!

— Et des raisins, vous en aurez aux Calandres?

— Oui, pour les autres, pour ceux qui ont acheté nos vignes. Avec ce qui nous reste, c'est bien le tout si nous récolterons de quoi ne pas mourir de soif. Ah! monsieur Silvère, quand le malheur se met dans une maison!

Il m'intéressait, ce petit, et sa demoiselle aussi, mais l'âne m'empêcha d'en apprendre davantage. Une fantaisie galopante l'avait pris, l'odeur de l'écurie sans doute; il filait, il filait... On eut toutes les peines du monde à l'arrêter devant la maison.

Tante Reine était là qui nous reçut, et elle nous reçut mal. Une brave femme cependant, et qui adorait son Silvère; elle l'avait pris orphelin, au maillot, et c'était comme si elle l'avait fait.

Mais de me voir arriver tout pâle, un pied entortillé, le sang avait failli lui tourner; elle ne se possédait plus.

— Ah! misérables enfants! s'exclamait-elle; ah, pauvre jeune homme! Il vous a tué, ce grand fou, avec ces maudites inventions, ses perchoirs à palombes, de vrais casse-cou, des brise-chrétiens. Bonté divine! Qu'allons-nous devenir, maintenant? Belotte! Belotte! Ce monsieur qui nous revient en morceaux! Vite l'eau rouge... Et toi, propre-à-rien, ordonna-t-elle à Silvère, va-t'en chercher Lanion.

Une curieuse vieille, tante Reine! toujours essoufflée et trottant quand même — fort inutilement d'ailleurs; empaquetant, étiquetant, ficelant et déficelant du matin au soir et du soir au matin; ouvrant sans but et refermant sans motif des armoires innombrables, et parmi tout cela bousculant à tort et à travers Belotte, sa servante, qui besognait ferme sans rien dire, tandis que sa maîtresse, très occupée à la voir manœuvrer, s'épongeait le front et se laissait tomber dans un fauteuil, geignant :

— Aïe, mes pauvres jambes!

Ou bien encore :

— On ne finira donc jamais de ramer dans cette maison!

La chère âme parlait encore, gémissait, levait les bras au ciel, et déjà Belotte m'avait hissé dans

ma chambre, allongé dans mon lit, frictionné, pansé.

Tout était en ordre et en bon ordre, quand arriva M. Lanion, le praticien du village, un vieux sec qui portait sur sa figure usée, âpre et sournoise, les marques d'un de ces combats suscités par la concurrence professionnelle, combats de chaque jour, de chaque heure, luttes sans merci ni trêve, où le masque s'aiguise, dirait-on, où le regard s'acère.

L'homme examine, palpe, tourne et retourne, puis, fronçant légèrement le sourcil et se rengorgeant dans sa cravate jadis blanche :

— Heu, heu! prononce-t-il; luxation incomplète, l'articulation ginglymoïdale est intéressée, larges ecchymoses.... dilacération des parties molles... le cas mérite attention. Le lit, un repos absolu, trois frictions avec la pommade que je vais formuler; dans une quinzaine, si nous sommes sage, il n'y paraîtra plus. Voulez-vous me donner une plume, mademoiselle Reine?

Le papier boit, la plume crache; le parafe, repris à deux fois, reste aux trois quarts dans l'encrier, un encrier poussiéreux où l'araignée a filé sa toile.

M. Lanion est parti.

— Bon voyage! éclate tante Reine, exécutant dans son dos sa plus belle révérence. Ça, un médecin! ajoute-t-elle avec un haussement d'épaules. Attends, attends; on va en acheter de ta pom-

made; comme si l'eau rouge ne suffisait pas pour une entorse! Car tout son fatras n'y change rien; je m'y connais autant que lui; fiez-vous à la vertu de l'eau rouge. A nous deux, Belotte et moi, nous répondons de vous.

Je me laisse faire; je m'abandonne aux directions de tante Reine et aux bons soins de Belotte, qui reborde mes draps et tape mon oreiller.

L'une après l'autre, elles s'en vont, et je reste seul avec Silvère. La fatigue et peut-être aussi un peu de fièvre m'ont troublé les idées; j'entends, à moitié endormi, mon homme remuer et tourner dans la chambre, s'approcher de mon lit sur la pointe des pieds, revenir à la fenêtre, tambouriner de l'ongle sur les carreaux et finalement s'allonger dans un fauteuil.

— Souffres-tu? me demande-t-il à voix basse.

— Un peu.

La conversation tombe. Je ne réponds que par monosyllabes: oui, non; oui, le plus souvent, pour éviter la discussion. Puis, rien que deux souffles égaux, réguliers, qui se répondent. Un de nous deux ronfle, — je ne sais lequel.

— Silvère, Silvère?

Un chasseur passe dans la rue, et veut l'entraîner à la palomière; un débat s'engage; Silvère résiste.

— Impossible, proteste-t-il; je le garde; il est là qui dort...

— Eh bien! puisqu'il dort... suggère l'autre.

C'est vrai, puisque je dormais... Et, sans me regarder, crainte, peut-être, de me trouver éveillé, Silvère, cédant à la tentation, gagne la porte et puis la rue...

III

Ma fièvre était tombée le lendemain, grâce à l'eau rouge sans doute; il est vrai qu'elle avait gonflé la cheville, exaspéré l'entorse.

— Preuve qu'elle agit, diagnostiquait tante Reine.

En attendant, impossible de bouger. N'ayant rien de mieux à faire, j'examinais ma prison, une chambre très ancienne, avec un tas de choses inutiles accrochées aux murs, oubliées dans les coins: des cannes à pêche hors d'usage, un lot de papillons encadrés, mangés des vers jusqu'à l'épingle. Le papier surtout m'amusait: un papier très étonnant, fond clair, agrémenté d'arabesques saumon, sertissant une vignette unique, laquelle, indéfiniment répétée, représentait une cathédrale gothique d'un jaune vif, ornée de deux tours et d'une quantité de gargouilles, dont une, sur la façade, laissait pendre je ne sais quelle

araignée en l'air. Ce ne fut pas sans un peu de temps et beaucoup de réflexion que je parvins à retrouver, sous cette fantaisie architecturale, le portrait de Notre-Dame de Paris, et dans l'araignée accrochée à la gargouille, la silhouette informe de Claude Frollo battant l'air de ses pieds convulsés. Mais comment cet épisode romantique traduit sur papier peint avait-il pénétré jusqu'à Mazeral ?

Tante Reine me surprit le nez au mur, occupé à résoudre ce problème.

— Ah! ah! vous regardez le papier, dit-elle. Curieux, n'est-ce pas? C'est moi qui l'ai choisi, pour mon frère, l'archiprêtre... à cause de la cathédrale; on aurait dit qu'il était fabriqué exprès.

— Il logeait donc ici, M. l'archiprêtre? demandai-je.

— Sans doute.

— Et c'est là qu'il mettait ses livres? continuai-je, en désignant une grande armoire vitrée dont les rideaux verts m'intriguaient depuis un moment.

— Justement, monsieur Louis; et il y en a de gros. Regardez.

Ouvert à deux battants, rideau tiré, le sanctuaire laissait voir des rangées de bouquins à mine respectable, des in-folio de veau tout habillés à la mode du grand siècle et qui sentaient la théologie à plein nez. Quels titres! Tante

Reine les épelait à ma demande : *De Ethica, Opera Sancti Augustini...*

— Et au second rayon, cette série, tous pareils?

— Le *Lycée de Monsieur de la Harpe.*

— Suffit. Ces quatre petits là-haut, au dernier rang?

— Du latin : *Breviarium Romanum, pars hyemalis...*

— L'autre, à côté, le dos jaune?

— *Le Petit Parnasse chrétien,* par l'abbé Trois-Fontaines.

— Merci, tante Reine.

— Celui-ci ne vous amusera pas davantage; c'est encore d'un abbé : *Manon Lescaut,* par l'abbé Prévost... Quelque histoire édifiante.

— Donnez, donnez, tante Reine.

IV

Mon horizon s'est élargi; j'ai la permission de me lever et je passe mes journées à la fenêtre. Cette entrée d'automne est vraiment admirable; un temps calme, un air tiède, un ciel de cristal. N'était l'odeur de feuilles mouillées qui vient de la forêt, on se croirait en avril. Même dans les

jardins, je vois des fruitiers qui se trompent, des pruniers imprudents qui s'étoilent de fleurs.

Je vois tant de choses de ma fenêtre! La forêt d'abord, toute droite, en face, au-dessus des maisons. Une forêt? non; d'ici, c'est plutôt comme une toison de feuilles, une tenture immense sur laquelle l'érable et le hêtre ont tissé leurs bouquets de pourpre et d'or.

Et puis, après la forêt, il y a la rue, les maisons; des maisons à l'ancienne mode, naïves, patriarcales, le toit fléchissant, les carreaux maillés de plomb.

Très inégales, l'une presque au ras de terre, humble et rustique, investie de verdure et de fumier; l'autre, sa voisine, quasi bourgeoise, avec un marteau sur la porte et des rideaux aux croisées, les bâtisses montent en enfilade, jusqu'à la route qui poudroie au bout, toute blanche, au grand soleil.

Çà et là, entre les maisons, s'étalent des jardins couleur d'automne, des treilles, des charmilles jaunissantes, et sur les fruitiers effeuillés à demi, des grappes de figues violettes, des poires rousses, des pommes en chapelet.

Jardins et maisons, tout est d'un calme! Le peu de bruit qu'on entend, vient de la campagne; des musiques de la saison : le battoir d'une casseuse de chanvre, le maillet d'un vigneron rabattant sa barrique, loin, très loin, au seuil

d'une *borde* inconnue. C'est l'heure du goûter; la ville est comme morte. Pas une âme dans la rue : un chien, en bas, quête sa vie de porte en porte; une hirondelle, en haut, festonne en rasant les toits. Le chien s'en va, l'hirondelle disparaît, et seule vivante, l'ombre des maisons s'accroît silencieuse et s'allonge insensiblement sur les pavés.

Si je prenais un livre? Mais, tout près, à moitié rue, deux femmes en deuil, deux bourgeoises traversent lentement la chaussée et poussent en face la porte chaperonnée d'iris de leur jardin. Une des deux, plus mince, plus blonde, s'appuie à l'épaule de l'autre; elle se tourne; une figure longue, un air triste; rien que des yeux, mais si beaux! et puis, quelque chose de raide et de languissant à la fois dans le port, comme d'un lis incliné; un peu étrange en somme et troublante. Pas mystérieuse du tout, la plus âgée, la mère sans doute, un panier au bras, un sécateur à la main, s'arrête devant chaque arbre, tâte le pouls aux poires qui blondissent, appelle une branche de figuier, met le nez dans une rose qui s'effeuille, et devant elle, à chaque geste, délogent des régiments d'abeilles et de guêpes qui tournent lourdement, engourdies dans la bonne odeur des fruits mûrs.

Au bout d'un moment, lasse ou indifférente, la blonde s'était adossée à un tilleul, et, les bras

ballants, les yeux levés vers ma fenêtre, elle regardait.

— Lise? appela sa mère.

Lise! un joli nom, Lise!

V

L'ami Silvère est aux palombes, tante Reine à son ménage, et moi — que l'ombre de l'archiprêtre me le pardonne — je regarde ma voisine. Depuis trois jours, je n'ai pas eu d'autre occupation. Je tremble, à de certains moments, qu'on ne s'en aperçoive; on est si méfiant en province; et si quelqu'un donnait l'éveil, adieu mon ingénue!

Elle-même, ignore-t-elle au moins mon manège? Qui sait? De la fenêtre au jardin, du jardin à la fenêtre, le voyage est facile, et plus d'une fois il m'a semblé que nos regards se croisaient en chemin. Tout s'observe dans les petites villes; tout se remarque, et ma présence à la fenêtre avait dû faire événement pour Lise, aussi bien que pour moi sa robe noire sous les tilleuls. Nos vies, pour un moment, sont pareilles : je suis prisonnier de mon entorse, elle est cloîtrée dans ses habitudes; et qui pourrait dire quelles sont les

plus unies, les plus calmes, des heures de cloître ou des journées de prison?

C'est simple, honnête, étroit aussi, les habitudes de ma voisine. Le jardin, le tricot, la prière, et chaque chose à son moment, à sa place invariablement la même. Si je veux savoir ce que devient Lise, je n'ai qu'à consulter la pendule.

Six heures : la maison s'éveille; on pousse les volets, et des rideaux blancs, des bouts de camisole flottent à l'air vif du matin.

Neuf heures : on descend; maman jardine; Lise, bras croisés, pas comptés, récite son chapelet sous les tilleuls.

Midi : la communauté dîne; dîner succinct, maigre chère à en juger par le mince filet de fumée qu'exhale le matin la cheminée de la cuisine.

Une heure: on ferme à moitié les volets; demi-jour, demi-sommeil; ces dames font la sieste, — chapelet aux doigts, bien entendu.

Trois heures : c'est l'heure de revenir au jardin; on tricote, on chapelète; on lit même un peu quelquefois. C'est toujours maman qui fait la lecture, et je m'amuse à suivre en reflets le roman sur la physionomie changeante de sa fille.

Six heures : la nuit tombe; on rentre; j'entends Mette, la vieille servante, tirer les verrous. Un rond de lumière, un seul, — car la servante veille avec ses maîtresses, — luit sur la façade noire.

A neuf heures, la lumière est éteinte; la maison s'endort. Et ce sera ainsi demain, après-demain, toujours!

A elles trois, mère, fille, servante, elles formaient comme un monde à part dans le cercle déjà si restreint de la petite ville, une espèce de couvent à règle plus sévère, à clôture plus stricte, dans la grande communauté. On sentait qu'un vide s'était ouvert un jour entre ces femmes, et qu'elles s'étaient serrées l'une contre l'autre pour le remplir. Vie étroite et mélancolique! Comme ces ruches du pays qu'on voile d'un crêpe le jour des funérailles du maître, la maison avait pris le deuil à la mort du père de Lise et ne l'avait pas quitté depuis. Ni ami, ni étranger, nul n'y pénétrait; cancans, commérages, les bruits de la petite ville expiraient là sans écho; le facteur, qui, tous les matins, montait allègrement la rue, frappant à chaque porte un ou deux coups pressés qui sont comme le toc-toc de la fortune qui passe, le facteur ne soulevait jamais son marteau. Pas de journal, pas de lettres, pas de visites; le fil était depuis longtemps rompu, qui reliait ces trois existences à la vie de tous.

Mais, plus que dans les habitudes de la maison, le deuil se marquait en toute la personne languissante et désœuvrée de Lise, dans la rigidité de sa figure, dans ses yeux, tantôt inertes, engourdis pendant des heures, tantôt dardant

droit devant eux des regards aigus et blessants comme la pointe d'une épée.

Il y a plus d'une manière d'être malheureux. La mère évidemment avait pris la meilleure; le train du ménage, les menus tracas d'une fortune modique, d'une succession difficile peut-être, occupaient son temps, usaient son chagrin. Pour Lise, il semblait que l'ennui fût le fond nécessaire de sa pensée, la trame grise, uniforme, sur laquelle chaque jour brodait ses fleurs noires.

Pauvre enfant! Mais était-ce la perte de son père, qui, seule, l'avait mise en cet état? Il me semblait deviner autre chose dans son malheur, quelque chute irréparable, quelque rêve atteint en plein ciel. Peut-être une histoire d'amour que la mort paternelle et le mauvais état de sa fortune avait arrêtée au premier chapitre.

Ainsi je l'avais imaginé du moins, et ce roman, uniquement inventé d'abord pour amuser mes heures de prison, avait fini par m'attendrir et me prendre le cœur. J'aimais Lise; je le croyais du moins. Quant à vérifier la justesse de mes découvertes, à percer à jour ce mystère, rien de plus aisé; mais je ne m'en souciais point, étant de ceux qui préfèrent les hasards d'un voyage à l'aventure en pays inconnu, à la sûreté banale des guides officiels. Et puis, quel dommage, si quelque bavardage de commère allait rompre le charme, briser le cristal où mon rêve vivait enveloppé!

VI

J'ai peur de tante Reine; si elle allait s'apercevoir que je la trompe, que je fais durer mon infirmité pour prolonger mon aventure! Dieu garde! L'entorse nous a mis au mieux, elle et moi. Jusque-là, très bonne, très attentive, sortant pour le camarade de Silvère son linge et ses politesses des grands jours; mais d'amitié point; même un peu de contrainte. Je crois bien que mon arrivée l'avait un tantinet dérangée, la vieille fille. Pendant qu'elle grimaçait à mon adresse des sourires de commande, je voyais ses sourcils se froncer involontairement, d'un air de dire : « Il ne se trouvait donc pas bien chez lui, ce monsieur? quelle idée de tomber comme ça chez les gens avec une grosse malle! Et juste au moment des confitures! Il aurait bien pu me laisser couler mon raisiné tranquillement. » Ainsi marmottait-elle en dedans, tante Reine, et je ne devinais pas tout; je ne soupçonnais pas certain *caraco* du matin, vêtement de combat commode, mais peu présentable, abandonné à mon intention, ni cette habitude, surprise depuis, de boire deux

doigts de vin pur à dîner, dans l'assiette à soupe. Comment pressentir ces usages nationaux? comment imaginer les troubles qu'apporte dans la vie régulière et quasi conventuelle des maisons de province la présence d'un étranger?

Mais l'entorse avait changé tout cela. Un blessé, c'est comme un enfant! Tout de suite, sans réserve, d'un grand élan, tante Reine s'était donnée à moi. Je n'étais plus son hôte; j'étais une espèce de neveu, un neveu par accident; j'étais autre chose encore, et mieux peut-être, j'étais son client, son malade; j'expérimentais l'eau rouge. Adieu l'économie! En sucre, en tendresse, en plats fins, la vieille fille se ruinait; adieu les cérémonies! on m'appelait quelquefois Monsieur Louis, et plus souvent : mon agneau. Cela dépendait de l'état de l'entorse.

Elle était à ce point occupée de moi, la bonne tante, qu'elle en oubliait de bousculer Belotte : « Le ménage ira comme il pourra; tant pis! disait-elle, je ne peux abandonner cet enfant. Pauvre petit! Depuis deux heures que Silvère est allé rejoindre son âme qu'il avait laissée à la palomière, il doit se périr d'ennui, là-haut, tout seulet! »

Émue de compassion, la vieille fille grimpait à ma chambre; mais elle me trouvait si complètement absorbé, enfoncé, tête et tout, dans quelque gros livre de feu l'archiprêtre, — j'en

avais toujours deux ou trois logés à cet effet dans l'embrasure de la fenêtre, — que, toute saisie d'admiration, elle ouvrait de grands yeux et refermait la porte discrètement.

D'autres fois, curieuse, elle demeurait plantée devant moi un gros moment, me regardant tourner les pages.

— Bonté divine! comme vous déchiffrez vite, vous! s'extasiait-elle. On voit bien que vous avez les yeux jeunes. Vous me rappelez le temps où je lisais *Mathilde* de Mme Cottin. Maman était obligée de se lever la nuit pour souffler ma chandelle. Ah! la jeunesse! la jeunesse! Aujourd'hui je ne regarde plus que mon paroissien.

Une fois en train de bavarder, tante Reine ne s'arrêtait plus. Elle en abattait de ces histoires! sur l'un, sur l'autre; et des généalogies, des mariages, des fortunes évaluées à un sou près, de gens que je n'avais jamais vus, que sais-je? un répertoire inépuisable, un dévidoir sans fin.

Un jour — elle me narrait avec force détails le mariage de sa sœur — elle s'interrompt brusquement au beau milieu de son affaire, et me dévisageant :

— Je la tiens; je la tiens! s'écrie-t-elle.

— Ah! mon Dieu! et que tenez-vous, tante Reine?

— Votre ressemblance; elle m'a donné assez de mal depuis huit jours que je la cherchais! Où

avais-je les yeux? Comme ça, de profil, c'est lui, lui tout craché!

— Qui, lui?

— Le capitaine, pardi! Un blond comme vous, les yeux bleus; ah! les épaules un peu plus larges, par exemple, et la moustache plus raide. Un capitaine de ce temps-là, voyez-vous, ça valait bien deux ou trois gringalets d'aujourd'hui. René Champbertier, capitaine au 11[e] dragons; j'avais lu son adresse sur la malle quand il monta dans le bateau, à Langon. J'oubliais de vous dire que nous allions à Bordeaux acheter la corbeille. Ah! quel voyage, mon petit. Une Garonne en colère, énorme: plus nous avancions, plus l'eau montait; et un courant! Ma sœur et moi, nous criions comme des folles. Mais le capitaine ne perdait pas son sang-froid: « Laissez donc, laissez donc! se moquait-il: ça ne nous empêchera pas d'aller ce soir au Grand-Théâtre! » Et en effet, monsieur Louis, nous nous y retrouvâmes tous sains et saufs, et bien contents. On jouait... Mais, qu'est-ce que je vous raconte là? Vous devez en avoir assez de mes radotages.

— Pas du tout, tante Reine, pas du tout, je vous jure.

— C'est sûr qu'on peut causer avec vous; ce n'est pas comme avec Silvère. Pas moyen de lui tirer deux mots de suite, à ce monsieur; on ne le voit qu'à table, la bouche pleine, et encore!

avant le dessert le voilà parti pour son café ou pour ses palombes. Ah! tenez, soupira la vieille fille, on va joliment s'ennuyer ici quand vous n'y serez plus. La maison me semblera toute triste. Savez-vous ce que vous devriez faire, mon petit? Vous marier à Mazeral. Oh! nous avons des partis, et des fameux, allez! Cécile Barthez, la fille du notaire, Julie Lortal, Honorine Cestan; des brunes, des blondes; vous pourriez choisir! Et la plus pauvre aura bien ses cent mille francs un jour.

— Et jolies, tante Reine?

— Belles comme le jour! vous verrez; le sang est riche, savez-vous, à Mazeral! Si vous aviez connu Lise, notre petite voisine, il y a deux ans. Pauvrette! Elle a bien perdu depuis et de toutes les façons... Ruinée par son père, d'abord, et puis...

VII

Appelée en bas, à la cuisine, tante Reine n'a pas eu le temps de m'en dire davantage. Que m'aurait-elle appris, d'ailleurs? J'en sais assez maintenant. Ainsi je ne m'étais pas trompé : Lise est pauvre; frappée par la mort de son père,

elle a tout perdu à la fois : fortune, espoir, et jusqu'à sa fleur de beauté. On est si dur aux gens ruinés dans les petites villes ! J'imaginais sans peine les ennuis de Lise; je descendais avec elle les lentes étapes d'une déchéance bourgeoise; j'imaginais les saluts esquivés, les portes fermées l'une après l'autre, la curiosité importune des voisins, les mépris des fournisseurs, la froideur savamment graduée des amis, les mille avanies masquées ou brutales qui avaient peu à peu resserré le cercle où végétaient les malheureuses, condamnées désormais à l'isolement et à la vie énervante d'un lazaret.

Pauvre Lise! Et personne, — j'avais pu m'en assurer, — personne n'osait rompre la quarantaine. Pas un ami, pas un amoureux. Au fait, d'où serait-il sorti, ce héros? Du *Café des Chasseurs* ou du *Cercle du Midi?* L'ami Silvère, en tout cas, n'était pas l'homme de cette aventure; il tenait plus de Sancho Pança que de Don Quichotte, ce pacifique meurtrier de palombes! Tante Reine, d'ailleurs, ne l'aurait pas encouragé. Épouser une fille sans dot! *nani,* non; elle n'entendait pas de cette oreille-là, la bonne tante. De très braves gens, elle et Silvère, mais à la mesure de la province, qui rapetisse tout, vices et vertus, aux limites de son étroit horizon.

Ah! c'est qu'il se cache bien de l'égoïsme, au fond, et de la dureté de cœur sous l'apparente

bonhomie, sous l'attendrissement béat de cette vie patriarcale; c'est qu'une belle nichée de passions malfaisantes s'abrite et se nourrit à ce foyer de la famille que soutiennent en guise de cariatides ces deux génies familiers de la petite ville : l'Avarice à droite, à gauche la Vanité.

Non vraiment, tout n'est pas beau de ce qui transparaît sous cette eau qui dort ou qui fait semblant de dormir. Pour moi, vu ainsi, à travers le malheur immérité de Lise, je prenais Mazeral en horreur. Pauvre Lise! Ah! si je pouvais la voir de plus près, lui attester autrement que par les yeux toute ma pitié, tout mon amour!

Tante Reine partie, j'avais repris mon poste à la croisée; j'épiais, penché en avant, son arrivée au jardin. Que devenait-elle? L'heure était passée depuis longtemps de sa sortie habituelle. Qu'arrivait-il? quelle révolution...? Un indice grave, c'est que les liqueurs de fenêtre, une à une enlevées par Mette, avaient disparu du grillage où elles aspiraient les vertus errantes de l'atmosphère, les influences mystérieuses de la lune.

Enfin, un peu avant la tombée de la nuit, Lise, seule cette fois, contre son habitude, traversa la rue et poussa la porte du jardin. Tout de suite, en l'apercevant, j'eus le pressentiment d'un malheur. Je la trouvai plus pâle, avec un je ne sais quoi de dolent et de navré sur elle, qui

faisait mal à voir. La triste créature touchait sans doute à quelque péripétie nouvelle, à quelque crise aiguë de sa destinée. Défaillante, elle s'était appuyée à un tilleul, et un bras passé autour de l'arbre, le front collé à l'écorce, elle l'étreignait comme elle eût fait d'un visage ami. On eût dit qu'elle voulait lui donner son âme ou qu'elle cherchait à s'imprégner de son essence, pour l'emporter en elle, à jamais.

Je la vis s'avancer ensuite dans l'allée déjà envahie par l'ombre, et tâtonnant, incertaine, cueillir un brin de verdure au bord d'un massif. D'un geste douloureux et passionné, elle le porta à ses lèvres, et, levant une dernière fois les yeux vers ma fenêtre, elle reprit le chemin de sa maison.

VIII

Cet adieu suprême, ce dernier appel d'une âme en détresse, m'avaient profondément ému. Mais que faire, comment intervenir? Perplexe, agité, je me promenais de long en large dans ma chambre, oubliant la comédie de l'entorse; et sans but précis, à tout événement, je m'habillais.

J'achevais ma toilette, quand Silvère entra en coup de vent dans ma chambre. Tante Reine m'avait entendu marcher, et, toute à ses confitures, elle avait dépêché son neveu pour vérifier le miracle.

De me voir là, déambulant en long et en large, il n'en revenait pas, le cher ami.

— Donne-moi ton bras, lui dis-je, et descendons; je m'invite à dîner avec vous.

Mon entrée en bas fit sensation.

— Jésus! c'est lui! Bonté divine! s'exclamait tante Reine. Belotte, regarde un peu notre malade qui marche. Et c'est l'eau rouge qui l'a guéri. Vive l'eau rouge! Elle riait; elle battait des mains comme une enfant; puis, me prenant à partie : Ah çà! vous m'avez demandé une valse l'autre jour; pensez-y; moi, j'y tiens... En attendant, nous allons dîner, n'est-ce pas? Silvère, grand étourdi, descends vite à la cave et tâche de déterrer une bouteille, du vieux, du vin blanc de l'archiprêtre. Je veux trinquer avec mon ressuscité.

Bonne vieille! elle étincelait, elle pétillait; toute en gestes, un éclat de rire sur ses lèvres fanées, une larme au coin de l'œil; tandis que Silvère, très sérieux, le nez sur le plat, assaisonnait une rôtie selon la formule.

Oh! les braves amis! et le bon vin! loyal, sincère, ardent aussi, un peu trop peut-être. Rien

que d'y avoir tâté, je me sentais un autre homme, résolu, intrépide, prêt à tout braver pour l'amour de Lise ; un vrai héros de roman.

Ma passion croissait à mesure que diminuait la bouteille. La dernière goutte bue, impossible de me maîtriser.

— Viens-tu, Silvère? fis-je en me levant de table ; allons voir...

Un reste de sang-froid retint le nom de Lise au bord de mes lèvres. Tête haute, raide comme un pieu, je sortis ; mais au bout de dix pas, — était-ce le vin blanc de l'archiprêtre qui avait engourdi mes jambes, ou mon pied mal guéri qui refusait de me servir ? — les forces me manquèrent, et je me laissai aller dans les bras de Silvère, fort à propos ouverts pour me recevoir.

IX

Je m'étais endormi dans la fièvre, la tête trouble et le cœur malade ; je m'éveillai parfaitement calme, les idées nettes et, à ma grande surprise, beaucoup moins amoureux.

Fantaisies sentimentales, chimères héroïques, velléités romanesques, tout cela s'était fondu en l'air, évaporé, semblait-il, avec les fumées du vin

blanc. De mes débauches de la veille, il ne me restait rien, rien qu'un soupçon de mélancolie flottant en des régions incertaines, entre le cœur et l'estomac.

Petit malaise, et qui s'en irait vite, à la fraîcheur du matin. Sur pied depuis un moment, j'avais ouvert ma fenêtre, et en attendant Silvère que l'amour des palombes éveillait d'habitude aux aurores, je regardais la rue.

Elle était déserte encore et presque noire, avec un peu de lumière en haut qui frissonnait au bord du ciel, et le rond d'un vivier luisant clair à travers les grisailles d'un jardin. Volets clos, portes closes, la ville dormait.

Peu à peu, du silence, un bruit se leva, distinct à peine, comme un trottinement léger sur la route, et bientôt au sommet de la côte, dans le gris perle du jour naissant, un petit âne allongea le fin bout de ses oreilles, un petit âne gris perle aussi, tout mouillé d'aube, et clignotant de ses gros yeux en velours noir, chargés de sommeil.

Des figures de connaissance, l'âne et l'ânier; les mêmes que j'avais rencontrés fort heureusement, le jour de l'entorse, en sortant de la forêt. L'un gaulant l'autre, ils arrivèrent au droit de la maison de Lise, et s'arrêtèrent là comme chez eux. La porte s'ouvrit aussitôt; et un peu après, la vieille Mette parut assistée du jeune drôle, tous deux charriant une lourde malle, qu'ils

eurent de la peine à hisser sur l'âne; il flageolait sur ses jambes, le malheureux, prêt à chavirer. Lise et sa mère étaient sorties en même temps, en tenue de voyage l'une et l'autre, voilées, des mitaines aux mains. Lise, en un clin d'œil, se trouva assise sur la barde, tandis que Mette donnait un tour de clef à la porte, et la petite caravane, patin patan, servante en tête, ânier en queue, s'en alla dans la limpidité du jour.

Tout cela s'était passé comme en un rêve, à la muette; on eût dit de quelque pantomime légère jouée dans le décor de l'aube, avec un gazouillement d'hirondelle pour musique, coupé du tintement grêle de l'*angelus*.

Lise était partie, partie pour longtemps, pour toujours peut-être, et je n'avais pas dit un mot, je n'avais pas fait un geste pour la retenir; moi qui la veille... Oh! l'étrange amoureux qu'on est à seize ans!

Silvère me tira de mes contemplations.

— Tu regardais s'embarquer la petite voisine, suggéra-t-il; triste voyage! elle est bien à plaindre, la pauvre enfant!

— Oh! oui, bien à plaindre! insistai-je. C'est affreux, à son âge...

— Et malheureusement incurable, ajouta Silvère. A moins que le médecin de Sabaros ne fasse un miracle!

Je n'y comprenais plus rien!

— Quel médecin? quel miracle? demandai-je.

— Tu ne sais donc pas que la petite a perdu la vue depuis deux ans?

Lise! Oh! quel coup, quelle chute! Lise aveugle! mais alors, tout mon roman, mes stations à la fenêtre, les regards échangés!...

Silvère continuait :

— Oh! il n'y paraît rien. N'était la fixité du regard, et encore... Une amaurose, prétendent les hommes de l'art; nous disons, nous, la goutte sereine. Un mauvais mal. Les médecins d'ici, Lanion et les autres, n'y ont rien connu, et l'on va essayer de celui de Sabaros, qui opère, dit-on, des cures merveilleuses. S'il pouvait nous la guérir! Tu ne te figures pas comme on l'aime ici, cette petite.

Silvère parlait encore et je ne l'écoutais plus. Lise était aveugle. Ce dénouement inattendu me bouleversait de fond en comble. Navré, humilié, ému de compassion, abîmé de ridicule, je demeurais là, tête basse, encadré dans la fenêtre, comme le portrait de l'étonnement.

— Tout cela ne te touche guère, n'est-ce pas? conclut mon ami : et tu as raison; il n'est que temps de partir pour la palomière; le soleil monte, et pour peu que nous flânions en route, nous aurons manqué l'heure du passage.

Nous partîmes. Je tirai deux palombes ce jour-là, fort tristement; j'en abattis une le len-

demain, avec résignation, trois le surlendemain, par devoir. A la septième seulement, je commençai de trouver goût au massacre; mais avant d'avoir complété la douzaine, j'avais pris feu pour tout de bon. Que vous dirai-je? La passion de la chasse est jalouse, et la jeunesse oublieuse; quand je quittai Mazeral, je ne pensais plus à Lise.

Tante Reine avait voulu m'accompagner à la diligence :

— Vous reviendrez aux palombes prochaines, insista-t-elle en m'embrassant.

Hélas! les palombes ont passé, les années aussi; j'ai peur de ne jamais revoir Mazeral.





Muni des Sacrements

A Edmond Galabert.



Muni des Sacrements

I

SUPEL, le vieux Supel, Supel-Farine va mourir!

Au jour, dès la première heure, la nouvelle a commencé de circuler. Une jardinière de la rue Bèche l'a portée fraîche cueillie au Marché-Neuf, et, de là, triturée par les moulins à paroles des revendeuses et des servantes, elle s'est répandue par la ville, en fine poussière de cancans.

Supel-Farine va mourir!

Des gouailleries saluent l'événement au passage.

— Il va donc perdre le goût du pain, ce vieux Farine!

— Si tous ceux qu'il a ruinés suivent l'enterrement, la procession sera longue!

Au café du Commerce, entre deux points de bésigue, les habitués supputent la fortune mobilière et immobilière du « défunt ».

— Un million au bas mot. Pensez qu'il paie presque trois mille francs d'impôts; et qui sait ce qu'il a en portefeuille!

On chuchote discrètement dans la sacristie de la cathédrale où le chanoine Cazergues et l'abbé Dulmo son confrère, tout en endossant leurs habits de chœur, s'apitoient avec des gestes mesurés et des bruits de tabatières doucement refermées, sur cette excellente Mme Pigis, la fille du moribond. Si ce malheureux ne voulait pas recevoir les secours de la religion, quel coup pour elle! Et processionnellement, en rochet et en camail, ils s'acheminent vers leurs stalles.

Au Cercle aussi, les langues travaillent; dans les coins d'intimes, avec des phrases suspendues, des silences gros de mystère, on en conte de raides sur le vieil homme : des scandales anciens, des coquineries à double et triple détente, l'affaire surtout, la fameuse affaire! « Demandez à M. Riche. »

Ce Riche, un citoyen très insignifiant d'ailleurs, s'est fait une notoriété pour être le dernier

survivant des jurés qui ont siégé dans l'affaire, le seul en état de narrer par le menu les incidents de ces audiences d'assises qui ont mis jadis tout Montauriol en émoi.

Il s'agissait d'un vol de fournitures militaires et notamment de farines où plusieurs dragons et fantassins de la garnison se trouvaient compromis en même temps qu'un certain nombre de pékins, mais non pas les plus coupables, car leur chef probablement, tout au moins leur commanditaire, Supel, gravement soupçonné au début de l'instruction, montré du doigt par l'opinion publique, avait réussi à ne comparaître qu'au banc des témoins, et encore comme témoin à charge des pauvres diables, du menu fretin, demeuré, à défaut des gros poissons, dans les mailles, hélas! trop inégales, du filet de la justice.

Mieux informé sans doute que le populaire, le parquet ne toucha pas à ce triste personnage qui put, après avoir levé la main devant le Christ, déposer contre le malheureux brigadier, à qui incombait, pendant la nuit du crime, la garde des farines escamotées par les voleurs.

Couvert de huées et de sifflets qui obligèrent le Président à faire évacuer la salle, le faux témoin dut rester, jusqu'à la nuit tombée, au secret, blotti chez le concierge du tribunal, d'où il pouvait entendre gronder de l'autre côté du mur la foule ameutée devant les portes et qui les aurait

enfoncées sans le cordon de baïonnettes établi pour prêter main-forte à la justice et peut-être aussi, ce jour-là, à l'injustice.

Supel quitta sa cachette sans une égratignure à la peau, mais marqué au front, stigmatisé par ce sobriquet jailli de l'indignation publique et aussitôt répété, clamé par les cent bouches de la foule : « Farine! Farine! » un mot tout blanc, qui l'éclaboussait comme une ordure.

Bien souvent depuis, l'homme l'a entendu corner et siffler à son oreille, chanté de loin, aboyé par une meute de gamins, craché quelquefois à bout portant, en plein visage, par quelque désespéré, locataire ou débiteur qu'il avait fait exproprier la veille, jeter sur le pavé par la main des recors.

Farine! Farine!

Cependant, avec les années, avec la fortune acquise et sans cesse arrondie, qui vous étoffe un homme, le couvre des mépris de la rue comme des intempéries du ciel, le bruit a fini par s'amortir; l'insulte s'est émoussée, ou bien, si on l'envoie encore au voleur enrichi, à peine l'entend-il, les oreilles bourdonnantes du ronflement des gros chiffres, du tintement des piles d'or qu'il manie en idée, lancé qu'il est maintenant dans les grandes affaires, dans les entreprises de travaux publics soumissionnés à perte et réalisés en bénéfice, grâce à la raison sociale : Pot-de-vin et Cie. Nettoyé, désenfariné aux trois quarts, le

Supel a marié sa fille à un M. Pigis, notable commerçant, bien noté, bien vu, dizainier de son quartier, marguillier de sa paroisse, justement le monsieur qu'il fallait pour mettre dans la circulation bourgeoise l'argent encore mal famé du vieux coquin.

Greffé sur Pigis, le rejeton de Supel fera souche d'honnêtes gens. Et voici monter la seconde génération; une jeune Mme Irène Souleyrol née Pigis, mariée avec un des financiers importants de la ville, très lancée, très courue, de tous les bals, de toutes les œuvres, dame patronnesse de ceci, et encore de cela, une petite femme tout ce qu'il y a de plus dans le mouvement.

Celle-là ne sait déjà plus grand'chose des commencements du grand-père. Aux Dames du Saint-Enfant-Jésus, le couvent à la mode où la petite vaniteuse se frottait comme une chatte aux élégances armoriées des demoiselles de la haute, elle avait bien entendu chuchoter des choses sur son compte, elle avait bien senti tomber sur elle le dédain de quelques grandes à particule; mais comment aurait-elle imaginé que ces mépris s'adressaient au vieil homme, au père Supel, toujours emmuré dans sa bicoque du faubourg d'où il n'était pas sorti une fois pour la visiter, depuis qu'elle avait endossé la robe courte et la pèlerine des pensionnaires?

Même maintenant, à travers ce carillon de can-

cans, cette fanfare d'insultes qui sonnent l'agonie du vieux Farine aussi haut et moins tristement que les cloches de la paroisse, les héritiers passent à peu près ignorants du scandale; Mme veuve Pigis, de son pas aérien de sainte personne presque immatérielle, sans rondeurs et sans angles, une âme en noir glissant d'un mouvement imperceptible au ras du pavé; Mme Souleyrol, cuirassée, caparaçonnée, riche, étalée de toute sa personne, le buste débordant, la tête renversée sous le poids des chignons, le corps balancé dans le bruissement des étoffes raides; M. Souleyrol important, respectable, officiel de pied en cap, en redingote noire, en cravate blanche, et, sur la figure apoplectique, le sourire inquiétant des dents blanches, pointues comme des dents de carnassier; tous trois vont tranquillement par les rues, ne sentant pas sur eux la curiosité publique, la malignité allumée de tous les yeux qui les suivent, braqués derrière les rideaux des fenêtres, écartés sur leur passage.

II

Le vieux Supel est dans son lit, en affaires avec son petit-fils Souleyrol et son notaire Mestrepel.

Le médecin l'a abandonné tout à l'heure, prescrivant le vin de Bordeaux, l'eau sucrée, ce que voudra le malade; l'ordonnance de la fin. Il n'est que temps d'aviser, s'il veut laisser sa succession en règle. Un tour de clef à la porte de la chambre et on cause; à voix basse d'abord; puis les voix s'animent; des bruits de papiers froissés, lettres de change, billets de banque, des mots de procédure : hypothèque, saisie; de gros chiffres d'argent passent à travers la cloison, interrompant pour une seconde la récitation des pater et des ave que Mme Pigis et Togne, la vieille servante, disent, chapelet aux doigts, dans le salon. Des faiblesses par deux fois ont arrêté le malade; mais le travail a été repris tout de suite; de nouveau le ronflement des chiffres accompagnant le bruit des papiers dépliés. Les femmes ont fini trois fois, trois fois recommencé le chapelet. La porte s'ouvre enfin, le notaire salue, se retire. Tout est réglé. Le vieux Farine n'a plus qu'à mourir. Sur son commandement expressément signifié, on l'a laissé seul; seul avec la nuit qui vient, l'ombre qui descend; et bientôt l'autre ombre, l'autre nuit!

Mme Pigis et son gendre sont assis au salon tête à tête : le petit Souleyrol contenant à peine la joie d'hériter qui le crève; Mme Pigis désolée à sa manière; une douleur détachée, les yeux au ciel, tout occupée de l'âme de celui qui s'en va;

la mort n'étant après tout qu'un cas liturgique, une occasion de sacrements et de prières; et elle a prié, elle a tout disposé pour les derniers sacrements. Tranquillement, avec des attouchements discrets, du bout des doigts, de sacristine accoutumée à manipuler les accessoires du culte, elle a dressé selon les rites, prête à figurer dans la cérémonie suprême, la table où le prêtre tout à l'heure déposera les Saintes Huiles.

— Pauvre père, soupire-t-elle, j'ai peur pour son salut. Il y a si longtemps qu'il n'est pas entré dans une église! Pourvu qu'il se décide à demander un prêtre!

Et interpellant la servante aux écoutes derrière la porte du malade.

— Tu n'entends rien, Togne? interroge-t-elle.

— Rien que des soupirs qui me retournent l'estomac. Jésus! comme il est tracassé, le pauvre! Et il n'a pas fini de souffrir; le souffle est fort, la voix est rude... — Puis un moment après. — Venez, madame, je crois qu'il demande après vous.

Le vieux Farine appelle, en effet, à voix douce, presque caressante, il nomme sa servante, sa fille : « Togne! Léocadie! »

Léocadie et Togne le regardent, alarmées du changement qui s'est fait en si peu de temps sur sa figure, effrayées presque de cette douceur tardive du rude homme, qui est le signe extérieur de la décomposition, de la fin qui approche.

— Togne, Léocadie, à boire!

Mais à peine le malade a-t-il porté la boisson à sa bouche :

— Trop de sucre, prononce-t-il sévèrement. En même temps, il fait signe de la main qu'on le laisse seul.

Mais, au lieu de se retirer, Mme Pigis se décide à porter son antienne à son père. S'il se mettait en règle avec le bon Dieu, insinue-t-elle, il dormirait plus tranquille.

— Même ça pourrait soulager Monsieur de son mal, insiste Togne. Et elle cite des cas de guérisons extraordinaires, des gens revenus de très bas par la vertu de l'Extrême-Onction, et qui, depuis, se sont admirablement bien portés.

— Au moins est-on sûr que ça ne peut pas faire de mal, complète M. Souleyrol. Et quelle consolation pour tous s'il arrivait un malheur!

Le malade se tourne, se retourne, d'un air de demander grâce.

— Je ne peux pas, je ne peux pas, dit-il.

Mais Mme Souleyrol arrive à la rescousse. Elle travaillait à l'Ouvroir, chez Mme de Puydésert, quand on l'a prévenue; elle est venue vite, vite.

Et se tournant vers le lit :

— C'est moi, votre petite-fille, Irène, prononce-t-elle.

— Irène? répète le vieillard, presque indiffé-

rent. Mais l'or d'un bracelet lui donne dans l'œil. Et caressant le bijou et le poignet : Toujours belle, fifille ? dit-il ; il pèse bien deux cents francs, ton bracelet. Vous avez donc de l'argent de reste, vous autres ?

— Parlons de choses plus sérieuses, grand-père, interrompt Mme Souleyrol, à qui sa mère vient de glisser un mot à l'oreille. Et elle continue : Est-ce vrai que vous ne voulez pas vous confesser ? Oh le méchant bon papa ! Voyons, ne faites pas la grimace. C'est si peu de chose et nous y tenons tant ! Allons, un bon mouvement, ce n'est pas si dur que vous le pensez. Tout le monde se confesse, aujourd'hui. Tenez, ce M. de Pontus, vous le connaissiez bien, cet ancien beau, ce coureur de cotillons ? Eh bien, il a fait une mort des plus édifiantes. Sa cousine, Mme d'Eze, nous le contait tout à l'heure à l'ouvroir. Les domestiques, tout le monde pleurait ; c'était magnifique. C'est l'abbé Dulmo qui l'a converti ; un confesseur qui vous irait, grand-père ; un homme expéditif ; en cinq minutes il vous aurait ramoné de fond en comble !

— Je ne peux pas, répète encore le vieux.

Mais Mme Pigis insiste, et Togne, et M. Souleyrol, tous. Ils pressent, ils supplient.

— Votre âme ! votre pauvre âme ! gémit la veuve.

Et Togne indignée :

— Nous ne sommes pas des bêtes, monsieur, prenez-y garde!

— Même dans le doute, il serait prudent... insinue M. Souleyrol.

— Je ne peux pas, je ne peux pas! répond encore le mourant. Et, se retournant vers son petit-fils : A vous, à vous seul, je donnerai mes raisons. Qu'on nous laisse!

Mère et fille et servante, les femmes sortent. Et Supel, soulevé sur le traversin, les yeux dans les yeux de son petit-fils :

— Vous ne comprenez donc rien? se plaint-il. Vous, un banquier, vous pourriez vous douter cependant... cette question de l'intérêt légal... L'Église est si exigeante! A tort, bien à tort. L'argent est une denrée comme une autre, n'est-il pas vrai?

Souleyrol a compris. Il pense au chiffre des restitutions exigibles. Écorner un si bel héritage, quel meurtre! Encore si on était sûr d'avoir affaire à quelque prêtre accommodant, avec un léger sacrifice... mais ces jeunes abbés sont quelquefois d'une raideur!

Le vieux continue :

— Depuis quarante ans cette difficulté est cause que je ne vais plus à confesse. Et, puisque j'ai tant fait, je m'en irai bien sans ça! Mais si le confesseur vient, tant pis! je ne veux pas lui mentir.

Souleyrol se tait. Et le vieux :

— Si j'étais sûr pourtant! L'éternité ! L'enfer! Ça vaudrait la peine de sortir de l'argent de sa poche; mais restituer pour rien! ce serait trop bête. Non, décidément, le vieux Supel ne finira pas sur une mauvaise affaire. Vous garderez l'argent; moi je garde le péché!... Mais arrangez-vous pour que ces femmes me laissent tranquille; ni robe ni soutane; je veux mourir en paix!

III

— Eh bien? interrogent ces dames... L'avez-vous converti?

— Dois-je aller à la cathédrale où à la paroisse? insiste Togne, pressée de sauver l'âme de son maître.

— Chut! ordonne le banquier. Le grand-père se confessera; il me l'a promis; mais à son heure : il se recueille en attendant, il fait son examen de conscience. Ne le dérangeons pas. Quand il sera temps, il nous appellera lui-même. C'est convenu.

La veillée recommence, silencieuse. Mme Pigis a repris le chapelet; Irène tourne à petits pas, sur la pointe du pied, autour du salon; Togne

s'est affalée sur une chaise au coin de la cheminée; le front sur les genoux, elle pleure. Souleyrol garde la porte, debout, prêt à faire respecter la consigne.

Ils écoutent tous. A travers la cloison monte et décroît la respiration du malade.

— L'haleine est plus courte; on dirait qu'il baisse... fait observer Togne.

Mais Souleyrol rassure ces dames. Il n'y a pas péril en la demeure. Bâti comme il est, affirme le docteur, il peut en avoir pour deux jours.

On attend.

L'agonie suit son cours, lente, très lente.

Le râle, insensiblement, précipite sa musique.

C'est Mme Pigis, cette fois, qui se lève. Elle veut voir, se rendre compte. Dans une heure peut-être il serait trop tard.

Souleyrol l'oblige à se rasseoir; il sait ce que c'est; il connaît la marche de la maladie. La fin n'est pas proche. D'ailleurs, à brusquer le malade, on ne gagnerait rien; il faut que ça vienne de lui-même. Et ça viendra bien assez tôt. Tout à l'heure, quand il fera jour, on avisera; on ira chercher un prêtre. Inutile, à pareille heure, de mettre le presbytère en révolution.

Mais sur un hoquet plus significatif, Togne n'y tient plus.

— Qu'est-ce que vous nous contez? dit-elle; mais il passe, notre pauvre monsieur; il passe.

Et vous le laissez là, crever comme un chien! A quoi pensez-vous? Vite, vite, préparez tout, mesdames. Moi je vais chercher le bon Dieu!

IV

Six heures. Un jour d'hiver, morne, blafard, se glisse aux carreaux, où monte en silhouette le jardin humide et noir. Un angelus tinte au clocher de l'église voisine : puis, après l'angelus, c'est un glas qui tombe à longs intervalles dans la solennité de l'aube; et tout de suite après le glas, comme si la sonnerie descendue du clocher s'était mise à voyager par les rues, les trois coups espacés d'une clochette arrivent de plus en plus distincts, plus proches de la rue, de la maison. Le viatique arrive. En tête, le petit clerc brandissant la sonnette, et deux autres à la file, porteurs de lanternes, dont la lueur jaune agonise dans la pâleur du jour naissant, puis le bedeau en chapeau mou, abritant le prêtre sous la coupole blanc et or de l'ombellino; et en queue, deux par deux, quelques dévotes matinières, des habituées de la première messe et quelques bonnes femmes du voisinage qui, par curiosité, se sont jointes à la procession.

Tout ce monde s'arrête devant la claire-voie qui donne accès au jardin des Supel. Togne entre la première et, marchant sur ses traces, les enfants de cœur, le prêtre, les dévotes envahissent la maison.

— Grand-père, le prêtre est là, avertit M. Souleyrol, penché vers le moribond.

Supel n'entend pas, inerte déjà, le regard fixe, et, entre les dents serrées, toujours le même souffle court, anhelant; le râle.

— Trop tard pour la confession, murmure le prêtre, il faudra se contenter d'extrêmoncier le malade.

Tout de suite, la cérémonie commence. C'est d'abord la récitation des prières, la voix des fidèles alternant avec la psalmodie du prêtre; puis l'administration du Saint-Chrême, les onctions imprimées aux pieds, aux mains, au front de l'agonisant toujours immobile, insensible aux attouchements liturgiques, sans un tressaillement sur sa figure, quand s'allonge sur lui le reflet de la croix en vermeil que l'officiant abaisse jusqu'à sa bouche.

Mais à peine le prêtre a-t-il quitté l'extrêmoncié, un mouvement se fait dans le lit; le moribond s'est soulevé sur le coude et, dans le dos de l'homme de Dieu qui s'en va, — est-ce une grimace machinale ou voulue? l'effort suprême du paralysé essayant de confesser ses fautes, ou

l'ironie dernière, le défi quasi posthume du voltairien impénitent? — le vieux Farine a tiré la langue. Puis rien : ses traits se contractent; une stupeur passe dans ses yeux qui roulent désorbités, pareils à des globes de pierre.

Le vieux Farine est mort.

« Muni des sacrements de l'Église, » affirmait la lettre de faire part adressée le lendemain à toute la ville.



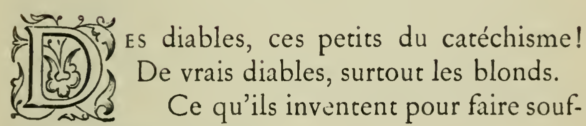
La Sonnette

A Charles Le Goffic.



La Sonnette

I



Des diables, ces petits du catéchisme! De vrais diables, surtout les blonds.

Ce qu'ils inventent pour faire souffrir les pauvres curés!

A les régenter un saint perdrait patience.

Et M. Païsséran, le curé de Saint-Jean-des-Pierres, n'était qu'un homme; un bon homme, tout simple, tout rond, l'âme à fleur de peau; une âme rose sans doute.

Quand il riait — il riait souvent — les vitres du presbytère en tremblaient; mais quand il se fâchait — il se fâchait quelquefois — on l'entendait d'un bout à l'autre de la paroisse. Ces petits du catéchisme le faisaient enrager.

Ne s'avisaient-ils pas, les mauvais, de faire partir à son nez, en pleine église... des canons en sureau bourrés d'étoupe! Paff! Et tout le catéchisme de rire.

Or, cela se passait le dernier dimanche de l'Avent.

L'Avent, une jolie saison! Les cloches sonnent doux le soir et le matin. Quelque chose vient, on ne sait quoi, très beau, caché dans le brouillard. On espère. Une jolie saison, l'Avent!

Le catéchisme finit, ce jour-là, tant bien que mal; les garçons, pressés de s'amuser, détalaient en faisant sonner leurs sabots sur les dalles.

— Jeanil! appela M. le curé.

Jeanil vint. Le plus blond de tous, le plus mauvais.

— Jeanil, que tiens-tu là, sous la blouse? Donne. Un pétard; j'en étais sûr, et chaud encore. Mauvais sujet! Confisqué. Attends; tu ne serviras pas la messe de minuit... entends-tu? Je te défends de servir la messe!

II

— Passe pour le pétard, songeait tristement Jeanil regagnant sa maison. Des pétards, il en pousse à la douzaine dans les haies de Cascabel.

Mais on ne dit qu'une messe de minuit par an.

Et cette fois-là, justement, Jeanil devait tenir la sonnette.

Bonheur suprême! il allait carillonner au *Sanctus,* carillonner au *Pater!*

Et il fallait céder son tour.

Jamais, jamais!

M. le curé défendait à Jeanil de sonner; bien, Jeanil confisquerait la sonnette.

Et l'on verrait après.

Ainsi résolu, ainsi fait.

Quand et comment? Il n'importe.

Enlevée de la sacristie, étouffée sous la blouse, la sonnette fut logée dans l'église même, introduite par la chatière sous les marches de l'autel.

III

— Maintenant, qu'ils cherchent! dit Jeanil.

Et, Noël arrivé, le garçon, assis après souper au coin du feu, les pieds à la flambée de la grande bûche, riait sous cape en pensant à la déconvenue prochaine de son pasteur.

Il riait encore un peu plus tard, quand, la porte fermée, le père, la mère, la petite sœur et

lui, tous très cossus, endimanchés de haut en bas, partaient pour la messe de minuit.

La lanterne en avant, secouée au pas du porteur, envoyait ses rayons à la châtaigneraie confuse, d'où se levaient en blanc des processions de trembles et de bouleaux.

Çà et là, des buissons de houx étincelaient au passage, et des oiseaux effarés, avec des battements d'ailes à travers les branches, s'envolaient vers l'obscur. On chantait :

Devant l'Enfant Jésus
Des oiseaux sont venus
Réciter leurs cantiques...
. . . .

un vieux Noël très lent, qui montait à l'unisson vers les étoiles et retombait en bruine, éparpillé dans le silence de la nuit.

Le sentier dégringolait, plongeait à pic vers des profondeurs d'ombre, et la croix de Cantegor allongeait brusquement son grand geste noir sur le vague d'un carrefour. Des eaux vives frémissaient au fond dans l'inconnu, et bientôt le ruisseau des Murgues luisait sous les arbres, tout éclaboussé d'or par la lanterne, un ruisseau mince comme un fil avec ses iris au bord, frangés de givre et raides comme des sabres...

La nuit peu à peu s'animait.

En haut, en bas, les sentiers s'éclairaient; les

ténèbres s'étoilaient de lanternes, s'incendiaient de torches de chanvre. Et sur la flamme, des silhouettes passaient, toutes noires, disparaissaient aussitôt.

Jeanil nommait chaque caravane : voilà ceux de la Marniasse qui montent par le travers de Ginibrède, et ceux de Gazerbes qui descendent la côte de Morlion.

Et comme il débouchait lui-même avec sa bande, sur la place de l'église, voyez cette troupe qui les dépasse, et en tête, droit comme un i, important et affairé, le rival de Jeanil, Cadet-Cany, le petit clerc, qui hâte le pas, pressé de mettre la main sur la sonnette !

— Va, cours, dépêche-toi ! ricane Jeanil, qui, tranquillement, après tout le monde, fait son entrée dans l'église.

IV

Blotti au fond, au dernier rang, pas trop loin de la porte, Jeanil regardait.

Quoi ? l'église pleine de monde, illuminée de partout, et là-bas, près de l'autel, le petit Jésus couché sur la mousse, tout nu, avec ses yeux bleus bordés de gros cils et ses joues roses de poupard.

Sur l'éblouissement du sanctuaire passaient et repassaient les petits clercs, allumant les cierges, garnissant les burettes, soufflant sur la braise des encensoirs, et cela vite, vite, avec un affairement et des courses coupées tout à coup par la génuflexion obligée devant l'autel.

Dans la sacristie, sur le seuil de la porte grande ouverte, apparaissait bientôt M. le curé à demi vêtu des ornements sacerdotaux, l'amict blanc croisé sur l'aube blanche, le manipule suspendu au bras gauche.

Calme dans le branle-bas général, il donnait des ordres d'une voix brève.

— Louiset, a-t-on sonné le *dernier?*

— Julou, va voir si M. le maire est entré, cours...

Et comme le cortège, déjà formé, s'ébranlait pour entrer dans le sanctuaire :

— La sonnette! réclame Cadet-Cany; je ne trouve pas la sonnette...

Le cortège s'arrête; les petits clercs se dispersent.

Et Jeanil savoure sa vengeance.

— Cherche, cherche!

Il les regarde faire, se baisser derrière l'autel, se hausser jusqu'aux crédences, heureux d'abord, riant de la mésaventure, puis inquiets, se soupçonnant l'un l'autre, s'épiant à la dérobée.

Et M. le curé qui s'impatiente :

— Oh ! les maladroits ! Elle leur crève les yeux, cette sonnette... Minuit et quart... Vous verrez qu'il faudra que je m'en mêle !

Et M. le curé s'en mêlait. Tout habillé, en étole, en chasuble, il cherchait, lui aussi ; il se haussait, il se baissait jusqu'à en perdre la respiration.

Et la sonnette ne se retrouvait pas.

— A-t-on regardé dans les stalles ?... Qui sait, peut-être à la tribune ?

Des émissaires partaient : le sacristain, le carillonneur, le chantre. Toute l'église était en rumeur. Les fidèles cherchaient aussi, et cela faisait comme une révolution : des coiffes en l'air, des langues en mouvement, des oh ! des ah ! des remuements de chaises, des rires étouffés...

Un vrai scandale.

Et le temps marchait.

Minuit et demi.

Que faire !

Dire la messe sans sonnette ?

Impossible. Une messe basse, passe encore ; mais une grand'messe, une messe de minuit !

M. le curé ne riait pas. La colère, la consternation lui empourpraient la figure.

V

Jeanil contemplait son œuvre, et il en triomphait, le petit malheureux. Mais en y réfléchissant, il finit par être effrayé de son triomphe.

Si, faute de sonnette, M. le curé ne pouvait pas célébrer la sainte messe!

Faire manquer les offices de Noël!

Qu'en penserait le petit Jésus?

Et Jeanil le voyait déjà froncer ses sourcils peints et allonger ses lèvres roses, d'un air de dire : « Oh! le vilain Jeanil! fi, le laid! allez en enfer, méchant Jeanil! »

En enfer! Brr... Jeanil en avait le frisson. En enfer! Ah! s'il avait su! Que ne donnerait-il pas maintenant pour réparer sa faute.

Maudite sonnette!

Si bien cachée!

S'il pouvait encore, sans être vu, se faufiler dans la bagarre et la remettre à sa place!

Et, qui sait? Peut-être, au milieu du bruit, en s'y prenant adroitement... Oui, c'est cela.

Mais Jeanil n'avait pas fait trois pas : drin, drin... la sonnette qui tinte.

Retrouvée? Non. Tout le monde l'entend, personne ne la voit.

Mais alors? Chut!

Drin, drin, drelin, derlin, drelin, derlin, drin; derlin, drin; drin, drin, drin, drin...

Un carillon enragé, un carillon qui marche, qui roule, qui danse... là, sous les gradins de l'autel.

Un miracle, bien sûr!

Effaré, mort de peur, Jeanil tombe à genoux. Jésus, mon Dieu, bonne Vierge, grand saint Amadour, comment tout ceci finira-t-il?

VI

Heureusement, M. le curé est là, un peu ému certainement, le saint homme, mais résolu quand même, prêt à faire son devoir.

Armé d'un triple signe de croix, M. Païsséran marche droit à l'ennemi, suivi de son bataillon de petits clercs, tous très braves derrière l'étole de leur pasteur.

— Allons, un coup de main, sonneur; un coup d'épaule, messieurs les chantres. Soulevons les gradins; nous verrons bien...

Ce qu'on vit?

Beaucoup de poussière d'abord, et, au milieu du nuage, Griffoulêt, cet espiègle de Griffoulêt, le petit chat noir du presbytère, en train de peloter la sonnette.

C'est si malicieux, les chats! n'est-ce pas, Jeanil?



Adoption

A Félix Jeantet.



Adoption

I

Françoise Vial — Françon — avait cinquante ans sonnés, son mari un peu plus, quand ils eurent le malheur de perdre leur fils. Ils n'en avaient qu'un et c'était la faute à Vial, un glorieux qui, pour l'intégrité de l'héritage futur, s'était soustrait aux fatalités des justes noces. Et voilà que son calcul ratait. Après vingt ans de labeur acharné, d'épargne sordide, quand l'héritage commençait à prendre du ventre, l'héritier disparaissait, le rêve s'en allait à vau-l'eau!

Vial ne dérageait pas. Il s'en prenait à Dieu

et au diable; il sacrait, il tempêtait, il assassinait les voisins de ses lamentations et de ses gestes.

Françon, pendant ce temps, ne savait que pleurer et prier. L'héritage, passe encore! mais ce bel enfant de dix-huit ans, parti en quelques jours, Féli, son Féli, elle ne pouvait pas, elle ne voulait pas s'en consoler.

Élevée à la dure par des parents avares qui, jusqu'à son mariage, avaient usé d'elle comme d'une servante, épousée à cause de ses écus par un homme pas méchant, non, mais peu tendre non plus, et qui, aussitôt pourvu d'un enfant mâle, l'avait délaissée brutalement; la pauvre femme n'avait eu qu'un bonheur en sa vie, une occupation unique : son fils.

Son fils mort, tout était perdu, tout était fini pour elle.

Mais Vial n'était pas homme à se résigner. Il avait eu tort, c'est vrai, de s'en tenir à un seul enfant; mais peut-être était-il à temps de se raviser.

Pas jeunes, Françon et lui; pas vieux non plus. La Catinelle, une voisine, avait bien eu son dernier à cinquante-deux ans — et sans le vouloir, encore! Pourquoi pas eux, le voulant bien, à cinquante?

Ils y tâchèrent. Même, comme ça n'allait pas assez vite, comme les signes de croix et les prières de Françon ne produisaient pas assez d'effet, les époux eurent recours aux pèlerinages.

A Rocamadour en Quercy, dans la chapelle du saint, il y a une épée très ancienne suspendue à la voûte, qui s'engaîne dans une fente du rocher. Cette épée fait des miracles. Les femmes stériles qui, ayant gravi à genoux les trois cents et quelques marches qui accèdent au sanctuaire, brandissent trois fois l'outil dans son fourreau de pierre, sont sûres d'enfanter avant un an.

Les Vial firent le voyage, écorchèrent leurs genoux aux dalles, secouèrent le vieux sabre.

L'héritier ne vint pas.

Ce fut la fin de la décevante tentative.

II

La femme retourna à ses prières, l'homme à son travail. Mais pas du même appétit.

Biner, sarcler, faucher, c'est dur, même pour ceux qui n'ont fait que ça toute leur vie. Avant la fin de la journée, le plus solide a les reins cassés, les jambes dans l'estomac. Ça va bien, tant qu'on a une idée qui vous pousse : acheter un champ, bâtir une grange, établir un enfant. Cette idée-là, c'est comme l'avoine à un cheval. S'il vous pleut dessus, tant pis! et si le soleil vous brûle, tant mieux! Il faut de la pluie et du soleil

pour que la terre porte, pour que se lève la moisson des écus. Le garçon est là qui profitera de tout un jour; on plante, il récoltera; on s'échine, il jouira; tout est bien.

Mais servir la terre pour la terre, travailler parce que la saison le veut, parce que la ronce guette la glèbe inculte, que les oiseaux du ciel sont prêts à récolter le blé trop mûr, c'est autre chose. On travaille, oui; mais comme celui qui gagne sa journée chez les autres. On en prend et on en laisse.

Vial, depuis la mort de Féli, en laissait plus qu'il n'en prenait. La maison ne l'intéressait plus autant, ni la culture. Il s'ennuyait. Son amusement était d'atteler, de courir, sous prétexte de vendre ou d'acheter, les marchés et les foires des environs.

Là, au cabaret, avec des camarades, il ne pensait plus à son malheur. On jouait, on buvait. Une fois la manille en train, de la gaieté lui revenait, du plaisir à vivre. Seulement cette gaieté, évaporée au grand air, lui faisait le retour plus maussade, la maison plus triste.

Françon ne l'égayait pas, toujours enfoncée dans ses chapelets, abîmée dans son chagrin, la mine longue, la parole brève. Que la gerbière fût plus ou moins haute, la grange plus ou moins pleine, qu'est-ce que ça pouvait lui faire à la malheureuse. Du blé, il y en aurait toujours assez

pour eux, assez de paille pour nourrir le bétail. L'argent? Pas la peine de l'économiser pour les autres, pour des parents éloignés, des héritiers à peu près inconnus!

Cependant, après deux années ou trois de mauvaise gestion, les affaires des Vial commencèrent à se gâter. Puis ce fut une grêle qui emporta tout, le blé prêt à couper et le vin en espérance. Les avances étaient épuisées, vidé le bas de laine. Il fallut emprunter, hypothéquer la terre.

Grosse humiliation pour les Vial. Si détachée qu'elle fût de toutes choses, Françon elle-même sentit le coup. Sa santé déjà s'en allait; le chagrin, comme on dit, n'engraisse pas; Françon dépérissait à vue d'œil. Malade pas tout à fait; même, en se traînant, elle arrivait à s'acquitter tant bien que mal de ses besognes de ménagère; mais elle était plus lasse, les besognes plus pesantes chaque jour.

Et maintenant, après le chagrin, les soucis d'argent! C'était trop. Une pitié lui venait, pitié sur son mari, pitié sur elle, pitié sur leurs terres, sur ce pauvre Biscardel, péniblement arrondi et qui allait se fondre dans leurs doigts, si les choses continuaient d'aller leur mauvais train. Non, cette vie, chacun de son côté, son homme à se consoler au cabaret, elle à larmoyer sur les tisons, ça ne pouvait pas durer. Il fallait quelqu'un entre

eux, un héritier, un enfant. Puisqu'ils étaient trop vieux pour en avoir, il n'y avait qu'à en chercher un tout fait. Et elle savait bien où s'adresser; elle connaissait celui qui pourrait leur rendre ce service. Elle et Vial avaient pensé à lui plus d'une fois, depuis leur malheur, mais sans en parler l'un à l'autre.

Lui n'osait pas; elle ne voulait pas.

Et, certes, elle avait bien ses raisons. Prendre chez elle l'enfant du péché, le bâtard de son mari et de Rose son ancienne servante, il y avait de quoi hésiter à coup sûr.

Françon se souvenait. Cette Rose! une enfant presque, une innocente. C'était pas bien longtemps après son mariage, le petit Féli encore en jupes, et elle la jeune maman, si sûre, si confiante! Un bon coup de couteau au cœur elle avait reçu, les trouvant, elle et son mari, couchés ensemble dans la grange. Et ce n'était pas la première fois. Comment Françon ne s'en était-elle pas aperçue? Elle tenait déjà son paquet, la malheureuse. Aussi ce qu'elle avait piaillé, ce qu'elle avait crié, congédiée sur l'heure, en quittant la maison! Mais Françon s'était bouché les oreilles. Chacune son tour de souffrir!

Cependant, une fois la petite partie, elle s'était informée d'elle, et plus tard de son fruit. Ils vivaient retirés à l'Albenque, chez les parents de Rose; la fille-mère, tranquille et laborieuse; le

petit, robuste et bien venant; très pauvres tous. Et sans lui pardonner tout à fait, Françon en était arrivée à plaindre presque la créature coupable peut-être uniquement — les hommes valent si peu! — d'avoir été trop jolie et trop niaise.

Son fils mort, tout de suite elle avait pensé au bâtard, et elle le détestait d'être en vie; elle en voulait à Rose. Ah! il aurait été bien reçu au premier moment, son mari, s'il lui avait parlé de prendre son Baptistin à Biscardel!

Vial n'avait rien dit, et elle, peu à peu, à force d'y penser, s'était familiarisée avec cette idée. Elle lui répugnait encore, mais moins; à de certains jours, il lui arrivait de peser le oui et le non, et c'était non, mais plus mollement chaque fois. Ce Baptistin, c'était le demi-frère de Féli, après tout; et quant à l'autre, à la mère, on lui prendrait son fils, ce serait son dernier châtiment.

Françon hésitait. La maladie, l'hypothèque eurent raison de ses dernières résistances.

Vial découchait maintenant. Il passait les nuits à jouer, et, qund il avait trop bu, on le volait. C'était la ruine. Et toujours la même mauvaise raison pour fermer la bouche à sa femme : il était bien libre de manger son bien, puisqu'il n'avait pas d'héritier.

— Et Baptistin, qu'en fais-tu? répliqua un jour Françon. Et comme son mari la regardait, étonné, n'osant pas comprendre : Puisqu'il te

faut un héritier, autant celui-là qu'un autre. Va-t'en le chercher. Peut-être qu'il nous guérira tous deux du mal de languir!

III

Françon ne put se retenir de jeter un cri, le surlendemain, quand ce Tistin, ramené par son père, fit son entrée à Biscardel. C'était le vivant portrait de l'autre, du tant pleuré Féli; les mêmes yeux, la même peau; la taille, l'allure, tout pareil, plus fort seulement. A mal vivre, à travailler davantage et à manger moins que le légitime, ce Vial de la main gauche était devenu plus robuste, plus résistant. A seize ans, il en paraissait dix-huit, et l'air délibéré avec la tête haute, quelque chose d'ouvert et de hardi...

Françon le regardait et une envie la prenait de se jeter au cou de cet autre Féli, de le serrer sur son cœur, et presque en même temps c'était, la tirant en arrière, une répulsion non moins vive. Oublier le mort! qu'allait-elle faire? Elle se raidissait, elle se révoltait de tout son pouvoir contre cette trahison. C'était assez que Tistin volât la place de son frère au lit, à table, à la charrue; assez qu'il usât sur sa peau les hardes

de son aîné, ses chemises et ses blouses ; elle ne lui laisserait pas prendre le seul refuge qui restât au disparu : le cœur de sa mère.

Tout cela d'instinct, pas raisonné, pas bien solide non plus. Elle avait beau faire, le vivant l'attirait ; elle continuait à prier pour Féli, mais c'était Tistin qu'elle avait envie d'embrasser. Et cette envie croissait, plus ardente de jour en jour, plus impérieuse.

Un soir, tout le monde couché déjà, et elle, selon son habitude, occupée à verrouiller les portes, à éteindre les braises sous la cendre, elle s'était approchée du lit du bâtard pour le regarder dormir. Il était là, versé à gauche, le coude sous le traversin, comme Féli avait l'habitude de le faire, et ses cheveux en boucles, si doux à toucher, à rouler sur le doigt, comme ceux de l'autre ! La chère femme n'y tint plus. Les caresses lui échappaient, tombaient dru, avec ses larmes, dans le cou, sur la figure du dormeur, qui se laissait faire, comprenant à peine, les yeux à demi ouverts.

Françon avait retrouvé son fils.

Vial aussi. Et, chance inespérée, ce fils était le plus fin laboureur, le plus intrépide ouvrier de terre qu'il y eût dans le pays. Compagnon de travail, camarade de chasse. L'ouvrage fini, aux crépuscules d'hiver, l'été à point d'aube, ils braconnaient tous les deux, ils s'amusaient à

descendre une bourrue à l'espère, à surprendre une sarcelle endormie dans les amarines, au bord de l'Aveyron.

Tout allait bien. D'argent, d'héritage, personne ne soufflait mot; de parenté passée ou future, pas davantage. On avait le temps. Tistin était à l'essai à Biscardel; à Pâques, si on ne se convenait pas les uns aux autres, on se quitterait; et tout serait dit. Ainsi avait-il été convenu entre Rose et Vial.

IV

A Pâques, au lieu de Rose, ce fut Toinil, le grand-père maternel de Tistin, qui vint chercher la réponse des Vial, et conclure le marché définitif. Carrier de son état, moitié ouvrier, moitié paysan, l'homme joignait la patiente astuce des rustiques à la faconde vineuse des maîtres compagnons. Bien disant et retors, il commença par faire l'éloge des gens de Biscardel. Certes, on était satisfait chez eux de savoir Tistin en si bonnes mains, et si les Vial de leur côté n'étaient pas trop mécontents du garçon, on n'aurait pas de mal à tomber d'accord. Cependant, il fallait penser à tout, et même au pire. Que les inten-

tions de Vial, vis-à-vis de Tistin, fussent généreuses, ils en étaient convaincus. Mais les intentions, ce n'est pas tout. Un malheur est vite arrivé. Et les formalités d'une adoption sont si longues! Il y a des papiers à n'en plus finir, des signatures, des enquêtes, le diable et son train. Si Vial venait à trépasser avant, Tistin n'aurait qu'à faire son paquet et à reprendre le chemin de l'Albenque. Lui, le brave enfant, n'entendait rien à tout ça; pourvu qu'il eût le boire et le manger, il ne s'inquiétait pas du reste; mais c'était leur devoir, à eux, les vieux, d'y penser pour lui. Ils avaient eu déjà assez de peine à se séparer du petit. Au moins voulaient-ils être sûrs de ne pas s'être rendus malheureux pour rien. Bien fâché il était, mais si les Vial n'assuraient pas quelque chose à Tistin, terre ou argent, par une donation immédiate, il était décidé à le ramener avec lui à l'Albenque! Bons amis, quand même, mais chacun chez soi, chacun pour soi, conclut le carrier.

Vial ne put pas s'empêcher de faire la grimace. Bien disposé pour Tistin, il l'était, à coup sûr, mais pas jusqu'à se dépouiller pour lui, de son vivant. Une donation! comme on y allait! Ce n'était déjà pas si commode... Le carrier ne savait pas ce qui se passait à Biscardel, ni de quel côté se trouvait l'argent. Françon en avait plus que lui, et il ne se souciait pas, une fois dépossédé, de vivre à la charge de Françon.

L'arrangement aurait été long à conclure, si Françon, qui les écoutait débattre leurs chiffres, n'avait pas d'elle-même offert de se saigner la veine, et de figurer au contrat pour deux bons mille francs.

Et elle le fit comme elle l'avait promis, la brave femme.

Endimanchés et graves, ceux de l'Albenque, comme ceux de Biscardel, se rendirent quelques jours plus tard chez le notaire d'Albias pour y entendre lecture de l'acte de donation consenti par les époux Vial « en faveur dudit Baptistin Serp, fils mineur de Rose Serp et de père inconnu. » L'énumération des parcelles de terre aliénées, avec leurs divers confronts, tenait une page d'écriture, et il fallut un bon moment au notaire pour compter les deux mille francs d'argent en espèces que Françon portait nouées et ficelées dans son mouchoir. L'acte lu, la somme versée, elle signa la première au bas de la page, après quoi, les deux mères tirèrent chacune de leur côté, l'une avec le bel argent si vite gagné, tintant au fond de la poche, l'autre avec ce nouveau fils bien à elle maintenant — et elle ne se plaignait pas de l'avoir payé trop cher!

V

Avec Tistin, il y eut du bonheur à Biscardel pour quelques jours, un recommencement de la bonne vie à trois que les Vial avaient menée du temps de Féli. S'il n'était pas adopté encore, c'était tout comme; l'amitié de Françon n'avait pas besoin d'attendre que le tribunal y fût passé. Amical aussi, le Tistin, à sa manière; un peu rude, comme tous les garçons; la tendresse, évidemment, ne l'étouffait pas; mais si en train toujours, si amusant à regarder vivre!

Françon en oubliait ses misères, ses faiblesses aux jambes, les étouffements qui, à tout bout de champ, manquaient de la faire défaillir; car elle ne s'était jamais relevée du coup porté par la mort de son fils; jamais! quelque chose s'était cassé en elle, que les remèdes ne raccommoderaient pas. Elle avait consulté, elle avait bu des drogues; puis, comme rien n'y faisait, la malade en était restée là, ni mieux ni pire; elle patientait; le temps la guérirait peut-être; le mal s'en irait tout seul.

En attendant elle se laissait vivre, heureuse de

la sécurité revenue à Biscardel, de la tranquillité retrouvée, après quelle secousse!

Ce fut une trêve de quelques mois.

Puis, sans motif, du jour au lendemain, l'humeur de Tistin parut changer. Silencieux tout à coup, enfermé. Il travaillait cependant, il labourait, mais sans chanter à ses bœufs; et il mangeait de bon appétit aux repas, mais sans proférer une parole.

Que se passait-il?

Ç'avait commencé après son retour de la fête votive de l'Albenque où il avait été convié par ses parents. Et, qui sait, peut-être en faisant sauter quelque payse, avait-il eu le cœur pris? C'était la première idée qui était venue à Françon, et curieuse, elle avait essayé de le confesser en manière de plaisanterie.

Mais Tistin avait nié, d'un branlement de tête, sans se dérider, sans s'ouvrir. Pressé de questions, tourné et retourné par sa mère adoptive, il avoua enfin qu'il languissait à Biscardel.

Vial n'en revenait pas. Languir, lui! Est-ce qu'il ne se trouvait pas mieux dans son nouveau chez lui que là-bas, au pays des pierres? Bien nourri, abreuvé de bon vin, soigné, dorloté comme un monsieur, que lui manquait-il?

— Je languis! répétait le garçon.

— Si tu n'as pas assez d'argent pour t'amuser le dimanche avec les camarades, parle, dis-nous

ce qu'il te faut. Ce n'est pas pour une pièce de vingt sous, ni même de quarante, qu'on te laissera pâtir.

— Je languis de maman! expliqua Tistin.

Le mot était lâché. Il resta sans réponse. Ce fut lui qui y revint quelques jours plus tard après souper, pendant que, gênés tous les trois, ils demeuraient à songer, muets, en face des tisons.

— Pardonnez-moi! dit Tistin; mais c'est malgré moi; je ne peux plus rester. Ni pour dix mille francs, ni pour vingt mille; ce que vous m'aviez donné, on vous le rendra. Il faut que je retourne chez la maman!

— Reste, pars, ça te regarde! conclut Françon; mais ne compte pas revenir ici avec ta mère. Ça, jamais!

Tistin parti : « Tranquillise-toi, expliquait-elle à son homme; le petit en aura bientôt assez de manger les pois chiches de l'Albenque. Rose, sans doute, lui avait fait la leçon. Ça lui irait à cette intrigante de venir se goberger ici à nos dépens. N'aie pas peur; quand elle verra que miséricorde se perd, elle sera la première à nous renvoyer Tistin. »

Mais Françon avait mal calculé. Que ce fût par amitié pour son fils ou par malice, pour obliger Françon à se rendre, Rose tint bon. Une semaine passa, puis deux, puis un mois tout entier. Pas de Tistin.

Et pourtant elle ne pouvait pas se décider à reprendre Rose. Plutôt s'en aller, céder la place à la concubine!

Oui, mais se passer de Tistin, après un an de vie commune, quand l'habitude était prise, la soudure au cœur déjà ancienne, oh! que c'était dur! C'était comme si Féli mourait une seconde fois.

Prise entre cette honte et ce malheur, Françon se débattait, angoissée.

Que faire?

Prudemment, sans trop s'avancer, Vial travaillait à faire capituler sa femme. C'est vrai qu'elle avait eu à se plaindre de Rose; mais il y avait longtemps de ça! La malheureuse avait eu le loisir de faire pénitence! Ce qu'il en disait n'était pas pour la faire changer d'avis; elle était libre; mais d'ici à peu, si sa santé ne s'améliorait pas, il faudrait se mettre en cherche d'une servante; et alors, pourquoi pas Rose? Celle-là leur serait dévouée au moins, elle prendrait leurs intérêts, ne serait-ce que pour augmenter l'héritage de son fils.

Françon hochait la tête.

— Attendons encore un peu! suppliait-elle, à bout de forces.

Mais Vial, revenant un lundi soir du marché de Caussade, lui servit une mauvaise nouvelle. Les Serp, jeunes et vieux, émigraient de l'Al-

benque à Puy-Lévêque, dans le Lot, où le vieux carrier avait trouvé à se louer contre-maître. Dieu sait quand on reverrait Tistin à Biscardel.

Vraie ou fausse, l'histoire porta coup. Frappée au cœur, défaillante, Françon consentit à tout.

— Pars, ramène-les tous deux, commanda-t-elle; j'ai commencé, il faut que je finisse. La mère après l'enfant, la famille sera au complet. Sois tranquille; je ne vous gênerai pas longtemps. Mais toi, prends patience; c'est la seule chose que je te demande; attends pour reprendre ta maîtresse que, les pieds devant, je sois sortie de la maison!

VI

Humble, très humble, toute bonnes paroles et grimaces, l'ancienne servante congédiée se glissait, quelques jours plus tard, à Biscardel. Et, tout de suite, au fait des habitudes, comme si elle avait quitté la maison la veille, elle aidait la ménagère, s'acquittait des gros ouvrages, soignait le bétail, préparait le souper aux cochons. Prête à tout, bonne à tout. Son unique défaut était qu'elle voulait en trop faire.

Si Françon l'avait écoutée, elle n'aurait eu qu'à

tricoter ou à réciter ses prières : — « Restez tranquille, maîtresse, là... ne vous fatiguez pas! » Rose n'avait que cette recommandation en bouche. Et tantôt il faisait trop froid dehors pour la malade, tantôt c'était la chaleur du feu qui risquait à lui monter à la figure, si elle s'avisait de soigner les soupes.

Ce chaudron était trop lourd, cette poêle à frire trop incommode, et la lessive, quel travail! laver, étendre, plier! Elle n'y résisterait pas, bien sûr!

Françon s'impatientait, arrachait la poêle ou le balai des doigts de la servante, balayait, cuisinait à sa place; mais la fatigue avait bientôt raison de sa bonne volonté. Elle, si leste jadis, si courageuse, elle avait l'allure molle, les gestes hésitants.

Ses forces baissaient, s'en allaient tous les jours. Et, comme les travaux ne pouvaient pas attendre, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre, Rose la suppléait, aidait aux foins, aux vendanges. On la consultait, on l'écoutait, on ne faisait rien sans elle ; si avisée en tout et si active, elle devenait l'âme de la maison.

Françon ne comptait plus, oubliée; à l'ombre, l'été; au coin du feu, l'hiver, occupée aux besognes des vieilles gens, des invalides, à la quenouille, au tricot, aux petits pois à écosser pour le dîner, au blé à trier pour les futures semences.

La malade souffrait de cette déchéance, et cette souffrance de tête aggravait sa maladie.

Encore si son mari avait été bon pour elle, si Tistin l'avait aimée un peu! Pour l'un comme pour l'autre, elle avait assez fait, Dieu merci! Ah! ces hommes! tous des ingrats! Sans méchanceté aucune, sans mauvais vouloir, par insouciance, par dureté de nature, le fils comme le père, ils s'écartaient d'elle, ils la délaissaient de plus en plus. Eux dehors, toute la journée, au soleil, avec Rose; elle, dans son coin, toute moisie d'ombre, engourdie dans ses rêves de fiévreuse: entre cette valétudinaire et ces bien portants, il n'y avait plus rien de commun.

Vial en arrivait à regretter l'argent des remèdes, à plaindre les vieilles poules qu'on tuait de temps à autre pour faire du bouillon à la malade. Si ç'avait pu la guérir encore! Mais pour ce que ça lui profitait!

Tistin, sans s'en douter, faisait encore plus de mal à Françon. C'était comme une trahison, chaque fois, comme une injure, quand il envoyait quelque parole d'amitié, quelque caresse à sa mère. Et il n'en était pourtant pas prodigue, le jeune homme. Mais Françon était si jalouse! Le seul mot de maman adressé à l'autre suffisait à la supplicier.

Pour ne pas les voir tous les deux, pour ne pas les entendre, elle se rencognait, elle s'enfermait

dans un silence farouche, le foulard rabattu sur les yeux, comme le linceul sur la figure d'un mort.

Des colères la soulevaient par moment contre Tistin, contre Rose. Elle était chez elle, après tout; son doigt levé était le maître de chasser ces intrus!

Mais sa volonté s'arrêtait court. Un spasme nerveux, une syncope, la mataient, la laissaient sans force, résignée, attendrie.

Pourquoi se plaindre? Elle avait bien agi; elle avait fait son devoir, plus que son devoir. Elle avait sauvé son mari du cabaret, elle avait sauvé la maison de la ruine; elle avait pardonné à Rose, elle avait aimé Tistin. Son mari la délaissait, son fils adoptif ne faisait pas attention à elle... Misères, tout cela! Là où elle allait, où elle serait bientôt, on l'aimerait, on la récompenserait sans doute. Et puis, même indifférent, ce Tistin était là; elle le voyait, elle l'entendait; elle n'était pas tout à fait seule. Et Rose? Comment aurait-elle fait sans Rose? Pas bien sûre cette servante, mais secourable quand même. Et la malade avait tant besoin de secours!

Elle était devenue comme une enfant; des peurs sans motif l'angoissaient, l'obligeaient d'appeler à l'aide; la nuit, elle éveillait quelquefois son mari, l'obligeait à lui parler. Rassurée alors, elle finissait par s'endormir.

VII

Une nuit, elle l'avait appelé ainsi, doucement d'abord, à voix basse, puis plus fort. Vial n'avait pas répondu. Inquiète, elle avait étendu le bras, cherché la place de son mari dans le lit; la place était vide et froide. Vial s'était levé depuis un moment; sans doute pour aller panser les bœufs à l'étable, supposa Françon; et elle s'étonnait, ne croyant pas la nuit si avancée; mais en regardant vers l'âtre, elle vit que les tisons qu'elle avait laissés allumés en se couchant s'étaient consumés à peine; les tisons ne marquaient pas plus de onze heures. Où était Vial? Peut-être la vache noire qui était à terme avait commencé son travail.

Soulevée sur le traversin, Françon se mit à écouter. Rien ne bougeait; aucune lueur ne venait de l'étable par-dessous la porte qui communiquait avec la chambre. Ce n'était pas ça encore. Quoi, alors?

La tête de Françon commençait à partir. Oh! si c'était... Le soupçon écarté s'imposait, et, avec le soupçon, l'envie de l'éclaircir, soudaine, irrésistible.

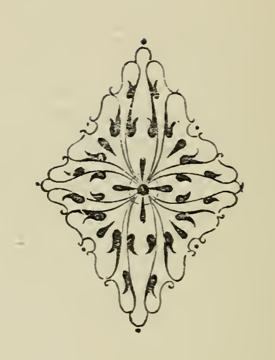
Doucement, Françon s'était coulée hors du lit; nu-pieds, sans se vêtir, elle allait à l'âtre, soufflait sur la braise, allumait la lanterne. Des palpitations l'arrêtaient, l'obligeaient à s'appuyer au mur; une sueur mouillait ses tempes; elle marchait quand même; ses nerfs bandés la portaient en avant; dans l'étable d'abord, et là, rien de suspect; Tistin à sa place, sous les couvertures, dans sa logette en planches, d'où il gardait le bétail endormi; vers la grange maintenant, vers l'escalier sans rampe, comme une échelle, et au bout de l'escalier, vers la chambre de Rose, son ancienne chambre de pastoure...

Pas de verrou ni de serrure : rien qu'un loquet à soulever. Françon hésitait. Que dire si Rose était innocente? Et si elle ne l'était pas, que dire encore? Devant Tistin, devant son fils! L'hésitation fut courte. Le souvenir, l'image plutôt, l'image encore présente de l'ancien adultère, poussa la main de Françon. Brusquement illuminée, la chambre, le lit apparurent. Deux têtes s'appuyaient au traversin, tournées l'une vers l'autre, distantes cependant, désunies, dans une attitude de repos. Rose et Vial dormaient. Et c'était peut-être plus offensant encore cet allongement côte à côte sans caresse, ce sommeil quasi conjugal, que l'étreinte violente où jadis la jeune femme avait surpris les amoureux.

C'était comme si elle avait été déjà morte!

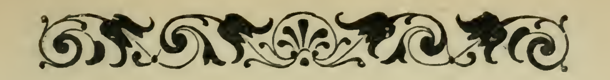
Françon les regardait. Et ses yeux, dilatés par la colère, se dilataient encore; un spasme crispait ses lèvres, secouait la lanterne dans ses mains. Elle voulut crier, le souffle seul s'échappa de sa bouche; détendue tout à coup, elle s'abattit morte sur le plancher.





Pécaïré

A Charles Maurras.



Pécaïré

I

Pitié et Misère se marièrent ensemble; ils eurent un enfant qu'ils appelèrent Pécaïré. »

Cela se dit chez nous quand on parle d'un ménage pauvre; et jamais légende populaire ne m'émut autant que ce conte en deux lignes.

« Ils eurent un enfant qu'ils appelèrent Pécaïré. »

Et puis?

Et puis rien.

Cependant j'avais toujours eu envie de con-

naître la suite, de savoir ce qu'il advint de ce Pécaïré.

Mais où chercher?

Ni dans le *Bulletin archéologique du Quercy,* compulsé feuille à feuille, ni dans les recueils manuscrits de nos anciens chansonniers patois, ni dans les glossaires de la province, je n'avais vu figurer Pécaïré qu'à l'état d'adjectif.

« *Pécaïré;* infortuné, malheureux, etc. » — ce qui ne m'apprenait rien.

Mon ami Ginibre, heureusement, en savait plus long que ces gens-là.

Ginibre est un simple mendiant, un honnête aveugle, qui, deux fois l'an, à époque à peu près fixe, vient frapper à ma porte et me réciter la Passion de Notre-Seigneur en beaux sixains patois du XVII[e] siècle; plus, diverses prières très anciennes et délicieusement naïves; en remerciement de quoi ledit Ginibre veut bien accepter un verre de mon vin et une piécette blanche qu'il glisse dans son gousset après avoir fait un grand signe de croix, ainsi qu'il convient.

Ce jour-là, ce ne fut pas un verre, mais un litre, et du vieux encore, que Ginibre but à petits coups en me racontant l'histoire de Pécaïré. Et peut-être bien l'a-t-il allongée un peu pour se donner le temps d'arriver à la fin de la bouteille.

II

On ne sait pas au juste, commença mon homme, en quelle année naquit Pécaïré. Seulement, il est à peu près certain que ce fut à Montauban, les uns disent rue Patiras, les autres rue Trotte-Caillou; mais cela n'importe guère, car ce sont deux rues également vilaines, habitées toutes les deux par des gens pauvres, avec des quantités de langes séchant au soleil, des carreaux en papier aux fenêtres et un vacarme continuel de marmots braillant très fort et d'ivrognes battant leur femme à tour de bras.

Pitié et Misère logeaient dans la plus délabrée de ces masures. Et le taudis était encore trop beau pour eux.

Pitié, qui était de complexion faible et geignante, avait été à ce point aplatie et renfoncée par la mauvaise chance, qu'elle se tenait à son habitude pliée en deux, la figure à la hauteur des genoux; une figure en ruines, ébréchée, grimaçante et, des yeux au menton, ravinée et blanchie, comme le lit d'un torrent, par le passage des larmes.

Misère, lui, long comme un jour sans pain,

avait le visage rêche et squameux, fendillé comme une écorce. Lamentable, il portait un emplâtre sur l'œil et des ulcères aux jambes, qu'il laissait à nu pour apitoyer les passants; de plus, le poids de la besace à pain l'avait rendu bossu d'une épaule.

Pécaïré tenait un peu de l'un, un peu de l'autre. Jaune comme un cierge de paysan, autrement dit une chandelle de résine, il avait un air malheureux sur lui qui intéressait en sa faveur.

Et le fait est qu'on pouvait le plaindre de confiance, ajouta Ginibre en se versant une rasade, car jamais être plus parfaitement enguignonné ne se vit sous la cape du ciel.

C'était à croire que le gouvernant d'en haut essayait sur lui, avant de les distribuer, les mauvais coups qu'il destinait aux autres.

On ne voyait que lui à l'hôpital.

Il eut jusqu'à dix-sept grandes maladies et un nombre infini de petites.

Mais l'infirmité dont il souffrit le plus et qu'il garda toute la vie fut une descente de gosier, un mal de pauvre qui fait que ce qu'on mange s'en va si vite aux talons qu'on n'a pas le temps de le sentir.

Tel fut le cas de Pécaïré, qui mourut de faim; et devinez à quel moment?

Une nuit de Noël, à l'heure du réveillon.

III

Le voilà donc défunt, notre ami Pécaïré, et cette fois au bout de ses peines, prêt à entrer en Paradis.

Il n'était pas trop tôt. Après avoir pâti et jeûné toute sa vie, c'était bien le moins qu'il pût boire à sa soif et manger à sa faim dans l'autre monde.

Il y comptait bien.

L'émotion de mourir, d'ailleurs, le changement d'air, la fatigue du voyage avaient encore aiguisé son appétit.

Jamais âme plus affamée ne se présenta au céleste guichet.

D'autres s'y trouvaient avant lui et faisaient queue devant la porte, attendant qu'il plût au saint de service aux entrées de faire l'appel. Car vous n'ignorez pas que l'ancien porte-clefs, le bon saint Pierre, est depuis quelque temps à la retraite. Il se faisait vieux. Et puis les affaires d'Italie, Rome capitale, toutes ces histoires lui avaient brouillé la cervelle. On lui a laissé de fausses clefs pour l'amuser et on n'a installé personne à sa place, — ça lui aurait fait trop de

peine; — mais, depuis, chaque saint à tour de rôle fait l'office de portier.

Un son de cloche; le guichet s'ouvre; les âmes se bousculent; on fait l'appel des élus.

Le saint de garde, ce jour-là, était un saint du Nord, un *franciman,* saint Rigobert ou saint Landry, un grand raide à barbe blanche, très flegmatique, avec un parler lent, à la mode de Lille en Flandre ou de Cambrai en Cambrésis.

— Dupré..., Durand..., appelait-il par ordre alphabétique.

Et les âmes de disparaître l'une après l'autre par le trou d'aiguille qui donne accès dans le Paradis.

— Marteau..., Minard..., Pecaire..., continuait le saint.

Il prononçait Pécaïré à la française, sans tréma sur l'*i,* sans accent aigu sur les *e :* Pecaire.

Ainsi débaptisé, le brave garçon n'osait pas se reconnaître, et déjà pour la troisième fois le saint proclamait son nom : « Pecaire! »

Après quoi, ne voyant venir personne, il fit une croix sur la liste et passa aux suivants :

— Plessis..., Raimbeau..., Tourette...

Le Nord donnait ferme ce jour-là.

Bientôt, la liste se trouvant épuisée, le guichet se referma brusquement, avant que Pécaïré eût pensé à réclamer.

Cette injustice le navrait; mais qu'y faire?

Il n'était pas le seul éliminé d'ailleurs; et ce fut en assez bonne compagnie qu'il se dirigea vers le Purgatoire.

Il en flaira l'approche d'une lieue avec l'odeur bien connue des préparations maigres, telles que morue dessalée, sardines à la vinaigrette, haricots à l'étuvée, qui forment le menu habituel de ce séjour de pénitence.

Triste réveillon pour un estomac aussi bien disposé que celui de Pécaïré; et cependant, faute de mieux, il était tout prêt à lui faire honneur. Mais il eut à l'appel des âmes du Purgatoire la même déconvenue qu'à l'entrée du Paradis.

La lettre P ne fut pas même nommée.

Restait l'Enfer, une grande lueur rouge qui flambait dans l'épaisseur de la nuit comme une rôtisserie dans le brouillard. Une odeur de grillade en émanait, mais pas du tout mauvaise comme on aurait pu l'imaginer. Cela sentait tout simplement le boudin. Même notre ami crut y démêler un léger bouquet de truffes quercinoises.

Évidemment, les damnés faisaient la fête et réveillonnaient à leur façon.

La perspective de mettre les dents à la ripaille consolait un peu Pécaïré de ses mésaventures. A tant faire que d'être en Enfer, il ne lui déplaisait pas d'y bien dîner.

Hélas! il en fut, le pauvre, pour sa mauvaise pensée. De l'Enfer il ne vit que le vestibule. Cela ressemblait à l'entrée du Lion-d'Or, à Montauban; des banquettes, des glaces, et de jolies bonnes en foulard rouge qui faisaient accueil aux damnés. Et toujours ce parfum de boudin...

— Holà! pauvre homme, où allez-vous? ricana au nez de Pécaïré une de ces pétulantes soubrettes. Sachez que nous ne recevons ici que des gens riches...

Ce disant, elle ferma la porte.

IV

Ni élu ni damné, déclassé pour toujours, vagabond à perpétuité, voué à d'éternelles promenades dans le pur éther, Pécaïré n'en revenait pas de son guignon. Pour sûr, il était victime de quelque erreur. Mais à qui réclamer?

D'instinct le pauvre diable s'était rapproché du Paradis; et là, n'osant pas frapper ni sonner, curieux cependant, il avait collé l'oreille à la serrure.

Oh! bonheur! Justement, quelqu'un prononçait son nom; on l'appelait sans doute.

— Pécaïré, Pécaïré! articulait très distinctement une voix de l'autre côté de la porte.

— Me voilà, c'est moi! ouvrez, bonnes gens! Et Pécaïré secouait fortement le marteau.

Celui qui vint ouvrir, un autre que tout à l'heure, avait la serviette à la main et l'air contrarié d'un boutiquier qu'un client dérange à moitié repas.

— Plaît-y? qué voulez-vous? interrogea le saint homme avec un accent du Midi des plus salés.

Pécaïré aussitôt de conter sa petite affaire.

— Et vous êtes de Montauban, dites-vous? Très bien; attendez un peu, *qué meou*. Je vais examiner la liste. Pardi! ce saint Rigobert aura fait quelque bêtise. C'est si nigaud, ces *francimans*.

Dès qu'il eut vérifié l'erreur, le tréma, les accents oubliés, la croix inscrite à côté du nom de Pécaïré, saint Papoul ouvrit à l'exclu.

— Vite, entrez donc, mon cher pays. Par ici, mon garçon. Si vous n'êtes pas trop pressé de voir Dieu face à face, vous trouverez là de braves gens qui seront enchantés de faire votre connaissance.

Pécaïré ne se fit pas prier.

La table était mise dans l'arrière-loge; sur la nappe blanche, un estouffet à l'ail fumait dans un plat de faïence d'Ardus; et des crêpes rousses comme l'or s'empilaient à chaque bout.

Carrément assis, leur nimbe accroché au portemanteau pour être plus à l'aise, une troupe de saints réveillonnaient.

Des saints du Midi, ça se comprenait de reste à l'*assent.* Il y avait saint Honnorat de Provence, saint Amans de Rouergue, saint Sernin de Toulouse, saint Alpinien du Quercy, tous félibres d'honneur, patoisant et gasconnant à qui mieux mieux.

Vous jugez si ce monde-là fit bon accueil à Pécaïré. Pécaïré avec un tréma sur l'*i,* cette fois, et un bon!

Quant au nouvel habitant du Paradis, il s'en donna tellement de manger et de boire, qu'il se trouva tout à coup au septième ciel, ce qui est, comme on sait, le comble de félicité pour un Élu.

V

— Et voilà mon conte fini... conclut Ginibre en essuyant ce qui restait du dernier coup de pur à sa moustache.

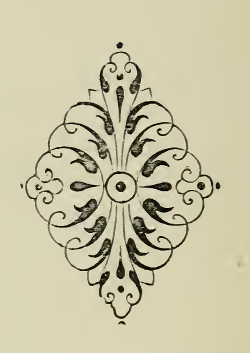
— Vous avez là du fameux vin, soupira-t-il encore, en envoyant un regard mélancolique à la bouteille vide. Doux comme du velours et chaud

comme de la braise. Ah! je sais bien quelqu'un qui ne l'aurait pas méprisé. Pauvre Ratounel! C'est lui qui m'apprit jadis l'histoire de Pécaïré. Et il en récitait bien d'autres. Vous l'avez connu, n'est-ce pas, ce Ratounel? Un si aimable ivrogne! gai, bon enfant, sans une mauvaise parole. Ah! quel ami j'ai perdu! Il disait avoir vu les père et mère de Pécaïré, Pitié et Misère. Il avait quêté son pain avec eux tout un jour sur la route de Cahors. Ils étaient si vieux tous les deux, si cassés, racontait-il, que le vent de l'aile d'une cigale les aurait couchés à terre. Et cependant ils avaient encore un bon bout de chemin à faire.

— Où allaient-ils donc?

— A Paris.





Le clocher de Saint-Pastour

A Ferdinand Fabre.



Le Clocher de Saint-Pastour

I

C'ÉTAIT un homme heureux, à coup sûr, et très heureux, ce digne M. Tourtarel, le curé de Saint-Pastour. Heureux, cela se lisait à dix pas sur son honnête figure sacerdotale, vermeille du haut en bas, luisante et coupée en deux par un perpétuel éclat de rire. Il n'y a que les prêtres et les enfants pour rire de la sorte. Un rire frais, naïf, sonore surtout! Pour peu que le vent le portât, on l'entendait à l'autre bout de la paroisse.

Il faut dire aussi que la paroisse n'était pas grande. La *rivière* et le coteau, les fraîches sau-

laies, et les arénières brûlantes, les plantureuses chènevières et les mamelons arides, tout cela tenait enfermé dans l'ombre de la falaise circulaire des Brugues qui couronnait l'horizon. Petit territoire, mais bonne cure! Telle quelle, M. Tourtarel ne l'aurait pas volontiers troquée contre une autre; et il avait bien raison! Le bon Dieu lui-même, s'il se faisait curé, ne se trouverait pas trop dépaysé à Saint-Pastour. Il aurait changé de paradis, voilà tout. Paradis des fleurs, paradis des fruits, c'est comme une corne d'abondance qui coule grande ouverte, tout le long de l'an. Il n'y a qu'à se baisser pour prendre.

M. Tourtarel prenait, lui, sans se baisser. On ne manquait pas de lui porter frais cueilli et de la belle espèce tout ce qui paraissait de curieux dans la paroisse, une pêche nouvelle, une poire monstre, les premiers chasselas. M. le curé dîmait sur tout; on eût dit que les bons morceaux venaient le chercher et prenaient d'eux-mêmes le chemin de son office. Invité partout, il ne se levait pas dans la paroisse une bonne odeur de cuisine qu'on ne le vît arriver fringant, relevant le pas et disposé à bien faire.

Un jour au château, le lendemain à la *borde,* il portait fraternellement chez les uns comme chez les autres le même appétit et la même bonne humeur. Si son palais était plus flatté d'un côté, son cœur se contentait mieux de l'autre,

car le bonhomme avait un faible pour les plus humbles de ses paroissiens. Et vraiment, l'un comme les autres, ils étaient bien faits pour s'entendre.

Pas fier, à tu et à toi avec tout le monde, tendant la main aux hommes, pinçant la joue aux marmots, toujours prêt à ouvrir à chacun sa tabatière et son cœur, — une tabatière de corne et un cœur d'or, — le curé de Saint-Pastour était vraiment un prêtre selon le cœur des paysans.

Paysan lui-même, fils et petit-fils de vignerons quercinois, l'homme avec ses mains épaisses, son verbe haut et sa carrure d'athlète, exerçait son état de curé du même train solide et soutenu que ses ancêtres avaient fait leur besogne de travailleurs de terre. Il taillait, bêchait, binait et sarclait la vigne du Seigneur comme les Tourtarel d'avant et d'après la Révolution avaient taillé, bêché, biné, sarclé leur bonne vigne de Réalmont en Lauzertois. Les travaux faits à la saison voulue, M. Tourtarel ne s'inquiétait pas du reste. C'était affaire à Dieu de mûrir les grappes, de gonfler le grain et de recueillir la vendange au cellier d'en haut. Le brave homme baptisait, mariait ou enterrait, selon le vent, et dormait après sur les deux oreilles.

Il avait surtout une façon à lui d'expédier les gens dans l'autre monde! un entrain, une belle

humeur : vous eussiez dit qu'il les accompagnait à la diligence. Telle était sa manière, et les circonstances même les plus graves ne l'en faisaient pas départir. Une année de deuil, quand le typhus décimait la paroisse, on l'avait vu, ferme à son poste et tranquille comme Baptiste, assister les malades et enterrer les morts de ses propres mains.

Aussi, comme on l'aimait! Il était là comme un coq en pâte. En paix avec son maire, en amitié avec son instituteur, gâté par Miïon, sa vieille gouvernante, d'où lui seraient venus les soucis ?

Il est vrai que son église n'était pas belle. Mais dans ce bon temps-là, nos prêtres de campagne ne s'étaient pas mis l'archéologie en tête, et pourvu que la maison du Seigneur fût droite sur ses aplombs, crépie de frais et munie du nécessaire, ils ne se tourmentaient pas du reste et laissaient en paix architectes et maçons.

Le curé de Saint-Pastour était de cette école. Gothique ou non, son église lui plaisait, et si elle n'avait qu'un soupçon de clocher, il savait s'en accommoder tout comme de son unique cloche d'un tout petit calibre, mais si claire, si vaillante, qu'elle faisait à elle seule autant de besogne qu'un carillon!

II

Cependant la fièvre archéologique gagnait de proche en proche, renversant, démolissant tout sur son passage, couvrant le diocèse de plâtras stériles et de monuments gothiques tout flambant neufs. Le curé de Saint-Pastour fut des derniers atteints par la contagion.

Il résistait encore et déjà les églises voisines avaient fait peau neuve. Sainte-Foi-Païrolière avait complété par une nef du même style sa belle abside et son sanctuaire romans; le clocher de Cougournac s'était accru d'une flèche; le porche mutilé d'Esparroc avait repeuplé ses niches, vides de saints depuis près d'un siècle. Enfin, grâce à la munificence de ses paroissiens, l'heureux recteur de Gyrtill-le-Riche avait pu restaurer de pied en cap et inaugurer son église, un vrai bijou du xve siècle.

Cette dernière cérémonie, dont le compte rendu ne remplit pas moins de six colonnes dans le *Courrier du Bas-Quercy,* donna le coup de grâce aux préjugés du curé Tourtarel. Il rentrait, la tête encore pleine de ces splendeurs, étourdi du bruit de la fête, lorsque, touchant le

haut de la côte des Brugues, d'où l'on découvre, étagées comme en un vaste hémicycle, les pentes du coteau, l'église et les terres de Saint-Pastour, il eut les yeux comme dessillés et sentit tout à coup l'étendue de son erreur.

Eh quoi! ce n'était que cela vraiment, cette chère petite église dont les murs blancs, entrevus parmi les verdures, renouvelaient son courage et faisaient se hâter ses pas fatigués au retour des courses pastorales? Hélas! oui! une grange rectangulaire du plus mauvais style administratif. Et le presbytère, si gai, si commode avec sa terrasse au levant, sa tonnelle de muscat et ses allées bordées de buis? Une méchante bâtisse lézardée, aveuglée d'arbres et encadrée d'un horrible jardinet. Hélas! hélas! Mais le pays du moins, les combes feuillues, les vergers bigarrés de fruits, la rivière mirant saulaies et maïs? Une paroisse en miniature... cent vingt feux... tout juste de quoi ne pas mourir de faim.

Ainsi, de l'une à l'autre chose, s'étendait le désenchantement de l'infortuné M. Tourtarel.

L'église de Gyrtill ne lui sortait pas de la tête; il la voyait se dresser clocher en tête au bout de l'allée où il récitait son bréviaire; elle tremblait confuse à travers les fumées du potage et s'ébauchait le soir dans les braises du foyer. Il avait beau chasser la vision importune; elle le suivait partout : à la conférence, au confessionnal et

jusques à l'autel où il s'était surpris plus d'une fois rêvassant au beau milieu d'un oremus.

De façon ou d'autre il fallait se débarrasser de cette obsession.

Tout bien considéré, M. Tourtarel se résolut à bâtir non pas tout l'édifice, il en coûterait trop, mais le clocher, et encore le plus simple, le plus économique des clochers. Qu'il dépassât d'un doigt la crête du coteau, M. Tourtarel se tenait pour satisfait. Quant aux ornements, une corniche, un rien, avec un coq dessus, il ne demandait pas davantage. Ah! pour le coq, par exemple, il y tenait.

III

Le plan fait, il ne restait plus qu'à trouver l'argent.

Sans plus lanterner, le curé Tourtarel endossa sa soutane des dimanches et commença sa tournée.

A tout seigneur, tout honneur : il alla d'abord frapper à la porte du château. Mais au premier mot d'embellissement, la châtelaine jeta les hauts cris.

— Toucher à leur vieille église, quel dom-

mage! Elle était si bien, ainsi faite, si touchante en sa pauvreté, si pittoresque avec ses rameaux de lierre entrant par les vitraux cassés des verrières et ses nids d'hirondelles pendus aux voûtes! Non certes, à une telle profanation elle ne prêterait pas les mains!

— Voyons le maire, se dit M. Tourtarel, rebuté de ce côté.

M. le maire, un *pagès,* riche au moins de cent mille écus, reçut le curé de Saint-Pastour debout, en taillant sa vigne. C'était un superbe rustre, bien nourri, bien vêtu, étoffé de partout, crevant de vanité sous son apparence sournoise et contenue de paysan quercinois. Familier et dur avec les gens de la glèbe, insinuant avec les bourgeois, l'homme avait su mettre un pied dans les deux camps : ici comme chef de la sacro-sainte ligue des blouses bleues pour l'expulsion des redingotes noires, là comme associé des bourgeois de campagne dans leur guerre contre l'élévation des salaires. Un finaud sous la peau d'un bourru.

Le curé, qui en usait librement avec lui pour l'avoir connu tout enfant, lui raconta son affaire en trois mots et sollicita son concours. L'autre demanda du temps pour réfléchir. Un clocher n'était pas une petite entreprise et la commune se trouvait pauvre, très pauvre... Ce pont qu'il avait fallu rebâtir sur la Frégine avait coûté les

yeux de la tête. La caisse était à sec autant que le ruisseau de Gyrtill en septembre. On verrait, on tâcherait plus tard...

M. Tourtarel eut beau le tourner et le retourner, il n'en tira ni oui ni non.

Il n'eut pas plus de bonheur chez le Rumat, le grand ennemi du maire et son concurrent malheureux dans les brigues électorales. Celui-ci ne pardonnait pas au curé ses amitiés avec le maire et, l'occasion venue, il le lui fit sentir. Perduquet et Franciman, les plus proches voisins du presbytère, reçurent le solliciteur à bras ouverts, mais ne lui ouvrirent que les bras.

Partout en somme, et jusque dans le conseil de fabrique, M. Tourtarel trouva les mêmes résistances, le même mauvais vouloir ouvert ou déguisé.

Le pauvre homme y perdit ses pas et ses peines. Il y perdit plus encore; car ces tentatives malheureuses laissèrent une gêne dans les rapports des ouailles avec leur pasteur.

Des deux parts, les visages étaient contraints, les paroles embarrassées. Plus de *causette* sur le pas des portes, de *conduite* au long des chemins; du plus loin qu'ils apercevaient leur curé, les gens se sauvaient, gagnaient le fourré ou s'appliquaient à leur ouvrage, d'un air de ne pas le voir. La souscription, cette grande page blanche où il fallait aligner son nom, les faisait tous rentrer

sous terre. Le nez et la liste de M. Tourtarel se montraient de compagnie par les chemins de Saint-Pastour, et le nez du brave homme était seul à s'allonger dans ces promenades inutiles. Notre bâtisseur sans argent voyait ses plans s'en aller en fumée.

Le plus sage eût été de renoncer à son rêve. Mais dites à ceux qui ont une fois enfourché la chimère, de se remettre ensuite à l'allure de leur bidet de pays! M. Tourtarel s'entêtait dans son idée. Quand tout lui manquait, il ne se manquerait pas à lui-même. Ce qu'il avait résolu, il le ferait; il bâtirait le clocher de son argent à défaut de l'argent des autres.

Rude entreprise! Comment en venir à bout avec les petites ressources de la cure? Une paroisse où l'on n'enterrait pas une fois l'an! Cependant il y songeait; il creusait, il approfondissait la matière, comptant et recomptant sans cesse, rognant de-ci, supprimant de-là, prenant sur ses aises, sacrifiant ses habitudes et ses goûts.

IV

Le résultat de ces calculs se fit sentir tout d'abord aux dîners du jeudi, qui réunissaient

une fois par mois à Saint-Pastour les confrères des environs.

Ces messieurs étaient exacts au rendez-vous. On y voyait invariablement le curé d'Esparroc, maigre comme une vigne de Quercy, et son collègue de Cougournac, gras comme un guéret de rivière, Saint-Papoul-le-Court et Castel-Viel-le-Long, Sainte-Foi, Belpech, Piquemousque et toute la bande.

Ah! les bonnes après-midi qu'on passait là, dans la salle à manger du presbytère, l'hiver, le dos au poêle qui ronronnait doucement; l'été, les volets mi-clos, dans la fraîcheur de l'ombre où passaient dardés sur la nappe blanche les rais tremblants du soleil!

Le rôti enlevé, — un gigot bourré d'ail ou une poularde farcie d'olives, — on jaccassait, les coudes sur la nappe, en compagnie du vin blanc du cru.

— A ta santé, Saint-Pastour!

— A la tienne, Cougournac!

C'est la coutume de ces messieurs de se désigner familièrement par le nom de leurs paroisses.

— A la construction du clocher, messieurs!

Et de trinquer et de rire. L'un pas plus que l'autre, ils n'engendraient mélancolie, je vous l'assure. Le curé de Cougournac n'avait pas son pareil pour imiter le bourdonnement d'une guêpe ou le sifflement du rabot. L'abbé Castel-Viel

chantait une romance; Ginestou, un malin, récitait son dernier distique contre le maire des Farguettes, et Belpech racontait pour la centième fois le voyage de *Moussu Pitchouliè* à la grande Exposition de Paris, une histoire à dérider Notre Saint-Père le Pape.

Ce pauvre Saint-Papoul approuvait tout et riait de confiance, étant sourd comme une corbeille; profond calculateur, au surplus, il prenait sa revanche à la *bête hombrée,* où il faisait des rafles! On ne riait plus alors. Aussitôt la partie engagée, les mines se faisaient sérieuses; exultants de joie, plissés par la réflexion, allongés par le dépit, les visages changeaient selon les caprices de la fortune.

Ce fut toute une affaire, la réforme et bientôt la suppression de ces aimables mais dispendieux dîners du jeudi.

L'abbé Tourtarel procéda graduellement, par des retranchements successifs, qui, ménagés dans une progression inexorable, devaient tôt ou tard en dénaturer complètement le caractère habituel. Les plats fins s'en allèrent d'abord. Adieu le gibier, adieu les sauces savoureuses mijotées à petit feu sur les fourneaux et qui exhalaient des parfums à la perdition des âmes; plus de hors-d'œuvre, plus de gâteau monté en forme de lyre ou de tiare; les superfluités avaient entièrement disparu, disparu les nouveautés, les pri-

meurs, les surprises, tout ce qui fait le piquant et l'attrait d'un repas. Ainsi dépouillés de leur charme, simplifiés et réduits de jour en jour, les menus du jeudi commençaient à prendre tournure de carême.

Les invités s'étaient émus à la longue de ces changements et ils ne se gênaient pas pour en dire leur façon de penser, dès qu'ils avaient tourné le dos au presbytère. Évidemment le curé de Saint-Pastour tournait à l'économie.

— Dites qu'il tombe dans l'avarice, renchérissait un confrère.

Pendant qu'ils maugréaient et se lamentaient, Miïon, la vieille servante du curé, triomphait et se réjouissait en son âme. Fidèle dispensatrice du bien de son maître, elle voyait depuis longtemps de mauvais œil le train du jeudi et les brèches profondes pratiquées par l'appétit des convives dans l'arche sainte des provisions de ménage. Aussi entra-t-elle, sans en connaître le but, dans les vues nouvelles du curé. Avec des grâces ironiques et une hypocrite solennité, elle apportait pompeusement et découvrait au nez des convives désappointés les plats les plus vulgaires; car la gradation décroissante des menus ne s'était pas arrêtée, tant s'en faut. On en était arrivé maintenant à la nourriture pythagoricienne de nos paysans quercinois, aux *aillades,* aux tranches de *salé* arrosées de vin clairet.

Les convives désertaient l'un après l'autre, se faisaient excuser, ne revenaient plus. Quelques-uns cependant firent une belle résistance : les plus pauvres et les mieux endentés. Dieu sait le nombre des affronts et des plats maigres qu'ils avalèrent avant de battre en retraite! Qui se révolta plus tôt, de leur estomac ou de leur amour-propre, et comment, par quels menus hétéroclites Miïon réussit à les évincer, l'histoire ne le dit pas et cela n'importe guère.

— Bon voyage! fit la servante, quand ils eurent tous démissionné. Miïon était heureuse : débarrassée des importuns, elle allait reprendre le tête-à-tête avec son maître dans le presbytère calme; elle allait renouer le fil interrompu de ses journées toutes pareilles menées au train paisible et régulier des vieilles habitudes; elle allait enfin, elle allait surtout faire des économies.

Sur ce chapitre-là, ils s'entendaient facilement, elle et son maître; même la gouvernante se trouva bientôt distancée. M. Tourtarel avait établi ses calculs : tant par an, tant par jour, à un centime près sa dépense était réglée; avec de bons placements capitalisés, ses épargnes devaient en peu de temps balancer les frais du clocher.

V

L'économie est une belle vertu. Grâce à quelques retranchements supplémentaires, M. Tourtarel tenait la somme un an avant le terme qu'il s'était fixé lui-même.

Il n'y avait plus qu'à bâtir.

Mais au moment de lâcher l'argent, le curé se ravisa. Il lui en coûtait de se dessaisir si vite de ces piécettes rousses et de ce papier veiné de bleu si péniblement amassés. Réflexion faite, il jugea bon de monter sa flèche de cinq mètres et d'orner la plate-forme d'une galerie à jour. Son régime en serait prolongé d'autant; mais quoi? les habitudes étaient prises. Inflexible pour lui-même, l'héroïque M. Tourtarel avait sacrifié l'une après l'autre toutes les superfluités de sa vie.

Deux traits choisis entre mille donneront une idée des réformes introduites dans ses habitudes par le curé de Saint-Pastour :

M. Tourtarel se privait de café.

M. Tourtarel ne prisait plus.

Il est vrai que le pauvre homme n'avait pas pu se séparer de sa tabatière, et c'était chose vrai-

ment poignante de le voir puiser d'un geste machinal dans l'écaille vide et flairer le tabac absent.

Quand la nature surmenée était prête à défaillir, le curé se réconfortait en contemplant une image du clocher, un plan qu'il avait dessiné lui-même et lavé selon sa petite science. Avec l'aide de Dieu et de ce talisman, il allait persévérant dans sa voie chaque jour plus étroite et plus rude.

De la maison, son zèle s'était étendu au jardin, qui devint bientôt sous ses mains un enclos de rapport. Les plates-bandes, remuées à fond, portèrent, au lieu de rosiers ou de lis, des rangées de choux et de petits pois. Miïon se réjouissait de ces changements qui intéressaient la cuisine; seulement, elle aurait voulu que son maître prît les choses en douceur et ne tirât pas si fortement sur le collier.

— Eh là! monsieur le curé, bellement; on dirait que vous travaillez à la journée. Minute! reposez-vous; ce que vous ne ferez pas aujourd'hui, vous l'achèverez demain, vous ou quelque autre; car enfin les gens ne manquent pas qui vous aideront, s'il le faut, à pousser la besogne...

— Et à dévorer nos provisions! Non, ma fille, tant que je pourrai mettre une bêche au bout de mon bras, pas un de ces fainéants n'entrera au presbytère.

— Il faudra pourtant bien les faire venir tantôt pour bêcher la vigne...

— Je bêcherai ce qu'il me plaira de bêcher, n'en déplaise aux donneurs et donneuses d'avis qui feraient mieux de mettre leur langue à la poche.

En effet, quand vint la saison, les voisins du presbytère virent, non sans ébahissement, M. Tourtarel, soutane à bas, en culotte courte et tricot bleu, en train de biner sa vigne, comme le dernier de ses paroissiens.

Le fait fut très commenté le jour même et les jours suivants par les bonnes langues du pays et aussi par les mauvaises, qui n'y sont pas en petit nombre.

— Voyez, quel vaillant! ce prêtre, disaient les uns, comme il aime la terre!

— Quel avare! disaient les autres, il plaint l'argent des journées!

Ce fut le commencement de bien des propos très menus à l'origine, mais qui, emmêlés et tissés par les bonnes filandières du pays, finirent par laisser une trace.

VI

Innocemment, à coup sûr, et sans y mettre un grain de malice. Miïon fournissait matière aux cancans. Elle allait de porte en porte, gémissant ses ennuis.

— Le pire, voyez-vous, disait-elle à sa voisine, c'est qu'il se regrette le manger. Comment voulez-vous qu'il y tienne à ce régime ? Moi-même, à des jours, je me trouve toute faible. Enfin, depuis tantôt six mois, la broche n'a pas tourné chez nous !

— Seigneur Jésus ! sur quelle herbe a-t-il donc marché, votre maître ? Lui qui était de si grand appétit au temps jadis et qui ne reculait pas, on peut le dire, devant les bons morceaux ! Est-ce vrai, ce qu'on racontait l'autre jour, que pour épargner les prunes de son jardin il ramasse les prunes véreuses tombées sur les routes ? On l'a vu. Et Cantaïré, le chantre, prétend qu'il économise sur le vin de la messe : il n'en boit pas une burette en quinze jours. Comme l'avarice change le cœur des hommes !

— A la volonté de Dieu, Toinette ! De si bonne amitié qu'on soit porté pour les gens, on ne peut pourtant pas les faire manger de force. C'est

égal; il est triste de voir ce qu'on ne peut empêcher.

Ainsi se lamentait la vieille gouvernante. Économe, elle l'était certainement, mais comme on doit l'être et pas plus. L'ordre, tel qu'elle l'entendait, s'accommodait très bien avec les justes dépenses et le train de vie large et décent d'un presbytère.

Bien des jours et des mois s'écoulèrent cependant avant qu'elle en vînt à la révolte ouverte. Ce ne fut d'abord qu'un blâme muet, un visage malgracieux et rechigné, une sorte de réprobation où M. Tourtarel se trouvait enveloppé. Son maître faisant celui qui n'y prend pas garde, Miïon s'enhardit aux courtes résistances, aux paroles aigres-douces, aux sourdes rébellions. Mais ces faibles obstacles n'étaient pas faits pour changer l'inflexible résolution de son tout puissant adversaire. Ils ne faisaient que l'irriter et l'acheminer aux partis extrêmes. Contrecarré dans l'exécution de ses plans de réforme, exaspéré par les grimaces désapprobatrices et les regards indignés de la trop fidèle servante, il en vint bientôt à la considérer comme un ennemi, pis encore, comme une bouche inutile. Prêt, quant à lui, à tout immoler à sa passion, il avait honte d'associer une créature humaine à ses derniers sacrifices. Comme le gouverneur d'une place forte, avant de s'exposer aux rigueurs de la famine, renvoie les femmes et les

enfants, ainsi M. Tourtarel cherchait un prétexte pour se débarrasser de Miïon.

Il ne fut pas difficile à trouver. Trop confiante dans la reconnaissance de son maître, trop persuadée qu'il ne pouvait pas se passer d'elle, Miïon lui mit imprudemment le marché à la main. Cela vint à propos d'une paire de poulets que M. le curé lui ordonnait d'aller vendre.

— Vendre des poulets! disait-elle, et que voulez-vous qu'on pense de vous, monsieur le curé? Un prêtre marchand de volailles! Vous voulez donc qu'on rie à vos dépens? Sachez que j'aime mieux partir que de passer pour la servante d'un avare.

— Avare! C'est bien, ma fille; faites vos paquets, partez; je ne vous retiens pas.

Renvoyée! Miïon ne peut en croire ses oreilles. Attendant un mot, un geste qui la relève de sa disgrâce, la malheureuse s'attarde à ses besognes quotidiennes. Vainement. M. le curé demeure enfermé dans sa chambre; les heures passent et il ne donne pas signe de vie. Évidemment tout est fini entre eux; le pacte est rompu, le pacte scellé par vingt années de labeurs constants et de sollicitudes maternelles. Il faut partir. Le temps de serrer ses hardes légères, de renouveler l'eau et le grain du chardonneret, un vieux compagnon de servitude, de faire une dernière prière à l'église, — une prière pour l'ingrat, — et la voilà franchissant le seuil de la porte, le seuil usé par

ses pas... Le cœur angoissé, défaillante, elle va refermer la porte derrière elle.

VII

M. le curé cependant n'était pas à la noce. Monté par la colère, il avait regimbé d'abord contre l'accusation lancée par la servante.

— Avare! grommelait-il, avare, moi, un prêtre! Malheureuse! mais, à son compte, je vivrais donc en état de péché mortel!

Tremblant d'horreur, l'abbé Tourtarel ose à peine regarder en lui, dévisager sa conscience. Très agité, il arpente sa chambre, tantôt vacillant, traînant le pied, tantôt martelant le pas, souffletant les briques. Et dans ce va-et-vient régulier, rencontrant à chaque tour une image du Christ pendue au mur, il lève les yeux sur le divin supplicié, comme pour le prendre à témoin de son innocence. Mais le témoin se fait juge. L'abbé Tourtarel baisse la tête. Tout à coup, sous les mensonges subitement dévoilés, sous les sophismes percés à jour, sa faute lui est apparue; son faux héroïsme, ses fausses vertus d'anachorète ont laissé tomber leur masque; il frémit en reconnaissant l'idole à laquelle il a tout sacrifié. La

gloire de Dieu, l'envie d'orner son temple, autant de prétextes; l'amour-propre humilié par les bâtisses monumentales des curés voisins l'avait seul conduit dans la voie de l'épargne; l'orgueil l'avait fait tomber dans l'avarice, l'avait jeté aux pieds du veau d'or.

Jugé, condamné, le coupable joignit les mains et tomba à genoux. A genoux, il tira sa coulpe, frappant et refrappant sa poitrine.

Ses résolutions du moins furent bientôt prises. L'orgueil l'avait induit à mal; il châtierait du même coup l'avarice et l'orgueil. Puisque son amour-propre s'en promettait tant de joie, il ne bâtirait pas le clocher. Et cherchant en lui-même quel emploi donner à son argent, il se souvenait aussitôt de la Taton, une pauvre femme qui était venue la veille lui demander des secours pour consolider sa masure, qui ne tenait plus que par miracle et pouvait lui tomber dessus au premier jour.

C'est cela, pense-t-il; et vite, détournant les yeux comme s'il avait peur que la vue des espèces ébranlât ses volontés nouvelles, il tire le trésor de son secrétaire et appelle Miïon.

Celle-ci, qui avait déjà mis un pied dehors, arriva tremblante, ne sachant s'il fallait pleurer ou rire.

— Eh bien, ma fille, où vas-tu ainsi, endimanchée, ta coiffe neuve sur la tête? Perds-tu l'esprit?

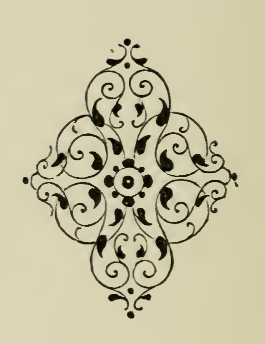
— Puisque monsieur le curé m'a renvoyée...

— Renvoyée, toi! et tu l'as cru, mauvaise tête... Promptement, dépouille-toi de tes habits neufs, puis tu prendras ce sac et t'en iras chez la Taton; tu lui diras que quelqu'un est venu et m'a chargé de lui remettre cet argent pour rebâtir sa maison. Va et reviens. Il sera temps, je pense, de s'occuper du souper.

La bicoque de Taton a été rebâtie de fond en comble. Postée au bel air, juste au-dessus du village, elle a l'air de continuer l'église, avec son pigeonnier blanc érigé dans le ciel.

De loin, on croirait voir le clocher de Saint-Pastour.





L'Haliotide

A Pierre Loti.



L'Haliotide

I

J'avais dix ans, je portais mes premiers pantalons d'homme, et j'allais pour la première fois à la campagne chez le docteur Sébal, à Fontblanque-de-Quercy.

Le docteur Sébal était un médecin de village, ancien camarade de mon père, et son collègue à l'Institut des Sciences, Belles-Lettres et Arts du Bas-Quercy. Très assidu aux réunions académiques, le docteur ne manquait pas de débarquer chez nous le premier vendredi de chaque mois, jour de séance, les poches bourrées de mémoires manuscrits et de fruits de son jardin. Un drôle d'homme, ce docteur!

Tête inventive, mais un peu portée à la bizarrerie, comme il arrive quelquefois aux savants de province, il dépensait une sagacité réelle, une patience rare à la solution de problèmes incongrus.

Ainsi de ses recherches sur les mœurs des anguilles de rivière. Un pêcheur de ses clients lui en avait donné deux qu'il avait gardées fort longtemps dans un baquet, tenté par le mystère inexpliqué jusqu'ici de leurs origines. Peine inutile ! Les anguilles avaient gardé leur secret jusque dans le court-bouillon final, et le docteur déçu avait dû s'en tenir dans son mémoire à des probabilités ingénieuses, mais dépourvues de rigueur scientifique.

Avec le docteur, nos dîners du vendredi s'éternisaient en des discussions très approfondies, pendant lesquelles les plats refroidissaient, au grand chagrin de ma mère, ou disparaissaient engloutis sans une remarque flatteuse, perdus dans l'inattention des convives. Oh ! ces savants ! Il me tardait d'arriver au dessert, à ces fameuses pommes apportées par notre hôte et qu'il conservait par des procédés à lui, presque d'une récolte à l'autre. Pour moi, leur odeur acide et savoureuse se trouvait étroitement associée au souvenir du docteur. Je ne l'imaginais pas autrement qu'avec des pommes dans sa poche, et si j'essayais de me représenter son

pays, c'étaient des enclos de pommiers qui me venaient à l'idée, une sorte de Paradis terrestre avec des chapelets de fruits sur les arbres et un fin parfum, un parfum tentateur de rainette s'évaporant dans les vergers.

II

Pour un amateur de pommes, ce n'était pas petite fête que de passer une journée à Font-blanque. Tout m'enchantait de ce voyage. Et d'abord l'endroit se trouvait fort éloigné de chez nous, en pays inconnu, montagneux, disait-on, et, circonstance tout à fait émouvante, au delà des limites du département. Franchir la frontière, quelle joie! Pensez que je n'avais jamais voyagé plus loin que le Jardin de l'Évêque, un pré communal au bord de la rivière, où l'on me menait deux fois l'an à califourchon sur un âne chercher la lessive.

Pour éviter la chaleur, — on était en septembre, — nous partîmes au petit jour, et le soleil nous prit comme nous traversions la rivière. Je me souviens très bien de ce moment-là, de la belle eau verte et profonde filant sous le bac

noir, et des coteaux abrupts, des bois maigres, des vignes en échelle qui montaient en face à travers les feuilles. Je me souviens aussi de mon attente et de ma déception devant la borne administrative qui marquait les confins des deux départements. Pourquoi la borne, puisque des deux côtés le pays était le même ?

Il me plaisait d'ailleurs, ce pays ; cette route m'amusait, tantôt chevauchant des crêtes arides mangées de soleil, tantôt tombant à pic dans l'ombre au fond des combes étroites et feuillues ; ici coupant des tertres dénudés, fleuris de sauge et de marjolaine, là longeant des labours en gradins qui figuraient d'énormes amphithéâtres à pentes vertigineuses. Puis c'étaient, au bord, des métairies très gaies avec leur auvent barré de claies en roseaux, et leur pigeonnier blanc surmonté comme d'une enseigne d'un pigeon vert en faïence. Et c'étaient encore des villages où l'on entrait à grande allure, de vrais villages rustiques sentant bon l'étable à bœufs et la fournée de pain chaud...

A Fontblanque, l'habitation du docteur me sourit tout d'abord, à cause d'un air ancien qu'elle avait et d'une multitude de recoins, de galeries, de corridors, de cours et d'arrière-cours où l'on avait peine à se retrouver. Le cabinet de travail, à lui seul, était tout un monde : cabinet, laboratoire, atelier ; un capharnaüm

poudreux et baroque, où les manies, les vocations successives du maître avaient laissé chacune son outillage et son mobilier spécial.

Le baquet aux anguilles s'y voyait encore à côté d'un attirail d'empailleur, et, dans les coins, des choses sans nom se montraient, des inventions ébauchées, des machines rudimentaires, pièges à rats très compliqués, éteignoirs automatiques... tout le désordre, le pêle-mêle d'une cervelle d'inventeur et d'un appartement de vieux garçon.

Mais ces curiosités furent vite délaissées quand le docteur, tirant les rideaux de lustrine, découvrit sa collection de coquillages. J'ai certes vu des choses plus belles depuis; aucune qui m'ait donné d'impression aussi forte, aussi délicieuse. Ce fut comme une révélation de la couleur. Des roses infiniment délicats, des bleus intenses, des arcs-en-ciel de nacre flambaient sous la vitrine, éveillant l'idée de pays inconnus, de ciels exotiques aux reflets éblouissants.

L'arrangement de la collection aidait singulièrement au prestige. Des végétations marines, des algues, des fucus, faisaient litière au fond, et des rochers artificiels, ornés de coquillages, d'arbustes de corail rouge ou blanc, s'entrelaçaient au-dessus, formant un labyrinthe où circulaient, maintenus en l'air par des fils de fer très minces, des poissons des tropiques écaillés d'azur, des

tribus d'argonautes, leur voile rose tendue au vent.

Le docteur, cependant, nous promenait dans son décor; soigneusement, avec mille précautions, il exhibait l'un après l'autre ses mollusques : tellines, pirènes, natices, néritines, noms bizarres associés à des formes, toutes plus ou moins étranges.

— L'haliotide de mer... continuait-il en faisant miroiter au soleil un nouveau coquillage.

Oh! celui-là, quelle merveille! Des traînées d'iris, des reflets changeants d'améthyste et d'émeraude couraient sur les veines de la nacre... Impossible d'en détacher mes regards.

L'explication terminée, quand le rideau retomba sur la vitrine et que la porte du cabinet, fermée à clef, m'eut séparé de la coquille, je me trouvai triste tout à coup, triste et ennuyé sans savoir pourquoi. Cette journée de voyage qui me promettait des amusements sans fin s'achevait avant l'heure, languissante et décolorée.

Ah! si j'avais pu revoir mon haliotide, la contempler un moment!

L'occasion souhaitée ne tarda pas à s'offrir. Mon père et le docteur sortirent bientôt; ils allaient visiter, assez loin du village, des substructions gallo-romaines ou soi-disant telles, récemment découvertes dans une vigne du coteau. Un peu après, ma mère, accompagnée de la ser-

vante, se rendit à l'église. J'avais promis de ne pas monter sur les pommiers du jardin, et l'on m'avait laissé seul.

Sans plus réfléchir, je sautai sur la clef du laboratoire, et courus à ma coquille.

Les volets étaient fermés. Un rayon unique glissait à travers une fente et donnait justement sur l'haliotide, qui faisait feu de toutes ses couleurs. Je l'admirai longuement et, je dois le dire, de façon tout à fait désintéressée, purement artistique. Après quoi, j'eus envie de la toucher, désir d'enfant aussitôt satisfait que conçu. Mais elle était à peine dans ma main que ma mère m'appelait : « Étienne ! Étienne ! »

Je n'avais qu'à replacer la coquille et à me sauver au plus vite, si je ne voulais pas être pris. Ce fut aussi mon premier mouvement ; mais, au moment de me dessaisir de mon trésor, un vif regret, une angoisse me saisit, et tout à coup, décidé, je mis l'haliotide dans ma poche, et composant ma figure, l'air souriant, je courus au jardin.

Il faut bien l'avouer, l'idée de la faute commise ne me tourmenta guère au commencement ; pas le plus léger remords, pas le plus faible appel de la voix intérieure, pas le moindre souvenir du Décalogue. Rien ; rien qu'une joie pure, un contentement parfait, — le bonheur dans le crime, — chaque fois que je palpais le coquillage.

Je ne me troublai qu'un peu plus tard, en entendant la voix du docteur qui rentrait avec mon père. Elle me parut changée, cette voix, plus impérieuse, plus dure, jusqu'à un nasillement habituel qui me donnait le plus souvent envie de rire et qui me terrifiait presque maintenant. Je me crus découvert. La distance m'empêchait de saisir les paroles échangées entre les deux amis; mais les intonations, les gestes ne signifiaient rien de bon. J'étais perdu; je voulais fuir, une honte m'arrêta. Tête basse, rouge comme une guigne, j'attendis la sentence du juge.

Ce fut une caresse qui me vint, accompagnée du plus gracieux sourire.

— T'es-tu bien amusé à Fontblanque? me demandait cet excellent docteur.

Ma peur s'en alla et mes remords avec. Nous partions. Et, à mesure que le clocher du village — témoin incommode — se faisait plus petit là-haut dans le ciel, l'image de ma faute diminuait aussi, s'effaçait dans les brumes du lointain.

III

Je trouvai le premier châtiment dans la courte durée de mon plaisir. Quand j'eus tourné et re-

tourné dans tous les sens mon coquillage, que je l'eus montré à mes amis, la lassitude me vint, le dégoût après. De la couleur morte, c'est amusant, si vous voulez, mais combien moins que de la couleur vivante. Quelle différence d'une coquille, fût-ce une haliotide, avec un chardonneret ! J'en avais déniché un justement, un jeune, tout or et vermillon, que j'élevais dans mon pupitre.

Le chardonneret me fit oublier l'haliotide. Je la trouvai, au bout de quelque temps, encombrante à garder dans ma poche, difficile à dissimuler. Bientôt je ne me donnai plus la peine de la cacher en lieu sûr. Une impunité de quelques jours m'avait ôté tout sentiment du danger que je pouvais courir.

Je fis si bien que mon père mit la main dessus, par hasard.

D'où venait-elle, cette haliotide ?

La question me fut posée le soir même et me prit au dépourvu. Je m'en tirai par un mensonge. Le docteur me l'avait donnée là-bas, à Fontblanque. Je dis où et quand; pour plus de précision, je répétai ses paroles.

— L'as-tu remercié au moins, cet excellent ami ? insista mon père.

Certes oui, je l'avais remercié; pour qui me prenait-on ?

L'incident en resta là. Mais, le lendemain,

nouvelle alerte, et cette fois terrible. Une lettre du docteur annonçait son arrivée pour le vendredi suivant.

Le châtiment cette fois avait commencé pour tout de bon. La peur me tenait. Je ne savais qu'inventer pour échapper au fatal dénouement. Des idées folles, des projets saugrenus me traversaient la tête. Un jour, j'avais décidé de fuir la maison paternelle, de gagner l'Ile, — une île en aval des moulins dont les fourrés impénétrables, les herbes folles, les fleurs pendant au fil de l'eau, m'avaient plus d'une fois suggéré le rêve d'une vie sauvage et paresseuse. Ou bien j'écrivais au docteur, contrefaisant l'écriture de mon père, pour le prévenir que la séance académique était indéfiniment ajournée. Un faux pour ajouter à un vol! C'était encore un plan très noir : de faire un mauvais coup au collège, d'incendier l'étude, de tirer les favoris au principal; de quoi me faire mettre au cachot pendant huit jours, jusqu'après le voyage du docteur.

IV

Je ne sais pas ce que j'étais en train d'imaginer quand le fameux vendredi arriva, un vendredi

très ordinaire, fort calme, qui n'avait l'air de se douter de rien.

Quelle journée je passai au collège, et quel retour le soir, à la maison! Muet, contre mon habitude, les yeux baissés, les coudes au corps pour ne déranger personne, j'allai m'asseoir à ma place, et tout de suite je mis le nez dans mon assiette, d'où je n'osai pas le tirer tant que dura le repas. Ce qu'on mangea ce soir-là, ce qu'on dit, il ne m'en souvient guère. Les oreilles me tintaient; les morceaux avalés de travers refusaient de descendre. Quel supplice, grand Dieu!

Cependant le dîner touchait à sa fin; un peu d'espoir me revenait en voyant déboucher la malcoiffée : c'est ainsi qu'on appelle familièrement, à cause de son bouchon enveloppé d'un linge, la conserve aux prunes, dont la dégustation marque d'habitude le dernier acte des festins provinciaux.

Comment la conversation vint-elle à tomber sur les coquillages?

— A propos, docteur, demanda mon père, comment avez-vous pu vous dessaisir de cette superbe haliotide en faveur d'Étienne? Un cadeau pareil, à son âge; vous le gâtez, mon ami!

Aïe! Nous y étions cette fois.

Un silence s'était fait aussi redoutable pour moi que si j'avais eu à dix pas, braqués sur ma poitrine, les fusils d'un peloton d'exécution.

Encore ne m'avait-on pas bandé les yeux.

Le docteur me regardait, hésitant.

— L'haliotide ? reprit-il enfin, mais d'un air si calme, si peu en colère, que je me sentis à moitié rassuré. C'est vrai, je n'y pensais plus ; oh ! c'est si peu de chose !... Tu es donc heureux de l'avoir, gamin ? me demanda-t-il, tout en me tirant, par manière de caresse, une boucle de cheveux. C'est la couleur qui te plaît, n'est-ce pas ? Du rose, du bleu, du vert, c'est superbe ! Ah ! les couleurs ! Méfie-toi, mon cher, continua-t-il en se tournant vers mon père ; cet enfant a des goûts d'artiste.

En même temps, il m'attirait vers lui, et, prenant ma tête dans ses mains, il m'obligeait à le regarder en face.

— Oui, c'est bien cela, prononçait-il, il n'y a qu'à voir ses yeux ; caractère faible, nature impressionnable, exaltée. Mauvaises places en arithmétique. Écoute, Étienne, puisque je t'ai donné la coquille, tu vas, toi, me promettre quelque chose : pioche les sciences, mon ami, et ne pense plus aux couleurs.

V

Je promis, je jurai, les yeux pleins de larmes. Hélas! à quoi servent les leçons? Pardonnez-moi, brave homme. Vous et votre morale et votre haliotide, je vous avais oubliés, voilà longtemps. Et que de tentations depuis, que de péchés où m'a entraîné mon goût trop vif pour les couleurs!

Que d'heures perdues à voir naître et mourir les rougeurs de l'aube au front des nuées, à suivre le reflet allongé d'une étoile qui tremble au fil de l'eau brune!

Jusqu'aux nuances délicates du style vainement poursuivies, aux promesses chatoyantes des adjectifs, ces papillons bleus qui ne laissent si souvent aux doigts qu'un peu de poussière grise.

Vous me l'aviez prédit; vous aviez pressenti ma vocation détestable. Pardonnez-moi, cher docteur. Vieux garçon sans fantaisies, écrivain sans épithètes, soyez indulgent pour mes faiblesses. Il est bien tard pour me corriger main-

nant; le mal est fait; l'habitude est prise. J'ai bien peur de mourir dans l'impénitence finale.

Vous l'avez dit vous-même :

C'est si joli, la couleur!



Dans les feuilles

A José-Maria de Heredia.



Dans les feuilles

I

Tout l'hiver elle a tremblé la fièvre, la pauvre enfant; tout un long hiver en forêt, blottie dans une hutte de charbonniers, et la hutte et la vente où travaillaient ses parents et elle, la malade, tout ce petit monde englouti, perdu comme dans un gouffre d'arbres, au fond de ce terrible entonnoir de Grésigne, si haut, si large et tellement enchevêtré de mamelons et de combes, que les forestiers eux-mêmes ont peine à y démêler leur chemin.

Un long hiver!

Des jours et des semaines, elle est restée là, sous les solives enfumées, sans rien voir le plus souvent dans l'étroite ouverture entre deux planches qui sert de porte à la cabane, que le brouillard qui rampe ou la rayure oblique de l'averse sur les futaies rouilleuses.

Toujours seule! Le père et la mère au charbon, à surveiller le feu, à ensacher. A peine le temps, entre deux fournées, d'embrasser la petite, de lui faire avaler une gorgée de quelque chose; et puis, bonsoir! Pas d'autre compagnie que la forêt peureuse qui brame, tourmentée par la tempête.

Un matin, en la soulevant pour la faire boire, le père a trouvé la malade si légère à porter — un fantôme d'enfant! — que la peur l'a pris. Vite, il l'a plantée à califourchon sur ses épaules, et, montant au plus court, à travers futaies et taillis, il est allé, à trois grandes heures de chemin, consulter chez le pharmacien de Mespel, un bourg à la lisière de la forêt. Le pharmacien a hoché la tête, a prescrit des remèdes, et vite, comme ils étaient montés, le père et l'enfant sont redescendus au fond du grand puits d'arbres, jusqu'à la hutte blottie sous les chênes.

— Vienne le printemps, elle se remettra bien sûr! espérait la mère...

Le printemps est venu; la forêt reverdit; au bord tout en haut pour commencer, sur les pen-

chants abrités du nord; puis, c'est comme un souffle qui passe, éveillant les futaies, semant — pareilles à des bouquets qui flottent — les floraisons blanches des merisiers. Elle gagne, la verdure; elle saute de ravin en ravin, de combe en combe. La voilà qui pleut en cascade le long du ruisseau jusqu'à la hutte dont le toit feutré de terre s'habille de frêles graminées.

Le printemps est venu; mais la petite malade ne se remet pas. Au lieu de vagabonder comme les autres de son âge, au lieu de déplanter des fleurs, ou de construire de ces jolis moulins qui virent, à cheval sur les cascatelles des ruisseaux, elle demeure assise près des fourneaux, maniant de ses doigts amaigris un semblant de poupée, une figure taillée à coups de serpe dans un éclat de fayard et soigneusement entortillée, en guise de robe, d'un reste de sache à charbon; pauvre poupée avec qui l'enfant joue à la malade, et qu'elle berce et qu'elle endort en chantant à voix si dolente et si douce!

La poupée s'est endormie et la petite berceuse dort aussi maintenant; si tranquille! les doigts raides, cramponnés à la petite amie en bois, les deux figures appuyées l'une à l'autre, et des deux, la figure de la poupée est peut-être la moins froide.

Ils ont pleuré, longuement pleuré et sangloté tant qu'ils ont pu, le charbonnier et la charbon-

nière. Oh! la forêt! la méchante forêt fiévreuse qui leur a tué leur enfant! Ils pleurent, ils sanglotent, et, très haut au-dessus d'eux, avec ses futaies étagées murant le ciel, la forêt plane, énorme, indifférente.

II

Pourtant, la triste nouvelle s'est répandue, portée de-ci de-là par un garde en tournée, par un charretier qui passe avec ses mules; une agitation se fait au fond des combes, sur la pente des mamelons; du monde remue aux abords des taupinières humaines qui vivent, blotties sous les arbres, dans ce coin de l'énorme Grésigne.

Appelés par les tintements grêles qui tombent, vaporisés, mélancolisés par la distance, du clocher invisible, caché dans les feuilles à la lisière de la forêt, des gens se mettent en marche. En sabots, bâton à la main, charbonniers, bûcherons, femmes, enfants, un petit peuple, bien petit sous la hauteur des futaies amoncelées, chemine par deux, par trois, ceux-ci se hissant, ceux-là dégringolant le long des déclivités rocheuses des mamelons et des combes.

On arrive, on s'attroupe en grand silence au-

tour de la hutte mortuaire, d'où sortent avec un bruit d'eau coulante les sanglots ininterrompus de la mère...

La petite morte est là, calme et blanche, les cheveux blonds soigneusement tordus sous le bonnet blanc, la poupée, qu'on n'a pas osé lui ôter, serrée entre ses doigts couleur de cire...

Et cela a l'air tout simple, pas effrayant du tout, cette enfant qui dort, cette mort sans appareil funèbre, sans larmes peintes, sans tentures noires, — pas plus effrayant à regarder que la mort d'un oiseau, d'une fleur.

Même, un peu plus tard, quand on a mis bien doucement, avec des gestes délicats, le petit corps dans la caisse, l'impression ne change pas. Elle a si peu l'apparence du cercueil, cette boîte que les scieurs de long viennent de façonner sur place avec quatre planches qu'ils ont été prendre au chantier voisin! Et la civière n'a rien de lugubre non plus, bâtie au plus tôt fait, avec des jeunes arbres, branches, feuilles et tout, même un nid commencé qu'on a laissé tel quel, pendant au brancard.

Ces jeunes arbres, ces verdures coupées, font comme un accompagnement de morts innocentes, gracieuses à l'enfant morte.

Des fleurs maintenant! des fleurs à brassées; rien que des fleurs blanches : des anémones cueillies dans l'ombre fraîche au bord du ruis-

seau, des stellaires si pâles, sur leurs tiges trop frêles, et des fleurs d'arbres, des branches entières de merisiers, de pommiers sauvages, que les enfants tiendront toutes droites dans la main, comme des palmes, pour faire cortège au cercueil.

III

La cloche des funérailles tinte toujours là-bas, dans les feuilles. Là-bas, à la lisière de la forêt, le curé viendra tout à l'heure, avec la croix paroissiale, attendre le convoi.

Le convoi est parti; le convoi monte, lentement, dans la lumière matinale, dans l'air embaumé d'odeurs printanières; et l'odeur change à chaque tournant de la route : ici, sur ce versant en plein midi, la senteur chaude des genêts, un ruissellement d'or dans une flambée de soleil; là, dans l'obscurité bleue de ce ravin, comme un peu de neige oubliée par l'hiver, la traînée blanche et l'odeur fine des anémones.

Sur la route même, à travers la pierraille mal tassée par les rares chariots des marchands de bois, qui descendent dans ces solitudes, c'est toute une floraison de mélisses, de véroniques, d'ancolies que le cortège écrase en passant.

Le convoi monte. En d'interminables circuits, il rampe sur les flancs ravinés de la montagne. La combe mortuaire est déjà loin, engloutie avec tant d'autres combes, tant d'autres ravins, dans l'immense puits de feuilles; loin, très loin, la pauvre hutte sous les chênes, et le jardinet de fleurs transplantées, et le moulin d'enfant sur le ruisseau; loin, très loin, les traces légères, les dernières traces de la petite morte.

Elle est si vaste, la forêt, et c'est si chétif, ce qui vit d'humanité sous les branches! Joie ou pleurs, cela mène si peu de bruit dans le fourmillement de ce peuple entassé de hêtres et de chênes! Un enterrement qui passe, une feuille qui tombe, à cent pas l'effet est presque le même. La vraie vie là dedans, c'est la vie des arbres; la musique terrible ou joyeuse du vent dans les arbres, le gazouillement innombrable des oiseaux dans l'aube ou dans le soir!

Le cortège monte, mais non pas tout à fait dans la solennité du départ. Après la première heure de marche, les gens ont changé d'allure; les hommes s'arrêtent pour dire un mot à un marchand de bois qu'on rencontre, menant sa carriole; ou bien c'est un charbonnier descendu de sa vente, qui cause en saluant le convoi. Les enfants en ont assez de se tenir tranquilles; ils se poussent pour rire, se fouaillent avec les branches fleuries qu'ils tenaient si raides en commen-

çant. Pour rien, ils rompraient le rang, curieux de suivre ce lézard vert, de guetter ce merle qui détale, d'attraper ce papillon qui vole...

IV

Tout à coup, après un dernier ravin traversé, si profond, celui-là, que les arbres en bas ont l'air noyés dans les pâleurs crépusculaires, le plein jour éclate. Un carrefour s'ouvre, des champs cultivés apparaissent, bordés de murs de pierre; et derrière ces champs et ces murs, au-dessus d'un troupeau de pauvres masures, un clocher se lève, pas bien haut, tout plat, avec un seul trou au milieu et une cloche unique, la cloche de l'enterrement, qui bascule, noire dans l'embrasure remplie de ciel.

Du bord du carrefour, un groupe surgit en même temps, se met sur pied à l'approche du cortège : des soutanes, des surplis, une croix d'argent qui brille; c'est le clergé, le chantre, l'enfant de chœur, le prêtre, qui s'étaient assis là au frais et à l'aise, la barrette ou le chapeau posé à terre, en attendant le convoi.

Ils sont debout, maintenant; raides, en postures d'officiants, ils vont vers le cercueil; et, à

peine sont-ils à portée, voici sortir, entonnés à voix chevrotante par le vieux prêtre, repris à plein gosier par la basse métallique et rugueuse du chantre, les versets latins.

Miserere mei, Deus...

Les syllabes durement martelées grondent avec un bruit d'épouvante dans la joie de la forêt.

Ecce enim de iniquitatibus...

Cela fait l'effet d'un exorcisme. Les merles s'arrêtent de flûter, les enfants de bayer aux papillons; grands ou petits, les gens du cortège se secouent, réveillés par ces mots qu'ils ne comprennent pas, mais dont chaque syllabe, longuement répercutée, s'en va frapper, semble-t-il, à la porte du grand mystère.

Libera me de sanguinibus...

D'un seul cri, comme ameutées par la musique, les femmes partent en sanglots; les hommes, sourcils froncés, se font graves; les enfants reprennent leur attitude de procession, la branche de merisier toute droite dans la main.

C'est fini de s'amuser, fini de penser à autre chose. Le spectacle religieux a commencé; une âcre curiosité les tient tous maintenant et les tiendra fascinés jusqu'au bout, jusqu'au dernier mot, au dernier geste du prêtre, à la pelletée de terre frappant le cercueil avec le roulement sourd d'un tambour voilé.

V

Il est dit, hélas! le dernier mot; elle a roulé sur le cercueil, la terre, la rude terre argileuse du pays de Grésigne. Charbonniers et charbonnières retournent en forêt.

Au Pas de la Plégade, la route penche, les chênes commencent. A droite, par la brèche d'un champ cultivé qui encadre une maison de garde, l'immensité verte apparaît; la chose monstrueuse, le troupeau moutonnant, infini, des hêtres et des chênes se découvre, emmuré dans les hautes falaises qui regardent. De tous côtés, les pentes se précipitent, plongent à pic, et si loin, et si profond, que ce ne sont plus des arbres qu'on voit en bas, mais comme une écume, une vapeur qui flotte.

La route penche, et deux par deux, trois par trois, lentement, les gens du cortège s'enfoncent dans les feuilles.

Plus personne; plus rien. La forêt, le ciel, le silence. On dirait, sur le cortège disparu, une autre tombe qui se ferme.

Chez les Dames-Bleues

A André Theuriet.



Chez les Dames-Bleues

I

La conversation était sur *Chérie,* d'Edmond de Goncourt, et comme des notes en marge, à l'encontre ou à l'appui de cette âcre et subtile étude de la jeune fille moderne, chacun et chacune narrait ses expériences personnelles, exhumait, amourette ou passionnette, ses souvenirs du collège ou du couvent.

— De mon temps, nous dit à son tour Mme de B***, c'était l'habitude aux Dames-Bleues, les jours de promenade, de nous donner, nous les toutes petites, les rubans jaunes, aux

rubans blancs, aux plus grandes comme à de jeunes mamans, chargées de veiller sur nous, de nous conduire par la main dans le sentier de la Règle et de la Discipline.

Précaution à deux fins qui protégeait aussi nos aînées, les préservait, grâce à ce compagnonnage inégal, de la contagion du romanesque, si dangereuse dans les tête-à-tête de la seizième année.

Ma grande à moi c'était Irène de Chastelpers, très grande, très belle, très sage : la perle du couvent.

Elle m'éblouissait. La dévisager ? ce n'était pas commode, je ne lui arrivais pas à la ceinture; lui parler ? l'idée ne m'en serait pas venue; c'était assez de bonheur pour moi de mettre ma menotte d'enfant dans la main souple, allongée — une main de race — de cette superbe personne.

Malheureusement, la promenade était courte : trois quarts d'heure, une heure de marche, et il y en avait pour jusqu'au jeudi suivant.

Jugez de ma joie, quand on annonça le grand congé du printemps, toute une journée de campagne à passer avec Irène, déjeuner, goûter. Irène à moi tout un jour !

Le moment approchait. Déjà, signe à peu près certain, affirmaient les anciennes, Mme la Supérieure avait quitté ses mitaines de laine noire, et M. l'aumônier lui-même, démailloté du cache-nez très ample que lui avait tricoté la grande

classe, avait paru à la sacristie, dans la blancheur nouvelle de son col de batiste à la romaine.

On pouvait partir.

II

Pas de retardataires ce matin-là; au coup de huit heures nous étions sur le trottoir, en tenue d'été : la robe courte de lasting et le chapeau de paille à rose blanche, bridé de velours noir.

Et tout de suite, ma main dans la main d'Irène.

Elle était froide à travers le gant, cette main, froide et ferme; le sang y battait à pulsations régulière; et il ne s'accéléra pas d'une seconde — je pus le constater — quand nous passâmes devant l'hôtel de la Division, voisinage quelque peu émotionnant et suggestif, je ne l'ignorais pas, pour quelques-unes de nos grandes.

Mais Irène!

Elle ne parut même pas s'apercevoir de la présence assez bruyante cependant et encombrante du lieutenant à brassard rouge, un officier d'ordonnance du général, qui manœuvrait en haute école un anglo-normand, en train de s'ébrouer et de danser, juste devant elle; peut-être, pensais-je, à son intention.

Évidemment le brassard rouge ne parlait pas à l'imagination d'Irène. Et sa main ne tressaillit pas davantage — son cœur non plus, sans doute — un peu plus loin, au tournant du boulevard, quand nous croisâmes, et de si près! le frère d'Étiennette Bibal, un collégien très lancé, un joli-cœur à figure mièvre, le regard effronté sous la visière du képi, planté bas sur les sourcils, à la sous-off. C'était le bruit du couvent que le jeune monsieur était amoureux fou d'Irène; mais elle, indifférente, impassible!

Même l'influence de la saison, la suavité de l'air printanier si frais, si parfumé qu'il obligeait à chanter les oiseaux dans les branches et les grillons dans l'herbe, — et moi aussi, pour un peu, je me serais mise à fredonner, — rien de ce beau matin d'avril qui nous troublait, nous exaltait toutes, ne paraissait l'émouvoir.

A quoi pensait-elle?

C'était si joli, en passant le pont, la petite île nouvellement feuillée, comme un bouquet vert au fil de l'eau! je ne pouvais pas me décider à avancer.

— Allons, petite!

Et la main, la main ferme et froide de ma grande me remettait dans le rang.

III

Déjà le chemin montait à travers les vignes toutes roses des bourgeons nouvellement éclatés; et des villas au bord, des vide-bouteilles, des jardinets hebdomadaires de boutiquiers ou d'employés, avec le jet d'eau, l'escarpolette, la tonnelle de glycine et la boule de verre au milieu, reflétant ces magnificences.

Beau-Soleil, enfin! la maison de campagne des Dames-Bleues : vieille, moisie, avenante quand même; l'ombre légère des tilleuls sur le crépi des murs, et dessous, la prairie en pente et le bois; un horizon de taillis et de futaies, qui, dépassant les limites assez mal fixées d'ailleurs de notre enclos sans clôture, s'étendait assez loin sur les propriétés voisines, pas mieux fermées ni plus soigneusement entretenues que les terres du couvent.

Des murs blancs de villas, des toits de ferme, apparaissaient tout à coup et très proches à travers les feuilles, et c'étaient encore, le long du ruisseau facilement guéable, des restes de parc assauvagis, des allées à l'abandon, des bancs de pierre écroulés dans l'herbe.

Et l'attrait était vif pour nous, d'autant plus vif qu'il était défendu, de cette vaste solitude d'arbres, l'attrait si puissant sur des imaginations de recluses, du libre horizon, de l'aventure possible!

Mais cet attrait ne comptait plus pour moi. Ma grande m'avait lâchée en entrant à Beau-Soleil. J'étais orpheline.

La tristesse de cette minute m'est présente : plus noire de la joie des autres, plus pesante de l'envolée des petites troupes, qui s'égaillaient çà et là vers le plaisir...

Une folie de crier et de tourner; et je crie et je tourne!

En contraste avec ces agitées, tranquilles et méditatives, d'autres s'amusaient à ne rien faire, bras croisés, adossées à un platane, ou bien assises par terre, les mains dans l'herbe, en pleine béatitude!

Ici, des épigraphistes inséraient leurs initiales dans la peau vive des arbres, et là, des sculpteurs ébauchaient au canif de vagues bas-reliefs dans l'écorce des chênes-lièges.

Quelques audacieuses, rompant la consigne, s'introduisaient à la ferme, poussées par des velléités de maraude, par l'espoir des œufs frais à dénicher dans les paniers ou du lait à traire à même la vache bretonne.

Et des chimériques, sur la foi de légendes insidieuses, partaient à la conquête du trèfle à quatre feuilles, agenouillées dans la prairie qu'elles épluchaient sérieusement, brin à brin.

Tous les goûts, toutes les fantaisies, se donnaient carrière.

Jusqu'aux gourmandes qui buvaient la sève printanière, la bouche collée à l'écorce fendue d'un aubier.

Jusqu'aux dévotes, qui égrenaient le chapelet ou lisaient l'office de la sainte Vierge, montant ou descendant l'allée de charmille, voûtée comme une église, le long de laquelle M. l'aumônier promenait à pas lents la récitation du bréviaire.

IV

Mais était-ce bien la dévotion qui les tenait là, loin des jeux, loin du bruit, fixées à cette allure grave, à pas comptés, les yeux sur la pointe de leurs bottines?

La dévotion, oui, mais pas seulement au bon Dieu, la dévotion encore à M. l'aumônier, à cet excellent abbé Touraton, un vieil homme, c'est vrai, un invalide du sacerdoce, assoupi dans la douceur capitonnée de sa quasi-sinécure, un

piètre orateur et un fort asthmatique, qui toussait ses sermons et éternuait ses homélies, mais un homme enfin, et un saint homme, qui plus est. Et c'était de quoi motiver l'idolâtrie de quelques-unes, qui gardaient, précieusement enveloppés en plusieurs doubles, ainsi que des reliques, les cheveux dérobés à son camail de chœur.

Très passionnant, M. l'aumônier. Et très passionnante aussi, cette pauvre dame Saint-Ambroise, passée, fanée, jaune comme un cierge, mince comme une hostie, mais si distinguée, si touchante dans sa mélancolie de victime de la grâce! Une légende sur elle : l'éternelle légende de l'amour contrarié, du fiancé mort jeune, et l'amour divin par là-dessus, l'immolation à Jésus, comme une autre et plus attendrissante auréole. Un parfum du ciel émanait d'elle, et, comme une sainte contagion, le goût, la passion du sacrifice.

Elles étaient cinq ou six des grandes à se disputer ses faveurs, aspirantes ou titulaires, toute une congrégation d'adoratrices, et les accessoires du culte : les images de piété, les emblèmes à couleurs fades, à légendes sucrées, qu'on baisait en fermant les yeux, comme en extase, et les bouts de rubans volés qu'on portait pieusement au creux d'un médaillon sur la poitrine.

Presque toutes nos dames, d'ailleurs, avaient

ainsi leurs dévouées; même Mme la Supérieure, sèche et rêche personne, même cette bonne et insignifiante Mme Saint-Romain, que nous avions surnommée la Fraise, à cause de la couleur de son nez et aussi de ses occupations horticoles. Chacune avait sa petite cour, son petit roman de cœur, roman très innocent et très pieux, mais qui avait bien autant que les autres ses angoisses et ses larmes!

Et, à côté de ces petites chapelles de tendresse officielles, c'étaient encore les passionnettes entre élèves, les camaraderies de cœur défendues, — nous ne savions pas toujours pourquoi, — et qui se nouaient quand même et se dénouaient au nez du règlement.

Ce jour-là surtout, dans la liberté plus grande de la campagne, avec le couvert des arbres et la complicité des charmilles, combien de tête-à-tête naïvement et innocemment expansifs, de serments échangés d'éternelle affection!

Du sentiment! il nous en sortait par tous les pores; des tendresses en veux-tu, en voilà, de l'amitié à ne plus savoir qu'en faire; et nous la dépensions au petit bonheur avec n'importe qui.

Bergère, la chienne de la ferme, très hirsute et peu avenante créature, en prenait un morceau, et il nous en restait encore de quoi fatiguer les moins intéressantes bestioles : un hanneton, une coccinelle, pauvres martyrs d'amour, que nous

avions bientôt fini de tuer, d'asphyxier de nos caresses.

V

— Thérèse?

C'était Étiennette Bibal qui m'appelait doucement, à voix basse, dans la charmille.

Étiennette? une créole crépue et trapue, les cheveux insurgés, l'esprit à l'envers, une petite âme en ébullition, orageuse, électrique; et ses fièvres, ses orages dans le regard de ses yeux en tison, chauds comme des braises, noirs comme deux gouttes de café des îles... Un diable finalement, un mauvais diable! Toujours punie, toujours en pénitence, à genoux dans un coin de la classe, à la porte de l'étude, errant ainsi qu'une âme en peine dans les corridors, le bonnet de nuit en guise de san-benito sur l'oreille ou bien un écriteau dans le dos avec cette inscription infamante en gros caractères : PARESSEUSE!

Que me voulait-elle, cette Etiennette?

Un billet plié en quatre, un chiffon de papier torturé, supplicié, qu'elle mettait dans mes doigts, et un mot à l'oreille en même temps :

— Pour Irène.

Le papier me brûlait, si dangereux à garder! mais Étiennette était déjà loin. Et comme je me retournais, cherchant ma grande, la robe bleue et la guimpe blanche de Mme la Supérieure étaient devant moi, à l'autre bout de l'allée. Elle m'appelait :

— Thérèse! Thérèse!

Avait-elle surpris le geste d'Étiennette? se méfiait-elle seulement? Sans plus réfléchir, j'avais pris mes jambes à mon cou. Et la voix après moi, plus sévère, plus proche, dans mon dos presque :

— Thérèse! Thérèse!

J'étais perdue! Pas encore. Irène était là; Irène faisait semblant de me poursuivre, de me couper la retraite. Et à peine avait-elle mis la main sur moi — oh! la fine mouche! — le billet disparaissait, ni vu ni connu, escamoté dans son corsage.

Après quoi, elle me livrait, ahurie, essoufflée, incapable de répondre, à Mme la Supérieure. On m'interrogeait, et ma grande répondait pour moi, elle expliquait tout, elle arrangeait tout : deux mots, un sourire; un sourire si ingénu, une parole si persuasive!

La cause était entendue.

Mais, cette fois, Irène ne me lâchait pas.

Avait-elle peur que je ne parle, ou voulait-elle me remercier de mon silence? elle m'avait repris la main et ne la quittait plus.

Ensemble nous sautions à la corde, vite, encore plus vite!

Ensemble, nous dansions la ronde, la jolie ronde printanière :

Les rosiers sont pleins de roses,
De roses et de boutons,
Mademoiselle;
De roses et de boutons,
Mariez-vous donc.

Ensemble, moi sur ses genoux, nous nous balancions à l'escarpolette, plus haut, plus haut encore! Ensemble nous jouions à cligner; une partie monstre, toutes les classes, toutes les divisions confondues, les rubans jaunes et les rubans blancs, toutes sur la terrasse, à compter qui clignerait.

Et c'était Irène qui comptait en chantant :

Midi.
Qui l'a dit?
La souris.
Que fait-elle?
Des dentelles.
. . . . .

Oh! cette partie! Des cris à écorcher le gosier, des galopades à se rompre le cou, et des glissades sur l'herbe, des accrocs à la robe en traversant les fourrés.

Ma main toujours dans la main d'Irène, elle

m'enlevait; la moitié du temps je ne touchais pas terre. Elle était si forte, ma grande, et si leste! L'air la portait, semblait-il, les branches s'écartaient devant elle.

La violence de la course m'étourdissait, m'ôtait mes idées; j'en oubliais presque l'aventure de tantôt, la mauvaise minute de la fuite, de l'interrogatoire.

Et Irène n'avait pas l'air d'y penser plus que moi; si elle y pensait, en tout cas, ce souvenir ne lui pesait guère, ni le billet déjà lu à la dérobée et détruit aussitôt. Un billet d'Étiennette à Irène, du démon à l'ange. Qu'avaient-elles à comploter ensemble?

IV

La partie allait finir; le jour baissait; il y avait des reflets roses dans le ruisseau, et le ciel, entre les branches, se nuait d'un bleu si léger, si tendre!

Irène brusquement s'était enfoncée dans le taillis, l'oreille tendue, le pas furtif. Moi après elle, haletante. Elle s'arrêta tout à tout et me tira en arrière.

— Cache-toi là, et attends! me commanda-t-elle.

Trop tard. J'avais eu le temps de voir, de reconnaître une ombre qui se détachait d'un massif de lilas, venait vers Irène, rapidement : Louis Bibal, le collégien de tantôt, le frère d'Étiennette, mais pas si hardi qu'il m'avait paru sur la route, troublé maintenant en présence de ma grande, très pâle, elle aussi, mais toujours hautaine.

Muet comme une carpe, l'amoureux; muette aussi, l'amoureuse.

Une minute d'angoisse délicieuse pour eux peut-être, d'étonnement aigu pour moi qui les regardais et qui n'en croyais pas mes yeux.

Oh! cette Irène!

Puis, sur nos têtes, comme la trompette du jugement dernier, la cloche, à toute volée, sonnant le départ pour le couvent.

Sauve qui peut!

Une course folle, sans se retourner, jusqu'à la maison, jusqu'à la chapelle, et ma grande au premier rang, sa voix mêlée à la voix des congréganistes chantant le *Salve Regina,* sa voix d'ange, sans une fêlure d'émotion à sa netteté de cristal!

Comment était-elle fabriquée, cette Irène?

Je la méprisais, je la détestais maintenant; je la détestais, je la méprisais de tout mon amour,

de toute mon admiration d'avant. Oh! cette hypocrisie triomphante, cette tranquillité dans le crime!

Si je la dénonçais, pourtant! Pourquoi pas? c'était mon devoir, après tout, et c'était aussi ma vengeance. Est-ce que je n'avais pas risqué d'être pincée pour elle à propos de ce billet maudit? et tout à l'heure encore, ce rendez-vous! Si on nous avait prises!

S'excuserait-elle, au moins, s'humilierait-elle devant moi?

J'attendais. A la plus légère pression de sa main, — nous avions déjà quitté Beau-Soleil, et nous rentrions au couvent, — je frémissais, angoissée.

Mais la pression de main était pour m'avertir de quelque mauvais pas sur la route. Pas un mot de complicité, pas un signe.

Et toujours cette belle assurance, cette démarche de déesse ou de sainte!

Le pont, la côte, le faubourg; et déjà sur nous l'ombre des grands murs, le recueillement des longs corridors, la contrainte de la Règle.

Ma grande et moi les dernières.

Brusquement, à l'angle plus obscur de la chapelle, elle me prit dans ses bras, et, les yeux sur mes yeux, les lèvres sur mes lèvres :

— Tu m'aimes, n'est-ce pas? me demandait-elle, mais d'un ton impératif, comme certaine de la réponse.

Et c'était vrai; je l'aimais. J'avais beau me raidir, j'étais prise. Menteuse, hypocrite, criminelle, et le fût-elle cent fois plus encore, je l'aimais. Tout était dit.

VII

Irène ne fut pas punie, mais Étiennette; et plus que punie, renvoyée.

Un billet doux, signé de son frère, intercepté dans ses mains, et elle n'avait jamais voulu nommer sa complice.

Pauvre Étiennette! Appelée un matin chez Mme la Supérieure, elle n'avait pas reparu. Au secret sans doute, sous les verrous; et une heure après, l'expulsion!

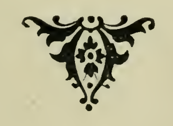
Nous étions consternées toutes; toutes, excepté Irène.

Je l'aperçus ce jour-là, tranquille et grave à son habitude. Le fiacre qui emportait Étiennette roulait encore sous les fenêtres du couvent, et très calme, sans un pli d'inquiétude sur son front de marbre, ma grande s'occupait à orner la chapelle de la Vierge, la petite chapelle du jardin. Elle me fit un léger signe d'amitié en m'apercevant, mais sans s'interrompre de couper et

d'ébrancher les lilas blancs qu'elle plantait à mesure dans une jardinière, devant l'autel.

Elle eut d'ailleurs le prix de sagesse à la fin de l'année, et le prix de piété, sans compter les autres. Un triomphe!

Quand elle vint chercher ses couronnes sur l'estrade, costumée en Jeanne d'Arc, — nous jouions la tragédie de Soumet, et c'était elle l'héroïne! — ce ne fut qu'un cri d'admiration dans la salle. Et vraiment, avec son regard de séraphin et ses cheveux à la garçon, flottants sur les épaules, avec son air décidé et candide, c'était bien la guerrière et la sainte, c'était Jeanne d'Arc!





La monnaie du Pape

A Pol Neveux.



La monnaie du Pape

I



FRICASSE?

— Monsieur Rispal?

— Tu sais que Sa Sainteté Pie VII arrive demain?

— Il arrive? Eh bien! tant mieux; ça fera plaisir à ma femme.

— Écoute, Fricasse; je te connais pour un brave homme et un crâne postillon.

— Le plus crâne de tous, monsieur Rispal.

— Puis, tu as trois enfants?

— Quatre, monsieur Rispal, et le cinquième en route.

— Raison de plus. Donc, si tu me promets d'être sage sur l'article... tu sais quel article?

Fricasse fit le geste de lever le coude; le maître de poste cligna de l'œil.

— Tu promets? insista le fonctionnaire.

— Parole de dragon!

— Suffit. C'est toi qui conduiras notre Saint-Père au relais de Pontpertuzac. Ça te va-t-il?

— Si ça me va, mille D!... Une étrenne à gagner, si ça me va! Beaucoup mieux, pardi! qu'une carafe d'eau à boire. Enchanté, Fricasse, de faire connaissance avec la monnaie du Pape : Et sans doute il en a plein son boursicot, le saint homme. Bien sûr, il ne s'est pas dérangé gratis pour chanter la messe à Notre-Dame. Oh! l'argent ne leur coûte pas cher à gagner, à ceux-là!

— Demain, à midi précis, devant la porte de l'évêché. Entends-tu?

— Midi précis; on y sera, soyez tranquille. Bonsoir, monsieur Rispal!

— Bonsoir, Fricasse!

Le lendemain à midi, Fricasse, rênes en main, des rubans neufs au chapeau, Fricasse rasé de près, astiqué, pomponné, paradait sur le siège de la berline pontificale arrêtée devant la très haute et très large porte du palais épiscopal.

— Surtout, lui avait recommandé sa femme, ne t'avise pas de jurer à ton habitude. Songe à qui tu as affaire.

— Un Italien, avait répondu Fricasse; il ne comprendra pas, ton Pape!

— Mon Pape! Pourquoi pas le tien?

— Mon Pape à moi?

Et, à l'idée d'avoir un Pape à lui, le vieux dragon de l'an IX s'était crevé de rire.

Donc Fricasse attendait.

Midi, midi et quart; pas de Pape.

— Quand finiront-ils de gobelotter, ces monseigneurs? grommelait le citoyen.

La demie sonne à la cathédrale; la porte s'ouvre. Enfin! Un flot de soutanes apparaît : soutanes noires, soutanes violettes, soutanes rouges; des camériers, des légats, des protonotaires; un monde, et parmi, des fracs, des broderies, des uniformes, des panaches. Une minute de confusion; puis le cortège se forme; les panaches s'inclinent, les broderies tirent la révérence et les fracs s'agenouillent en haie devant l'Homme Blanc qui s'avance, le doigt levé semant les bénédictions.

Oh! la bonne figure de Pape! des yeux noirs, humides, un grand nez à l'italienne, la bouche large... pour mieux sourire certainement. Une vraie figure à étrennes!

Le voilà qui monte dans la berline; la portière se referme. Fouette, postillon! Le Pape bénit, Fricasse jure et le carrosse brûle le pavé.

— Hi, Pitt! hi, Cobourg!

La ville a depuis longtemps sombré dans la brume, clochers, flèches et tours. D'autres clochers naissent à l'horizon, puis s'effacent; et partout au bord de la route, des agenouillements d'hommes, de femmes, des yeux étonnés de marmots qui regardent fuir la berline et le postillon.

— Hi, Pitt! hi, Cobourg!

La berline va bon train.

Et Fricasse, le chapeau sur l'oreille, Fricasse sifflotant un air de gigue, s'amuse à dépenser en idée les étrennes du Pape. Tant pour le cotillon de sa femme, tant pour la culotte du petit... sans oublier l'argent de poche. Ah! comme elle va rouler, la monnaie du Pape!

Et flic et flac! Ni montée, ni descente, toujours même allure, jusqu'à ce qu'on touche au relais.

II

Nous y sommes.

Ce clocher rouge troué de jour, au bas de la descente, c'est Pontpertuzac; cette vieille auberge fleurie, enguirlandée de pied en cap pour la circonstance et toute noire de curés des fenêtres au seuil, c'est le Soleil d'Or.

— Halte!

Jetant les rênes au palefrenier, Fricasse saute à bas du siège, et bousculant prêtres et laquais, va se poster, genoux en terre, devant Sa Sainteté.

Le Pape vient, il s'arrête.

Voilà le moment, Fricasse!

L'ombre d'un geste s'allonge sur sa tête.

Le Pape est passé.

Et l'étrenne? Rien. Rien dans le chapeau, rien dans la main. Pas un jaunet, pas un écu blanc, pas un traître liard.

La bénédiction, sans plus.

Qu'est-ce que ça veut dire?

Un oubli sans doute. L'empereur des curés n'a pas dit son dernier mot. On verra bien tout à l'heure.

Et quand le Pape, ayant béni son clergé, reparut sur le seuil, il trouva Fricasse en travers, Fricasse à deux genoux cette fois, mains jointes, chapeau en terre, obséquieux et cafard.

Oh! l'édifiant postillon! Regardez, Saint-Père; d'aussi dévot, il n'en est pas un seul en la chrétienté.

Le Pape passe. Il bénit à droite, il bénit à gauche, il bénit en montant en voiture; la portière fermée, il bénit encore; la berline partie, il bénit toujours.

Des bénédictions et rien avec.

— Italien, va! grommelait Fricasse debout, époussetant ses genoux avec son mouchoir.

III

Très vexé, quelque peu grimaud, goguenard quand même, Fricasse rentrait le soir en son logis.

On l'attendait.

Un petit Fricasseau sur les bras, deux autres pendus à ses jupes, un quatrième sur ses talons, la femme de Fricasse guettait le retour de son mari.

Du plus loin qu'elle le vit :

— Eh bé, ce Pape? que t'a-t-il dit? que t'a-t-il donné? Fais voir l'étrenne?

Mais lui :

— Patience, s'il vous plaît, et obéissez-moi sur-le-champ. A genoux, tout le monde!

— Pourquoi faire?

— A genoux, vous, dis-je! Une, deux!

Et quand tous, grands et petits, se furent agenouillés, lui, majestueux, la tête un peu versée en arrière, le geste solennel et bénin, allongea à chacun sa bénédiction.

— Prenez ça, mes enfants, et mettez-le à la poche. Voilà la monnaie du Pape!

Un vivant

A Gabriel Thyébaut.



Un vivant

I

Je n'imagine pas bien ce qu'auraient été, sans l'oncle Achille, mon enfance et ma jeunesse. Que serais-je devenu, qu'aurais-je fait de mes vacances, seul avec mes grands-parents, perdu dans l'ampleur de notre maison silencieuse? Heureusement, à sa grande joie et à celle de ses neveux et nièces, l'oncle Achille vivait; il vivait fortement, copieusement, et sa maison aussi, toujours animée, toujours bruyante...

Elle n'était pourtant pas belle, cette maison où nous nous plaisions tant! Un vieux logis de

village fait d'ajoutiers, de pièces et de morceaux, une bicoque anguleuse, inégale, où se trahissaient les lentes alluvions d'une fortune bourgeoise.

Le porche, au devant, très large et qui empiétait sur la rue comme pour inviter le monde, arrêter les conversations au passage, abritait deux portes jumelles, une pour le bétail, l'autre pour les chrétiens.

Le bétail se trompait quelquefois. Un poulain revenant de l'abreuvoir avec sa mère hasardait quelques pas, folâtrait un moment dans le corridor des maîtres, allongeait sa tête curieuse dans la fenêtre ouverte du salon. Le poulain parti, arrivait, pépiant, voletant, une couvée de poulets conduits par la maman poule, ou bien encore une bande de dindons qui gloussaient à tue-tête, mis en gaieté par les accords du piano.

C'était, du matin au soir, un remue-ménage de vie rustique qui bourdonnait aux oreilles, montait au nez dès le seuil.

Et cela nous paraissait délicieux.

Avec quelle joie nous la respirions, chaque année, au retour, cette odeur d'écurie, de fruits mûrs et de croustade à la graisse, — l'odeur même des vacances!

Jusqu'aux déchirures des papiers peints, aux blessures des vieux meubles qui nous prenaient le cœur par une physionomie à part qui les faisait ressembler à des personnes...

Oh! l'adorable maison, pleine de coins, de recoins, aménagée tout exprès, semblait-il, pour jouer à cache-cache!

Il y avait des endroits noirs où l'on était si bien caché qu'on avait peur, pas trop, cependant, rien qu'un frisson qui faisait se serrer les mains et battre les cœurs de ces nouveaux Paul et Virginie, blottis dans l'angle d'un mur comme dans un fourré de forêt vierge.

C'était, entre la salle à manger et le grenier à blé, une enfilade de pièces plus ou moins obscures, encombrées du haut en bas, avec des tresses de chanvre pendues aux solives, des armoires anciennes vaguement luisantes, des rangées de sacs, des jarres pleines de châtaignes, et, tout au fond, la maie à pétrir, où nous puisions la farine si fraîche à manier et dont nous saupoudrions nos cheveux et nos joues quand nous avions à figurer des vieux dans les charades.

II

Le jardin s'étendait en bordure derrière la maison : une allée sablée assez large, une platebande de fleurs rares, des lauriers-roses dans les pots de faïence vernie, une muraille de buis en

écran pour finir le décor, et, de l'autre côté de cette façade pompeuse, le vrai jardin ; des carrés de choux, des files de fraisiers, des rangées de figuiers à feuille raide avec leur gargoulette de terre rouge suant l'eau goutte à goutte, et des pêchers bariolés de poupées multicolores pour épouvanter les moineaux.

Dans un coin, — toujours les coins, — il y avait une montagne de cailloux et de sable, matériaux d'une bâtisse en projet, dont les plans longuement élaborés par l'oncle et discutés en famille, ne reçurent jamais un commencement d'exécution.

On y trouvait de tout dans ce tas : des galets plats pour jouer au bouchon, des pierres en forme de boule pour les frondes, sans parler de certains fragments de roche pailletés de mica que nous serrions dans nos tiroirs, précieusement.

III

En sautant par une brèche du paillebard de terre crue, chaperonné de bruyère sèche, qui clôturait le jardin, en nous faufilant de l'autre côté du chemin, au travers d'une haie de troëne, nous nous trouvions brusquement en pleine

féerie, dans le parc du château. Le château était loin, loin aussi bientôt notre maison et la rue du village. Nous nous trouvions perdus au premier pas, égarés dans les méandres savamment combinés d'un labyrinthe de buis, trompés par les perspectives insidieuses des allées toutes pareilles qui, revenant sur elles-mêmes, tournant et se coupant en des complications sans fin, aboutissaient à des ronds-points déserts où, perché sur un socle vide, un paon faisait la roue...

L'endroit était délicieusement triste; une mélancolie flottait autour des urnes en terre cuite égueulées, des bancs de pierre en retrait dans l'épaisseur des murailles de buis, et ces magnificences en ruine se faisaient plus abandonnées, plus seules avec le souvenir planant au-dessus, des fêtes de l'ancien temps, des châtelaines défuntes en robes de jadis...

Quelquefois, au tournant d'une allée, venait vers nous la silhouette longue et noire du châtelain actuel, un vieillard morose qui s'avançait d'un pas automatique, accompagné d'une exquise fillette vouée au blanc, pâle comme un rêve.

Nous détalions.

C'était bien assez d'affronter l'apparition une fois l'an, le jour de la visite solennelle que nous faisions en famille chez nos très hauts et très puissants voisins. Quelle corvée! L'émotion

nous gagnait rien qu'à traverser l'immense cour déserte aux pelouses rectilignes, à gravir les degrés du perron, à voyager de salon en salon sous l'œil blanc très expressif des personnages empanachés qui paradaient aux murs tendus de beauvais ou de gobelins...

Le vieil homme nous attendait au fond, dans une pièce d'angle d'où, par de larges portes vitrées, l'œil du maître s'en allait vers les terrasses et les boulingrins en perspective. Et c'était chaque fois le même cérémonial, les mêmes phrases tombant de haut, le même salut d'un angle exactement mesuré et, amusement unique de la maussade journée, l'arrivée du plateau chargé de confiseries et de vins fins. Encore osions-nous à peine y toucher du bout des dents, du bout des lèvres! Les lèvres essuyées, on se levait et : bonsoir! Il y en avait pour un an.

Pensez à l'effet que devait nous faire l'ombre du vieux monsieur allongée devant nous sur le sable d'une allée! La peur d'être pris, d'avoir à rendre compte de notre escapade, nous donnait des ailes.

La rencontre évitée, le labyrinthe franchi, on était dans les bois, des bois de haute futaie, obscurs, mystérieux, surtout du côté du *Tombeau de la Sainte,* une clairière sans herbe dont le nom encore plus que l'aspect sans doute nous donnait le frisson.

IV

Je pense à nos dimanches d'alors.

Je me souviens du réveil si gai, dans les sonneries matinales de la messe première, amusantes à écouter du lit, aussi légères que nos rêves...

Les hirondelles s'éveillaient en même temps dans les nids suspendus aux poutrelles du toit; elles débutaient d'un coup de gosier très bref, comme un battement d'ailes qui s'essaient, et le carillon préludait aussi, s'envolait en un arpège unique aussitôt évaporé dans l'indistinct de l'aube. L'aube montait, une blancheur filtrait aux volets de la chambre et de nouveau les deux musiques s'essoraient, plus animées à chaque reprise, plus hardies, les cloches vibrant à toute volée, les hirondelles s'égosillant à tue-tête, jusqu'à ce qu'elles se perdissent absorbées l'une et l'autre dans l'éclat grandissant de la lumière et de la vie.

A peine habillés, descendus au salon, c'était la procession qui sortait, qui passait devant nos fenêtres.

Lentement, une par une, les figures défilaient dans l'entre-bâillement des volets. Après les en-

fants de chœur et le curé, venaient les tout petits, les garçonnets, les fillettes, nos petits camarades du village, mais empesés ce jour-là, épinglés, ahuris.

Plus tard, adolescents, nous guettions le passage des filles. Elles s'avançaient en chantant et nous reconnaissions leurs voix avant leurs figures. Cachés, embusqués derrière le volet, nous les dévisagions à bout portant. Il y en avait de jolies, de frisottées, le nez en l'air, l'œil luisant, et d'autres sévères comme des vierges romanes, le profil osseux, la peau hâlée, le regard dur sous les cils très noirs.

Quelquefois un clin d'œil dardé vivement au passage nous frappait à l'improviste, et ce n'était pas toujours la curieuse qui commençait à rougir.

Les filles passées, venait le tour des hommes. Nous ne regardions plus.

De l'église, j'ai retenu les jolies poses de sommeil des vieilles et des tout jeunes, adossés au banc de communion ; des sommeils innocents, angéliques, le chapelet roulé autour du doigt, le sourire aux lèvres; des sommeils qui priaient.

Je pouvais voir aussi en me retournant — et je me retournais souvent — la petite fille vouée au blanc, la demoiselle du château, toujours à côté du vieux monsieur si long et si sec qui était son grand-père.

Elle était là, la petite mignonne, érigée dans son banc seigneurial comme un lis dans son urne, planant très haut, dans une vie de rêve, où mon désir d'adolescent s'essayait à la suivre...

V

Ce qui nous charmait le plus de ces dimanches, c'était, avec le changement des heures, l'attente du nouveau, l'imprévu d'une visite, la surprise d'un plat sucré au dessert.

L'après-midi, le temps se faisait long, très long, coupé à larges intervalles, comme si les minutes avaient été des heures, par les sonneries si lentes des vêpres, endormi par la récitation des psaumes, les bouffées de plain-chant qui sortaient de l'église par la porte grande ouverte et s'en allaient dans le village avec l'odeur de l'encens.

Nous lisions : *Ivanhoé, le dernier des Mohicans.*

Quelquefois aussi, glissé sous le Walter Scott, prêt à disparaître à la première alerte, nous dévorions *Gustave le mauvais sujet.*

C'était toujours au meilleur moment, quand

l'amoureux serrait de près son amoureuse, qu'on nous appelait au salon.

Des invités venaient d'arriver : M. de Salasol, un ex-chevalier de Malte, expulsé de son île par M. de Buonaparte, le ménage de Papaix, des gens de robe, le monsieur doublement, magistrat solennel et mari débonnaire; sa femme, disait-on, portait les culottes; plus rarement, ce pauvre M. Santi, l'homme à la verrue, un vrai singe que la crainte du ridicule — impossible, pour nous, de le regarder sans rire — reléguait aux champs et condamnait, assurait-on, aux amours ancillaires.

Pas bien amusants, les bonshommes! On nous tapotait la joue, on nous pinçait le menton par politesse et puis on nous laissait là, assis au bord d'une chaise, les mains allongées sur les cuisses, comme il convient.

Il y avait en face de nous, pendus au mur, deux personnages qui n'avaient pas l'air de s'amuser non plus, deux portraits de famille : une petite dame à taille longue, à cheveux courts, frisés et poudrés, la gorge passablement ouverte, et un monsieur de l'ancien temps en perruque, magnifiquement drapé de velours bleu de roi.

Le nez du monsieur était remarquable, épais, renflé, d'une courbure noble, ce qu'on appelle un nez de famille; et ce nez connaissait son importance; il s'élançait au devant du visage; on aurait dit qu'il voulait sortir de la toile.

VI

L'oncle Achille l'avait lui aussi, ce nez, et il s'en faisait gloire; il nous raillait à l'occasion, enfants dégénérés qui n'avions que des nez ordinaires, des nez pareils à ceux de tout le monde.

C'était dans le nez d'oncle Achille et dans sa mémoire que vivaient les traditions de la famille.

Le nez était là pour attester l'authenticité des traditions, certifier l'exactitude des récits.

Curieux récits où figuraient, ressuscités par l'oncle, les bonshommes et les bonnes femmes de jadis.

Le monsieur du portrait que j'avais si longtemps pris pour un marquis, n'était, paraît-il, qu'un notaire de campagne, notaire royal apostolique, ainsi qu'il était écrit sur les panonceaux retrouvés en furetant un jour au galetas.

Singulier personnage, au dire de l'oncle, exemplaire tout à fait rare de courage professionnel et de pusillanimité civique.

Chargé de lever la dîme pour un certain évêque du pays, co-seigneur de la paroisse, il exerça

les droits de son client, assigna les municipaux devant le Parlement, en pleine Révolution, alors que les juges avaient déjà le couteau de la guillotine sur la nuque.

Héroïque notaire et piètre citoyen, qui mourut de peur pour le fusil braqué sur lui, pendant une visite domiciliaire, par un farouche montagnard du district, petit clerc d'huissier qui visait le notariat par-dessus la tête du notaire, et qui l'eut, le brigand!

Mademoiselle la notaresse était d'une autre trempe, hardie, bataillante, la langue déliée, la main prompte.

Quoi, cette petite dame bouclée, qui me fait l'œil en coulisse du haut de son cadre? Elle-même.

Chaque décadi, assise devant sa porte, elle tricotait, tricotait au nez des sans-culottes du village. « S'ils ne sont pas contents, qu'ils le disent! » Un qui le lui disait d'un peu près, reçut son compte, un bon soufflet pour commencer, et il n'en demanda pas davantage.

A la manière dont il faisait sonner ce soufflet, il était aisé de voir que l'oncle Achille n'aimait pas la Révolution.

J'ai su pourquoi.

C'était à propos d'un bien de campagne, mis en vente dans ce temps-là et qu'on aurait eu pour un morceau de pain : « Cinquante arpents,

tout en terre à blé et à millet, et qui complétaient si bien le domaine! »

Mais c'était du bien d'émigré; le grand-père n'avait pas osé y toucher; et l'oncle Achille en voulait à la Révolution de n'avoir pas inspiré confiance au grand-père.

VII

C'était à table, la desserte enlevée, en sirotant son petit verre d'angélique, que l'oncle Achille nous débitait ses histoires.

Inabordable jusque-là, le nez — le fameux nez dans son assiette, il engloutissait la nourriture en silence. Mais son appétit une fois contenté, il se détendait, se donnait du large, reculait sa chaise, ouvrait sa tabatière.

Cette tabatière, c'était comme la boîte aux histoires. Aussitôt ouverte, elles s'en allaient grand train. Après celle-là une autre et une autre encore, presque toujours dans le même ordre, soulignées des mêmes gestes; à peine quelques variantes pour les dames, quelques coups de ciseaux aux endroits scabreux, quand il y avait des enfants. Il y avait d'abord la série des récits de chasse, des coups de tirasse fabuleux dans les chaumes

de Borde-Longue, des massacres de perdreaux dans les taillis de Bilas, et l'on voyait les cailles se débattre dans le filet, on entendait les perdreaux pelotés d'un coup double, qui faisaient *pouf! pouf!* en tombant dans la bruyère.

Milord! par-ci, Soliman! par-là; il semblait qu'on y fût. Et des généalogies de chiens, des biographies de braques, d'épagneuls : « Il aurait tenu l'arrêt pendant une heure... » Et des prix offerts, des marchés proposés : « Il m'en donnait cent bouteilles de Langlade... »

— Et vous avez refusé, mon oncle?

— Je ne l'aurais pas cédé pour mille!

VIII

Quand la série des chiens s'épuisait, — et cela n'arrivait pas de sitôt, — on savait la question à poser, le nom à prononcer, pour lancer l'oncle sur une autre piste.

Sonnez clairons, battez tambours!

L'oncle Achille nous raconte ses prouesses de saint-cyrien.

Car l'oncle Achille a servi son pays. Il l'a servi trois mois. Licencié presque en arrivant à l'École,

au retour de ses amis les Bourbons, il n'a pas eu le temps d'user son uniforme.

Au moins le shako est resté : un shako monumental, épique. Quand nous essayons de le coiffer, français dégénérés, il nous oblige à reconnaître notre déchéance, il nous fait baisser la tête.

Il le portait plus crânement, l'oncle Achille, lorsque, en grand uniforme, il arpentait la galerie de bois du Palais-Royal.

Elles étaient là, plus de cent, assises en rang d'oignons, le cul par terre; les marchés se débattaient en public, et à toutes les portes des salons de jeu, des cafés où l'on faisait de la musique. Mais déjà prudent, l'oncle regardait, ne touchait pas. Il avait un rouleau de cent écus dans la poche, encaissé le matin, et il tenait la main dessus tout le temps, manchot par précaution.

Le lendemain, c'était la retraite sur la Loire, l'étape à côté des grenadiers de la garde, des géants tristes, la moustache encore humide des adieux de Fontainebleau.

De Saint-Cyr, nous sautions habituellement à Toulouse, place du Capitole.

« On jouait ce soir-là la *Caravane du Caire*. Pendant l'entr'acte, nous étions une troupe de monde attablés au café du Théâtre, devant la porte. A côté de moi, il y avait des officiers, des permissionnaires blessés ou convalescents, qui

rentraient chez eux ou qui allaient rejoindre leurs régiments en Espagne.

« Tout à coup, il se fait une poussée devant nous; on se range pour laisser passer une escouade de prisonniers de guerre espagnols. Il y avait dans le nombre, mêlés aux réguliers, quelques guerilleros dépenaillés, en loques, l'air crâne quand même, le pas ferme, le front levé, l'œil méchant. Ils nous toisaient, je crois. Alors, je vois un lieutenant près de moi, un petit hussard pâle, qui se lève, se jette sur un des prisonniers, et, sans dire un mot, les dents serrées, lui plante son sabre au travers du corps.

« On crie, on s'attroupe, on s'indigne.

« Mais l'officier se dépouille, ôte sa tunique, ôte sa chemise, et montrant sa poitrine et ses reins labourés, dévorés d'horribles cicatrices : — « Regardez, dit-il, voilà ce que les guerilleros « m'ont fait. Brûlé vif! Voilà comment ces bri- « gands traitent leurs prisonniers. Il me tardait « d'en tenir un. Maintenant, c'est fait. Qu'on me « punisse si l'on veut. Je suis content. »

« Quels hommes tout de même! concluait l'oncle Achille; quels hommes, ces soldats de l'Empereur! »

Cette réflexion nous annonçait l'histoire suivante de la série, l'aventure des lanciers polonais de 1814, quatre grands diables venant on ne sait d'où, et traversant au galop de leurs chevaux

maigres Toulouse pavoisée de blanc, fleurdelisée du haut en bas, et toujours au galop, toujours en selle, la lance au bout de la botte et la flamme tricolore à la pointe de la lance, saccageant un café, bousculant une patrouille; puis, l'alarme donnée, la garnison lancée à leur poursuite, renversant tout, enfilant le pont de pierre, et là, au haut de la montée, un des quatre se levant droit sur ses étriers, et hurlant comme un défi à la ville royaliste un dernier : « Vive l'Empereur! »

IX

Sans s'en apercevoir, tout en parlant, l'oncle Achille revenait à l'angélique. Au quatrième verre, il s'attendrissait, son œil s'allumait, il nous racontait ses fredaines de jeune homme.

Ses aventures presque toujours se passaient à l'issue de quelque gros dîner de campagne. L'héroïne était une voisine de table, une Uranie, une Malvina à qui l'oncle avait touché le genou au dessert, — une bonne fortune à la hussarde.

Après le dîner, la compagnie se dispersait, on s'égarait dans les bosquets deux par deux.

L'oncle Achille clignait de l'œil.

Nous avions compris.

Lui, glorieux, ne résistait pas à nous trahir les noms de ses conquêtes.

Horreur! C'étaient toutes de respectables mères, que dis-je? grand'mères de famille.

La brune piquante avait pris de la moustache, la blonde sentimentale avait les joues flasques et les yeux en compote.

Ce qui n'empêchait pas l'ancien beau de faire claquer la langue en en parlant, comme s'il savourait son péché.

Car il avait le geste expressif, l'oncle Achille; il mimait, il vivait ses histoires. Il riait, il criait, il tapait du poing sur la table. A tout moment, on avait peur qu'il ne se rompît la veine ou qu'il ne s'écorchât le poignet.

Mais il allait toujours.

— Encore un peu d'angélique, mon oncle.

— A ta santé, petit!

Déjà le jour se mourait dans le jardin; les pampres de la treille se doraient aux derniers reflets du soleil; les rainettes chantaient. Lentement le crépuscule entrait dans la salle; les dessins de famille, aux deux crayons, s'enfonçaient dans le mur. Un rayon de lune glissait tout à coup à travers les feuillages, tremblait au bord d'un verre.

— Apportez la lampe! commandait l'oncle Achille.

On jetait un tapis sur la table; on sortait des cartes; on jouait.

X

Au fait, pourquoi l'aimions-nous tant, cet oncle Achille? D'où tenait-il ce charme qui nous attirait à lui, nous si sauvages d'habitude, si facilement effarouchés?

Il était donc bien affable, bien généreux, un vrai oncle gâteau?

Point. Plutôt égoïste, un peu grognon, passablement avare.

Quoi, alors?

Ceci tout bonnement : l'oncle Achille nous amusait.

Aussi instinctif, aussi simple, aussi enfant que nous.

Un vivant!

Pas moyen de s'ennuyer une minute avec ce diable d'homme tempétueux, irascible et hilare, toujours riant ou jurant à faire trembler la maison.

Le dimanche matin, régulièrement, il se mettait en colère.

C'était jour de paie et l'oncle était trop bon

chrétien pour ne pas donner son dû à chacun; mais au moment de lâcher l'argent, chaque fois une rage le prenait; il fallait qu'il criât, il fallait qu'il sacrât!

Ah! le terrible homme!

C'était plus effrayant encore de le voir rire. Il pleurait, il s'étouffait, il trépignait, il se donnait mal à la tête, mal à la rate. Presque toujours ça finissait de travers, en quintes de toux qui lui arrachaient l'âme, en spasmes convulsifs qui faisaient sauter un bouton de sa culotte.

On ne rit plus comme ça, maintenant.

Et pour tout, c'était le même appétit, le même entrain.

Ainsi, pour bâiller... Ne me parlez pas de ces bâillements de petit-maître, le doigt sur la bouche, étouffés, honteux. Lui, au moins, c'était franc jeu; il bâillait à bouche que veux-tu, la tête renversée, les yeux fermés; il bâillait des bras, il bâillait des jambes, et un soupir avec cela, un soupir de brave homme où se devinait, avec la fatigue d'une journée bien remplie, l'approche d'un sommeil réparateur.

Excellent oncle! Il priait Dieu comme il bâillait — de tout son cœur. — Il fallait le voir, genoux en terre, il fallait l'entendre réciter chaque soir ses *oraisons* en latin. De quel sérieux il articulait syllabe par syllabe, faisant chanter les brèves et les longues à la mode de jadis. Et le

beau signe de croix à la fin, ample, magistral, comme un parafe de notaire! Un signe de croix de croyant.

L'oncle Achille ne badinait pas avec les principes.

Fidèle à sa foi, dévot à l'hygiène, il avait deux religions au lieu d'une, et il les pratiquait toutes les deux exactement.

Les commandements de Dieu d'un côté; de l'autre, les prescriptions de l'École de Salerne :

Boire pur après les fruits;

Ne jamais mettre d'intervalle entre les plats;

Ne pas contrarier la nature.

Et s'il s'était contenté de ne pas la contrarier, le cher homme! Il l'encourageait. Il prenait de l'anis.

XI

Très prudent en politique, royaliste au fond, mais n'aimant pas à dire du mal du gouvernement, quel qu'il fût et quoi qu'il fît, l'oncle Achille avait cependant des partis pris en histoire.

Pour les Carthaginois contre les Romains, contre les Puritains pour les Jacobites. Il s'inté-

ressait particulièrement aux chevaliers de Malte; il avait donné le nom de Soliman à un épagneul par mépris, ne sachant quoi faire pour venger l'Ordre, dont l'histoire narrée par l'abbé Vertot, en beaucoup de volumes, lue et relue dix fois, le passionnait toujours.

Cet ouvrage était d'ailleurs le seul complet de sa bibliothèque, recrutée Dieu sait comment, au hasard des héritages ou des enchères.

L'oncle achetait ses livres à la livre.

Brochés autant que possible; on a plus d'imprimé pour le même poids.

Il lui arrivait de porter quelquefois dans le caisson de son cabriolet un quintal de littérature. Histoire, poésies, romans? Il ne savait pas au juste, c'était au petit bonheur.

Tout l'amusait.

Et les lacunes, les pages que nous arrachions en partant en chasse pour faire des bourres, les chapitres avariés, les tomes dépareillés, rien ne l'arrêtait. Il suppléait de son chef; il imaginait quelque chose à la place.

Surtout, il pensait à la bonne affaire qu'il avait faite chez le bouquiniste, et il était ravi.

L'oncle Achille était très bon public.

Les feuilletons du *Journal de Toulouse* l'exaltaient; il abhorrait le traître, il prenait feu pour l'héroïne.

— Tu sais, tout s'est arrangé; il l'épouse.

Il ne m'avait pas vu depuis quinze jours et c'était son premier mot.

J'interrogeais, étonné, un peu inquiet. Je craignais qu'il ne fût question de ma cousine. Il s'agissait de Mademoiselle de la Seiglière.

L'oncle ne résista qu'une fois.

Son journal lui avait servi *la Mare au Diable,* un roman où on ne parlait que d'arbres, de prairies, de rivières : « Jusqu'à des grenouilles ; oui, monsieur, ils y ont mis des grenouilles ! »

L'oncle Achille s'était désabonné.

XII

Il faut bien arriver aux heures tristes.

Mais ce n'est que demi-tristesse avec l'oncle Achille.

Il est si bien mort, ce vivant !

Sans pose, sans couardise, à la bonne franquette, va comme je te pousse !

Et quelle belle colère avant de s'en aller ! Le chant du cygne.

Ce fut contre son curé, justement.

Le moment venu, de lui-même, le malade l'avait envoyé chercher, et le prêtre arrivait sans se presser, en retard.

Il fut reçu de la bonne manière, avec accompagnement de n... de D...! lancés à pleine voix.

Le saint homme reculait, effaré :

— Dans un pareil moment!

— Et bien, quoi! Un de plus, un de moins, qu'est-ce que ça fait, puisque je vais recevoir l'absolution! plaisanta l'oncle Achille.

Et il mourut.



Hortibus

A Edmond Galabert.



Hortibus

I

Le petit collège est en fête. Portes ouvertes, volets battants, des drapeaux aux fenêtres, du monde partout, des bousculades dans les escaliers, des galopades dans les corridors, et, dominant le tapage, les coups de marteau du tapissier en train de clouer les tentures sur l'estrade dressée dans la cour pour la distribution des prix.

Les prix! les vacances! des mots qui rient, des mots qui chantent, des mots qui éclatent comme

des soleils et qui embaument comme un bouquet de fleurs des champs!

Très triste, là-haut, dans l'infirmerie toute blanche, le petit malade se soulève pour écouter. Des pas montent, se hâtent, passent devant la porte; aucun ne s'arrête. Personne. Le docteur — hem! hem! — est venu tout à l'heure, très pressé à cause de la fête; bonjour, bonsoir, adieu mon médecin. L'infirmière, qui aide à faire les malles à la lingerie, paraît une fois tous les quarts d'heure, fait voir le bout du nez, referme la porte et s'en va.

Qu'elle s'en aille!

Ce n'est pas elle qu'attend le petit malade, le docteur pas davantage. Ceux qu'il attend, tenez, les voilà qui arrivent. Trois campagnards : un homme en veste ronde, une petite femme courte en bonnet blanc, une fillette en robe longue, trop longue, les manches jusqu'au bout des doigts; le père, la mère, la petite sœur.

Ils entrent : l'homme, discrètement, très circonspect, un peu timide; la mère, tout de go, les bras tendus en avant jusqu'à ce qu'elle tienne embrassée, étouffée sur sa poitrine, la chère petite tête de l'enfant. Le père serre la main du malade, la fillette se hausse sur la pointe des pieds jusqu'aux joues penchées vers ses lèvres.

Et les questions pleuvent.

— Qu'as-tu, Tiennet?

— Qu'est-ce qui te fait mal, *pitchou ?*

— Rien, presque rien. Là, au front, quelque chose qui me pèse.

— Depuis quand?

— Depuis la composition en thème latin. Oh! ce sera bientôt passé.

— Bientôt? Non; tout de suite, reprend la mère. Demain jour de lessive, je fais des fouaces. C'est bon, les fouaces, eh! Tiennet?

Ils bavardent, et d'en bas, de l'estrade dressée en plein air, une rumeur monte; des pas se précipitent; des crosses de fusil sonnent sur le pavé de la cour.

Les pompiers sont arrivés.

— Père, allons-y, sollicite la petite sœur. Tantôt, nous n'aurons plus de place.

Et, câline, elle tire l'homme vers la porte.

— Tu peux bien, dit la mère. A trois, que ferions-nous de plus? Descendez; moi, je reste, s'il me veut, lui, ajoute-t-elle en couvant de l'œil son Tiennet.

II

La petite sœur, le père, sont partis. La mère a fermé les volets, à cause du grand jour, et,

dans la demi-obscurité de l'infirmerie close, ils demeurent tous les deux sommeillant.

— Dors un peu, mien, ça te guérira.

— Oui, mère.

Et Tiennet ferme les yeux.

Mais le moyen de s'endormir, avec le remue-ménage de la distribution des prix sous la fenêtre?

— Mère, va voir, s'il te plaît. Que fait-on?

— Rien encore. Les messieurs sont arrivés; une pleine estrade. Oh! je vois au milieu un officier avec un chapeau garni d'un énorme plumet!

— Le colonel!

— Et un autre au premier rang, en face, tout brodé d'argent.

— Le sous-préfet. Bon; que vois-tu encore?

— Jésus! tant de prix! Ils en ont fait trois piles au bord de l'estrade; et des couronnes! une montagne!

Brusquement, une fanfare éclate à pleins cuivres, à pleins poumons. C'est beau, la musique! Élèves, parents, jusqu'au petit malade, tout le monde applaudit.

Attention, maintenant!

Le frac brodé d'argent se lève, un chiffon de papier roulé sur le doigt... le discours. On n'entend pas un mot, rien qu'un chantonnement aigu, berçant, monotone.

C'est curieux comme, à distance, un sous-préfet qui parle peut faire l'effet d'un moucheron qui siffle.

Le frac brodé d'argent s'assied; une robe noire se lève : un long, chauve, avec un fort cahier à la main. Il ne siffle pas, celui-ci, il bourdonne. Telle une grosse mouche. Des phrases d'une lieue, des périodes d'une heure; un sermon.

Du coup, la mère s'est endormie.

Tiennet, lui, s'impatiente.

Aura-t-il, n'aura-t-il pas le prix de thème latin? Le prix, il est là, dans la pile, un beau livre doré sur tranche, l'attestation collée en dedans avec les palmes académiques en vignette et le parafe du principal.

S'il pouvait lire le nom du vainqueur!

Et pendant qu'il calcule ses chances, le sommeil le prend à son tour.

III

Il rêve.

Quel cauchemar! L'attestation est dans ses mains, sous ses yeux. Hélas! un autre a vaincu; Luc Onziès a obtenu le premier prix.

— Erreur! injustice! objecte Tiennet, ma copie était sans faute.

— Sans faute, ricane le professeur, sans faute! Et ceci, petit malheureux, qu'en faites-vous?

Suivant alors le doigt accusateur de M. Régulus Bec sur la copie criblée d'annotations, Tiennet découvre, souligné trois fois à l'encre rouge, cet affreux barbarisme :

HORTIBUS

Hortibus! Adieu le prix, adieu la gloire!

Hortibus! Le mot fatal l'obsède; il danse multiplié devant lui, écrit en ronde, en coulée, en anglaise, imprimé en lettres rouges, en lettres bleues, affiché sur le mur en capitales, charbonné en lettres comiques qui s'animent, tirant la langue, envoyant des pieds de nez au vaincu. Hortibus!

IV

Le malade s'agite, ses lèvres remuent.

— Il appelle quelqu'un, dit la mère. Tiennet, Tiennet!

Embrassé, secoué de caresses, Tiennet ouvre les yeux.

Plus de hortibus! Évanoui dans le pays des songes avec la figure irritée du professeur Régulus Bec.

Bon voyage à tous deux!

Mais le prix? la couronne?

Le prix, la couronne? Ils viennent, ils montent, pieusement, religieusement apportés par le père et la petite sœur. Une marche triomphale!

Ils entrent, et voilà le volume étalé sur le lit du petit malade, la couronne posée sur son front.

Le père rit, la mère pleure; tous s'embrassent. Oh! le bonheur des braves gens, le vrai bonheur!

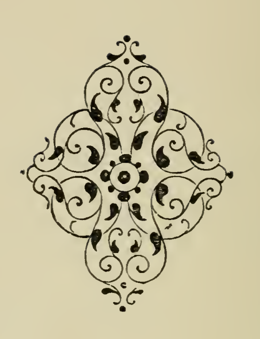
Et tandis qu'on fait fête au vainqueur, hem! hem! quelqu'un se présente, lévite noire, figure rose : le docteur.

— Hem! hem!... l'enfant va mieux; ce laurier sur le front a fait des miracles. Allons, le grand air achèvera de le guérir. Des marches à pied, de l'exercice, et surtout pas de thème latin! Hem! hem!

Le docteur fait deux pas vers la porte, et, saluant la famille, le doigt levé dans un geste de menace amicale :

— Pas de thème latin, entendez-vous!





En cinquante

A Louis Ganderax.



En cinquante

I

SEUL, sur le trottoir, devant la gare.

Le train montant vient de partir; il n'en reste qu'un peu de fumée qui traîne au-dessus des blés. Le train descendant — mon train — ne passera pas avant deux heures.

Que faire en attendant?

Aller au village?

Mais il est encore loin, et si haut perché! Toute une côte à monter, raide, encaissée, en plein soleil. Le village? Une rue longue, poudreuse, monotone; des gens assis devant leur

porte, jambes pendantes, la chaise appuyée au mur. Je vois ça d'ici.

Non, je n'irai pas au village.

Et je n'essaierai pas non plus de me promener dans la campagne.

Elle est nue, sans arbres, sans le moindre chemin creux; des blés à droite, des blés à gauche, un désert fertile, le plus ennuyeux des déserts.

Cependant le petit monde de la station, un moment agité, secoué par la trépidation du train qui passe, reprend l'allure habituelle : le chef de gare a quitté en même temps sa redingote et sa figure de service; il bâille, il se détend. Le facteur s'est remis à ses écritures; lentement, dans le calme de la salle d'attente, où le vent fait claquer les affiches jaunes pendues aux murailles, il fait aller sa plume toute petite entre ses doigts énormes, durcis à manier les ballots.

Depuis un moment déjà, le gendarme en grande tenue a fait demi-tour à gauche vers le village.

Après lui, sortent l'employé de la Poste, un barbu avec des lettres brodées sur la casquette et la plaque d'argent au revers du frac administratif, et l'homme de l'omnibus qui laisse ses rosses tout attelées se battre avec les mouches. Du pas machinal que mène l'habitude, ces deux-là s'en vont droit au café.

C'est à deux pas, au bord de la route, une

